



POLITIK Marc Spautz war auch da Der OGBL versuchte, die Dramatik des Konflikts mit der Regierung auf seinen Nationalkongress zu tragen S. 3	Union personnelle Michel Scholer va combiner ses tâches au ministère d'État avec le poste de secrétaire général du gouvernement. Ce cumul stakhanoviste exprime-t-il une stratégie de consolidation du pouvoir de la part du « CEO » S. 5	Munition information Réflexions sur l'espace informationnel et sa défense au Luxembourg S. 7	WIRTSCHAFT Fleisch für Autos Rindfleisch ist nicht wettbewerbsfähig. Die hiesigen Bauern sind nervös. Was sagt Agrarkommissar Christophe Hansen zum Mercosur-Abkommen? S. 13 Foto: Olivier Halmes	FEUILLETON De la musique avant toute chose Tous les élèves de 7e des lycées bénéficient d'un enseignement musical. Plusieurs approches pédagogiques s'opposent S. 17
--	---	--	---	---



ÉDITO

Cols blancs hors-la-loi

IIII Pierre Sorlut

L'on se dirige vers la première condamnation d'une banque pour blanchiment d'argent au Luxembourg. Un événement en apparence historique, d'autant plus que le dossier expose le pays à l'international. Mercredi, la banque privée Edmond de Rothschild a plaidé coupable pour son implication dans le détournement du fonds souverain 1MDB. De l'argent qui devait « contribuer au bien-être du peuple malaisien », comme l'a souligné le procureur adjoint, Guy Breistroff, et qui a fini dans des coffres au Limpertsberg. L'ancien Premier ministre malaisien, Najib Razak, s'était servi plusieurs centaines de millions de dollars sur les quelques milliards de l'arnaque organisée entre 2009 et 2015, et a été condamné pour cela. Il avait été aidé par des complices tels que le financier émirati, Khadem Al Qubaisi (KAQ), lequel avait acheminé plus de 470 millions du pactole chez Edmond de Rothschild avant d'être à son tour condamné aux Émirats.

Mais l'accord passé devant les juges correctionnels cette semaine ne porte pas sur la manière par laquelle l'argent est arrivé dans la banque en dépit des réglementations anti-blanchiment. Il porte sur une période bien spécifique, de septembre à décembre 2015, durant laquelle la filiale luxembourgeoise du groupe genevois a récupéré auprès de son client émirati l'argent (un peu plus de soixante millions de dollars) qu'elle lui avait prêté, bien que pouvant se douter à ce moment-là que ces sous avaient une origine douteuse. La peine envisagée : la confiscation de 25 millions d'euros d'avoirs saisis. Le prononcé est prévu le 22 mai. Durant l'audience mercredi, l'avocat d'Edmond de Rothschild, Jean-Luc Putz (Arendt & Medernach), a rappelé qu'en tant que personne morale, la banque ne faisait rien d'autre que répondre aux actes de ses dirigeants. « Anciens dirigeants » en l'espèce puisqu'ils ont tous été remplacés et que certains d'entre eux ont été inculpés. L'instruction vient d'être cloturée. Le parquet doit bucher sur les éventuels renvois devant le tribunal correctionnel. L'on verra alors si la banque privée aura son Luxleaks, c'est-à-dire une exposition publique des pratiques du secteur financier à cette période.

Car une jurisprudence du 26 février révélée la semaine dernière par *Reporter.lu* réduit l'éventualité qu'une banque ait à répondre à d'éventuels manquements à ses obligations de vigilance au cours d'une audience. La banque BCP et son avocat, Jean-Luc Putz (encore lui, un ancien juge) ont obtenu de la chambre du conseil de la Cour d'appel la reconnaissance du principe *non bis in idem* qui interdit une double sanction (et même une double poursuite en amont) pour les mêmes faits. Or, pour le secteur financier, la CSSF enquête et sanctionne généralement avant l'instruction et la condamnation judiciaires. Ici, Edmond de Rothschild a été coïncée sur un volet qui n'a pas été couvert par l'amende de neuf millions d'euros prononcée contre elle en 2017 par le régulateur financier. La banque Havilland, également sanctionnée par la CSSF, pourrait donc échapper à une procédure pénale (sauf infractions connexes). Mais aussi BGL et Spuerkeess, toutes deux impliquées dans le détournement retentissant des fonds de Caritas et visées par la CSSF et le parquet. La procédure éminemment confidentielle de la CSSF et le caractère laconique de ses communiqués ne permettront pas à la société de comprendre comment le préjudice qu'elle subit indirectement a pu être commis. C'est bien-sûr une atteinte à la publicité de la justice. Et une atteinte à la justice tout court puisque le régulateur concentre bien des pouvoirs. La CSSF juge de l'opportunité d'instruire, enquête, sanctionne et récupère l'amende. Le tout dans une opacité totale et avec des droits de la défense limités.

L'application du *non bis in idem* va également poser question dans les procédures impliquant d'autres autorités administratives. L'ITM sanctionne des manquements au droit du travail, comme le travail clandestin, qui peuvent aussi constituer des infractions pénales. Idem pour l'Administration des contributions directes. Pas question ici de mettre en doute la pertinence des juges (surtout pas). Seulement d'interpeller sur la nécessité d'adapter la loi. Une loi visant à clarifier la coopération entre les autorités administratives et judiciaires, une modification du code de procédure pénale ou des amendements pour les instances administratives concernées. Il en va de l'intérêt de la justice et de la démocratie. Sauf à considérer qu'il est préférable pour le secteur financier de ne pas punir le crime en col blanc. ●



Politi



Marc Spautz war auch da

IIII Peter Feist

Der OGBL versuchte, die Dramatik des Konflikts mit der Regierung auf seinen Nationalkongress zu tragen



„Wir sind ein Team.“ Nora Back und Patrick Dury

Als am vorigen Freitagvormittag in Messehalle 7 auf dem Kirchberg der OGBL seinen Nationalkongress eröffnete, wollte der Unternehmerdachverband UEL ein paar hundert Meter weiter in der Handelskammer eine Pressekonferenz geben. Thema: „Vorschläge der UEL zur Modernisierung des Arbeitsrechts.“ Dieses „Erbe des Industriezeitalters“ an die „neuen wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Realitäten“ anzupassen, sei unumgänglich, hatte die UEL in ihrem Teaser geschrieben.

Doch zwei Tage vorher sagte sie die Veranstaltung ab. Und ersparte dem Konflikt um das Luxemburger Sozialmodell eine Eskalation. Zurzeit fänden „Diskussionen mit allen Beteiligten statt“, auch mit den Gewerkschaften, gab die Presseabteilung der UEL dem *Land* als Grund der Absage an. Öl ins Feuer gießen will sie offenbar nicht. Und noch ist nicht abzusehen, wann die von Premier Luc Frieden im Januar angekündigte *Sozialronn* mit UEL, OGBL und LCGB stattfinden soll. Vielleicht wird sie auch gar nicht groß: Am Dienstag in der Abgeordnetenkammer sagte Frieden, „ech fanne gutt, wann een dat net ëmmer ëffentlech mécht, do kann een den aneren besser verstoen“.

Weil die beiden Gewerkschaften sich vom Premier hingenhalten fühlen, hatte die OGBL-Spitze um Präsidentin Nora Back keinen taktischen Grund, beim Kongress den Ton zu dämpfen. OGBL-Nationalkongresse finden nur alle fünf Jahre statt, deshalb bedeuten sie viel. Der Kongress vom vergangenen Wochenende bedeutete wegen des anhaltenden Zerwürfnisses mit der Regierung um die Kollektiv-

verträge und die Rolle der Gewerkschaften im Privatsektor noch mehr.

Dass Back mit 97,88 Prozent der Stimmen der 600 Delegierten für weitere fünf Jahre in ihrem Amt bestätigt wurde, überraschte nicht. Gegen sie kandidiert hatte niemand, und beim Stand der politischen Dinge ist die 45-jährige Psychologin einfach *winning*. Immer sah das nicht so aus. Nach ihrer Wahl 2019 zur Nachfolgerin von André Roeltgen schrieb *Paperjam* sie zu „la femme la plus puissante du pays“ hoch. Ende März 2022, als wegen des Ukraine-Kriegs die schon vorher hohen Energiepreise dramatisch weiter gestiegen waren, wurde Back beinahe zur Paria: Der Index war wieder Thema geworden, die Tripartite tagte. Der OGBL-Nationalvorstand wollte die Verschiebung nur einer einzigen Indextranche akzeptieren, die DP-LSAP-Grüne-Regierung wollte weitergehen, bot zum Ausgleich einen Steuerkredit an. Weil die Regierung nicht nachgab, verließ Back mit der OGBL-Delegation kurz vor Mitternacht des 30. März die Verhandlungsrunde in Senningen. Der Kompromiss wurde mit CGFP und LCGB geschlossen. In der Öffentlichkeit entstand der Eindruck, der OGBL habe den Bezug zur ökonomischen Realität verloren. Auch LSAP-Minister halfen dieses Bild zu verbreiten. Am 1. Mai 2022 zog der OGBL mit einem 2000-köpfigen Protestzug und unterstützt von déi Lénk durch die Hauptstadt vom Bahnhof zum Neimënster. Mit dem LCGB feierten nicht nur CSV-Politiker, sondern auch Xavier

[...]

Beim Empfang nach der Wahl der OGBL-Gremien: LCGB-Präsident Patrick Dury, CGFP-Präsident Romain Wolff und Kammerpräsident Claude Wiseler

[Fortsetzung von Seite 3]

Bettel, Corinne Cahen und Yuriko Backes. Der OGBL schien am linken Rand angelangt. Nur ein paar prominente Sozialisten zeigten sich auf seinem 1. Mai-Fest 2022.

Es ist müßig, zu fragen, wie es weitergegangen wäre, hätten die Energiepreise in den Monaten danach nicht noch weiter zugelegt. Der blau-rot-grünen Regierung konnte nicht daran gelegen sein, die größte Gewerkschaft länger zu marginalisieren. Die DP hatte begonnen, ihr sozialliberales Profil zu pflegen, denn das Wahljahr 2023 nahte. Vorsichtshalber galt das Gesetz nach der Tripartite vom März 2022 nur für eine einzige Indextranche, doch nun drohten weitere. Als die Tripartite im September 2022 wieder zusammenkam und Regierung anbot, tief in die Staatskasse zu greifen, Gas- und Strompreis zu deckeln, um zu vielen Indextranchen zuvorzukommen, war das in erster Linie ein Zugeständnis an die UEL. Weil es dennoch Tranchen geben sollte, konnte der OGBL das als „Rückkehr zum normalen Funktionieren des Indexmechanismus“ ausgeben und war wieder da. Schaden genommen hatte allerdings sein Verhältnis zum LCGB.

Im Tätigkeitsbericht, den der Nationalkongress am Freitagnachmittag hörte, sind diese Begebenheiten nachzulesen. Sie stehen dort aus OGBL-Sicht, und der Gewerkschaft wird immer recht gegeben. Im Rückblick hatte sie in der Energiekrise insofern recht, als sie sich mit ihrer Unnachgiebigkeit den Ruf erwarb, auf keine politischen Befindlichkeiten einer Regierung oder einer Partei Rücksicht zu nehmen. Mit Kohärenzproblemen zu kämpfen hatte der OGBL in den fünf Jahren 2019 bis 2024 dennoch. Zum Beispiel überraschte Anfang 2022, als die Covid-Seuche noch nicht ausgestanden war, am Nein des OGBL-Vorstands zu einer „sektoriellen Impfpflicht“ im Gesundheits- und Pflegewesen vor allem die Begründung: Ausgerechnet den Pflegeberufen, den gefeierten Helden der Pandemie, könne keine Impfpflicht zugemutet werden. Dass die damalige Regierung sich selber nicht einig war und sich von der CSV treiben ließ, war natürlich nicht hilfreich. Die vom OGBL-Vorstand benutzte Symbolik aber erweckte den Eindruck, Mitgliederschwund vorzubeugen, war wichtiger als die Minderung des Übertragungsrisikos ausgerechnet in Spitälern und Altenheimen.

Klimaschutz wurde für den OGBL auch zur Herausforderung. Der Tätigkeitsbericht erwähnt, dass der OGBL in der Energiekrise dafür eintrat, die turnusgemäße Erhöhung der CO₂-Steuer 2023 auszusetzen. Er erwähnt nicht, dass der OGBL die Einführung der CO₂-Steuer generell sehr kritisch sah. Vor diesem strategischen Dilemma stehen viele Gewerkschaften: Sie wissen um die Wichtigkeit der Klimafrage, doch wenn die Klimapolitik an die Kaufkraft rührt, wird diese prioritär. Der Erhalt von Arbeitsplätzen ebenfalls.

Dass heute rechtspopulistische bis rechtsradikale Parteien die Interessen der „schaffend Leit“ besser zu repräsentieren behaupten als eine „Elite“ oder die „Parteien der politischen Mitte“, bringt Gewerkschaften in die Rolle von Verteidigern der Demokratie. Das ist ein interessanter Prozess, weil vor allem Gewerkschaften im Privatsektor Demokratie kaum anders verstehen können als Demokratie in der Wirtschaft. Die ab Ende der 1970-er Jahre dem neoliberalen Modell Platz machen musste, in dem die Marktgesetze zu Naturgesetzen erklärt werden, und dass eine sozusagen klassenlose Gesellschaft entstünde, sobald jeder verinnerlicht hat, dass eine wettbewerbsfähige Wirtschaft allen nützt, und



Parteisprecherin
Carole Thoma,
Abgeordneter Marc
Baum von Déi Lénk

jeder Mensch danach streben sollte, seine eigene Wettbewerbsfähigkeit zu steigern.

Ähnlichkeiten mit dem Credo Luc Friedens in seiner Regierungserklärung vom 22. November 2023 sind nicht zufällig. Letzten Endes liegt darin der Kern des Konflikts von OGBL und LCGB mit der CSV-DP-Regierung und ihrem Premier. Was die beiden Gewerkschaften in ihrem Front syndical so nahe zueinander gebracht hat, dass Nora Back in ihrer *Grondsazried* beim Kongress feststellte, die Zusammenarbeit werde „immer enger“, OGBL und LCGB seien heute „Freunde“.

Das liegt zum einen am Gewicht der politischen Herausforderungen. Die Infragestellung der Rolle der Gewerkschaften im sozialen Dialog, beim Abschluss von Kollektivverträgen, zu denen überdies nicht klar ist, was die Verträge künftig regeln sollen und was nicht, richtet sich gegen den noch verbliebenen Fundus an Demokratie in der Wirtschaft hierzulande. Zum anderen wurde bei den Sozialwahlen im vorigen Frühjahr der OGBL nach Stimmen gestärkt, verteidigte mit 37 Mandaten seine absolute Mehrheit in der Arbeitnehmerkammer (CSL). Während der LCGB auf Unternehmensebene Erfolge erzielt hatte, in der CSL aber einen seiner zuvor 18 Sitze an die Aleba verlor (*d'Land*, 3.5.2024). Mit dem im Dezember 25 Tage lang durchgehaltenen Streik beim Plastikgranulathersteller Ampacet, dessen Management einlenkte, den Kollektivvertrag weiterbestehen zu lassen, demonstrierte der OGBL, dass er sich offenbar nicht nur mit Streiks im geschützten Sektor durchzusetzen vermag.

Der Versuch der OGBL-Spitze, die Dramatik des Konflikts mit der Regierung beim Nationalkongress über Gastredner transportieren zu lassen, endete widersprüchlich. Déi Lénk nahm es dem OGBL übel, nicht gebeten worden zu sein, eine Ansprache zu halten. 2022, während der Paria-Phase, hatte die Partei zum OGBL gehalten. Mitte Mai 2022 beschlossen beide eine „gemeinsame Front“ und eine „verstärkte Zusammenarbeit“ zur „Verteidigung der sozialen Errungenschaften der Lohnabhängigen und der Rentner“.

„Vive d'LSAP, Vive den OGBL!“, rief Taina Bofferding. Da zeigte sich, wie folgenswer Einladungen zu Ansprachen sein können

Der OGBL zog es vor, Marc Spautz und Taina Bofferding einzuladen, und gab zur Erklärung, mit den Vorsitzenden der größten Mehrheits- und der größten Oppositionsfraktion die Verhältnisse im Parlament abzubilden. Die Regierung blieb wegen der Konfliktlage ausgeladen.

Marc Spautz einzuladen, war natürlich kein neutraler Akt. Doch der prominenteste Vertreter des kleiner gewordenen CSV-Gewerkschaftsflügels blieb vorsichtig, sagte nicht viel mehr als schon in den Medien, in der Kammer und beim CSV-Kongress am 22. März: Dass die Reaktion von OGBL und LCGB ihn nicht verwundere, wenn es um Kollektivvertragspolitik und nationale Repräsentativität geht. Dass das Sozialmodell „im Mittelpunkt stehen“ müsse. Er sei jedoch, fügte er an, zuversichtlich, dass sich eine Einigung werde finden lassen: „Der Premier hat gesagt, er wird eine Sozialrunde machen. Ich weiß, dass dazu die Vorbereitungen laufen.“

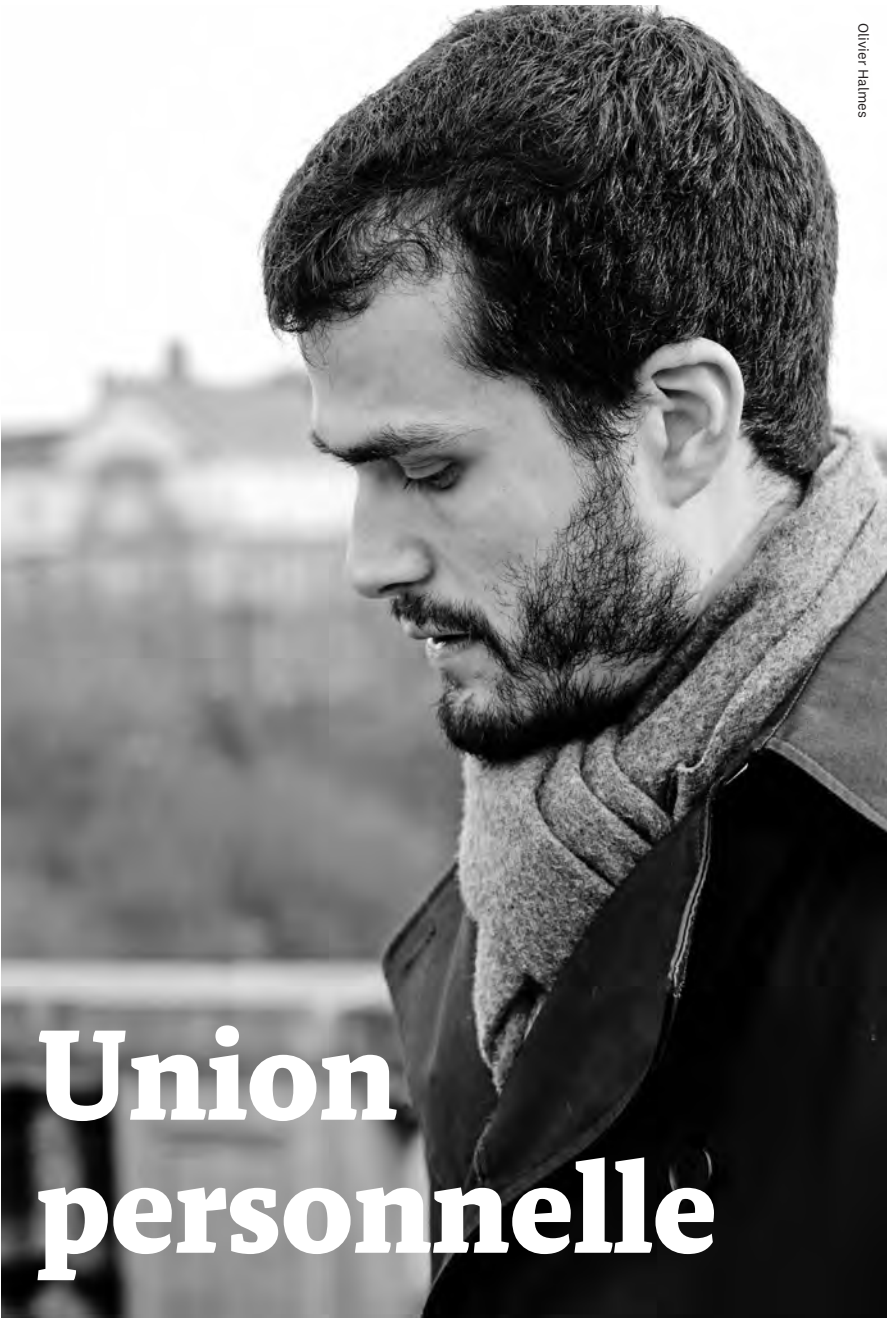
Vor Spautz hatte Taina Bofferding gesprochen, nach ihm sprach Nicolas Schmit, der frühere EU-Sozialkommissar. Schmit referierte vor allem über Europa, den Zusammenhang zwischen mangelnder Sozialpolitik und erstarkendem Rechtsextremismus. Er stänke kurz gegen Georges Misch, „der es nicht besser weiß“, und beschienigte Marc Spautz: „Du wärest der beste CSV-Arbeitsminister gewesen, den wir nie haben werden.“ Taina Bofferding versuchte, die Oppositionsarbeit der LSAP folgenreicher darzustellen, als sie ist, und schloss mit den Worten: „Vive d'LSAP, Vive den OGBL!“ Da zeigte sich, wie folgenswer Einladungen zu Ansprachen sein können: Gerade jetzt wäre es für den OGBL gefährlich, den Ruf zu verspielen, keine Rücksicht auf politische Befindlichkeiten zu nehmen und unabhängig zu sein. „Mir si voll op enger Linn!“, rief Nora Back Taina Bofferding zu. Wahrscheinlich war das vor allem höflich gemeint.

Denn erfahrungsgemäß ist der OGBL nur dann stark, wenn er nicht nur droht, sondern auch durchzuziehen vermag, womit er droht. Auch mit dem LCGB an seiner Seite. Dass die beiden Gewerkschaften erst für den 28. Juni zu einer Großkundgebung aufrufen, enthält das Risiko, dass die Mobilisierung sich bis dahin nicht aufrechterhalten lässt. Vielleicht ist es gerade das, worauf die Regierung und ihr Premier setzen, wenn die große Sozialrunde einfach nicht anberaumt wird: dass die Aktion des Front syndical sich abnutzt. Courage und alles Gute wünschte Sophie Binet, die Generalsekretärin der französischen CGT, die ebenfalls Gastrednerin war, Nora Back. Und war sich vielleicht gar nicht im Klaren darüber, wie sehr die Luxemburger Kollegin die Wünsche brauchen konnte. ●

CSV-Fraktionspräsident Marc Spautz



Michel Scholer, en février 2024, fraîchement débarqué de Washington



IIII Bernard Thomas

Michel Scholer va combiner ses tâches au ministère d’État avec le poste de secrétaire général du gouvernement. Ce cumul stakhanoviste exprime-t-il une stratégie de consolidation du pouvoir de la part du « CEO » Luc Frieden ?

L’actuelle secrétaire générale du gouvernement, Christine Goy, est décrite comme une fonctionnaire intègre, « de la vieille école », mais qui aurait été mal à l’aise dans cette fonction aussi politique que polyvalente. Elle retournera à son « administration d’origine », c’est-à-dire aux Affaires étrangères, où elle « se consacrera à de nouveaux défis », note un communiqué du ministère d’État, publié vendredi dernier. Son passage comme secrétaire générale du gouvernement aura été de courte durée, de novembre 2023 à mai 2025.

Michel Scholer, le chef de cabinet de Luc Frieden, la remplacera à partir du 1^{er} mai. La fonction de secrétaire général sera donc arimée étroitement au ministère d’État. Dans l’opposition, on s’étonne que Xavier Bettel et Lex Delles (les deux chefs du DP) aient accepté sans broncher la nomination du bras droit de Frieden à ce poste éminemment stratégique. Dans les faits, se rassure-t-on chez les libéraux, Scholer aurait déjà commencé à endosser ce rôle, et ceci sans se montrer autoritaire ou sectaire.

Âgé de seulement 31 ans, Michel Scholer reste un inconnu du grand public. Il a connu sa première exposition médiatique en janvier devant la commission spéciale Caritas. Scholer a dû y justifier le cours d’action adopté par le « comité de suivi » durant l’été dernier. Ce

comité ad hoc, présidé par Scholer, s’était cantonné à un rôle passif, suivant le *lead* de Christian Billon et des restructurateurs de PWC. Scholer a joué le fusible, protégeant son Premier ministre qui, dès juillet, avait publiquement donné la consigne : Il fallait sauver les activités de Caritas, mais sans appliquer le « quoiqu’il en coûte » à l’organisation elle-même.

Michel Scholer est généralement décrit comme « très intelligent », « réfléchi », « consciencieux ». Même s’il a sa carte au CSV, il n’y a jamais joué un rôle actif. Le jeune technocrate est issu de la notabilité locale. Son grand-père avait fondé les grands magasins Monopol, son père repris les franchises Quick, Pizza Hut, Chi-Chi’s et Exki. Ses deux frères travaillent également dans le privé. L’un est entré dans la firme familiale, Happy Snacks, l’autre vient de lancer une « clinique digitale » qui offre des prescriptions en ligne pour des hommes atteints de troubles d’érection.

Michel Scholer a, lui, choisi la fonction publique. Il a commencé sa carrière en 2017 au ministère des Finances sous Pierre Gramegna (DP). Trois ans plus tard, il est envoyé à Washington pour représenter le Grand-Duché auprès du FMI. Peu après les élections d’octobre 2023, il est contacté par Frieden auquel il aurait été recommandé par « certaines personnes », comme il le dira prudemment au *Land* en février 2024. De retour au

Luxembourg, Scholer a réussi à se retrouver étonnamment vite dans le microcosme politique.

Sa nouvelle tâche de secrétaire général consiste à fixer l’ordre du jour des conseils de gouvernement, à en dresser les procès-verbaux et à veiller à l’exécution des décisions prises. Autant pour la définition officielle. Concrètement, il est chargé de la chorégraphie législative, du bon timing des dossiers et de l’aplanissement des différends interministériels. Il doit également briefer le Premier ministre, ce qui nécessite à la fois une maîtrise technique des dossiers et un certain instinct politique. Le secrétaire général préside surtout le « préconseil », un cénacle sélect qui ne figure pas dans les manuels d’éducation civique. Dans son nouveau livre sur les institutions, Alex Bodry y fait brièvement référence, le caractérisant d’« organe politico-administratif ». Le « préconseil » a en fait lieu après le conseil de gouvernement du vendredi pour en préparer le prochain. Les hommes et femmes de confiance des ministres se réunissent pour faire les derniers arbitrages. Le but de l’opération étant que les dossiers puissent passer sans heurts le conseil de gouvernement qui n’est pas conçu comme un forum de débat.

Parmi les membres du « préconseil » règne un esprit de corps, tous étant contents d’en être ; même si la collégialité et l’harmonie ont tendance à se fissurer à l’approche des élections. (Dans les précédents gouvernements, le potentiel de conflit était particulièrement élevé entre l’Agriculture et l’Environnement.) Face aux autres hauts fonctionnaires, le secrétaire général doit résumer, de manière nuancée mais discrète, les décisions prises par les ministres et les discussions qui y ont mené. Cela n’est pas toujours évident. Comme le racontent deux ex-ministres au *Land*, Jacques Santer (CSV) avait ainsi l’habitude de clore les discussions au conseil de gouvernement par la phrase « Dann maache mir dat esou ! », sans que les personnes présentes (à commencer par le secrétaire général) ne sachent ce qu’il fallait comprendre par « esou ».

« Le poste de chef de cabinet sera aboli », écrit le ministère d’État dans son communiqué. Il s’agit en fait d’un ajustement sémantique. Car Michel Scholer continuera bien à assumer ses « principales tâches » au ministère d’État, précise-t-on. Il cumulera donc deux jobs, dont chacun pris isolément est réputé comme très éprouvant ; une charge de travail stakhanoviste. Face au *Land*, le ministère d’État tente de rassurer, et évoque une « réorganisation interne plus générale » : « Michel Scholer continuera à assumer certaines tâches lui attribuées jusqu’ici (et non toutes) et ne reprendra pas toutes les fonctions et tâches exercées par Madame Goy ».

Or, le secrétaire général continuera bien à co-présider le comité de coordination de la Maison du Grand-Duc, une tâche chronophage, et potentiellement harassante. Actuellement, il préside également la Commission d’économies et de rationalisation, où se décident les *numerus clausus* des différentes administrations. (Ce qui pourrait provoquer de légers dilemmes déontologiques lorsque Scholer devra décider si son ministère aura droit à plus de postes ou non.) En 2016, Xavier Bettel avait préféré séparer la fonction de « dircab » de celle de secrétaire général ; le premier défendant les intérêts du Premier ministre dont il est l’homme de confiance et le *sparring partner* ; le second étant supposé adopter une vue plus agnostique de médiateur entre coalitionnaires et ministères.

L’union personnelle sous Scholer apparaît symptomatique d’une volonté de concentrer le pouvoir au sommet de l’État. En début de son mandat, Luc Frieden revendiquait pour lui le rôle de « directeur général » veillant sur ses « chefs de département » (c’est-à-dire les ministres). Le Premier ministre se voit-il toujours comme le CEO ? La réponse du ministère d’État est prudente. Elle commence par « conformément à la Constitution » : « Le Premier ministre coordonne l’action du gouvernement et veille au maintien de l’unité de l’action gouvernementale. » Jusqu’ici le Premier ne semble pas avoir « tapé du poing sur la table », comme il l’avait annoncé durant la campagne électorale. La Constitution ne lui confère d’ailleurs pas de pouvoir hiérarchique sur les autres ministres.

Luc Frieden devra lutter contre son penchant au micro-management qui risquera de créer des goulots d’étranglement. Jean-Claude Juncker avait fait l’erreur de penser pouvoir tout faire lui-même. C’était l’époque où « le héros de Dublin » célébrait « le génie luxembourgeois » : Un petit nombre de commis de l’État traitant un grand nombre de dossiers. Ce modèle s’est effondré sous l’accumulation des dossiers, notamment européens. Dans son interview de départ accordée au *Land*, le directeur de l’Enregistrement, Romain Heinen, y voyait le point faible du Premier ministre : « Il avait du mal à s’organiser et à se protéger au sein du ministère d’État qui continuait à fonctionner comme au XIX^e siècle. C’est ce qui a finalement causé sa chute en 2013. » À l’époque, Marc Colas, supervisait la cuisine interne du ministère d’État tout en remplissant la fonction de secrétaire général du gouvernement. L’homme de confiance de Juncker – un des derniers à avoir porté le titre d’« administrateur général » – a fini placardisé quelque temps après la « révolution d’octobre » de 2013. Il prendra la sortie vers le Conseil d’État en 2015.

Les secrétaires généraux ont longtemps été des incarnations du « deep state », des technocrates avant la lettre. Il est rare qu’ils fassent des carrières politiques ; Pierre Werner et Octavie Modert sont les deux exceptions qui confirment la règle. Le très discret et très prudent Albert Hansen, homme à tout faire de Werner puis de Santer, aura eu le plus de longévité à ce poste qu’il a occupé entre 1979 et 1994. Les quatre derniers secrétaires généraux étaient tous diplomates. À commencer par Jean-Paul Senninger qui, quoiqu’encarté au DP, était accepté par les trois coalitionnaires comme *honest broker*. Le haut fonctionnaire (qui avait servi sous Lydie Polfer puis sous Jean Asselborn) cherchera à préserver les équilibres et à ménager les susceptibilités. (En cela, il ressemblait à un autre diplomate : Pierre Gramegna.) Ses deux successeurs Jacques Thill et Jacques Flies ont continué dans la même veine, affichant leur neutralité politique.

Michel Scholer aura été le quatrième « chef de cabinet » au ministère de l’État. C’est en 1974 que ce titre officieux est apparu une première fois dans l’organigramme, Gaston Thorn (DP) y nommant son « apprenti » Paul Helminger. (« Thorn erdrückt nicht, er stimuliert », dira celui-ci en novembre 1979 à la *Revue*.) Suivra une longue période de latence jusqu’à ce que Xavier Bettel réintroduise ce poste en 2016, y plaçant son conseiller com, Paul Konsbruck. En 2021, le poste est repris par Jeff Feller, un jeune libéral de tendance écolo.

Luc Frieden souhaiterait que le cabinet « fonctionne comme équipe », communique le ministère d’État. À côté de Michel Scholer, le cercle rapproché de Luc Frieden est composé de Yasuko Muller (conseillère diplomatique), Bob Feidt (conseiller économique), Isabelle Nicolay (conseillère sociale et écologique) et Stéphanie Bodoni (conseillère communication). Jacques Thill va endosser le rôle de « conseiller sécurité » qui réunira la défense, la protection civile, le service secret et la politique spatiale. Ce poste « transversal », lit-on dans le communiqué du ministère d’État, a été créé « vu le contexte international ».

Entouré d’une équipe restreinte, Luc Frieden s’active sur de nombreux fronts. Il doit ainsi s’improviser « ministre du Travail bis » pour corriger les gaffes de Georges Mischo qui a réussi l’exploit de souder le LCGB et l’OGBL. Le Premier ministre avait pris l’option du ra-jeunissement, s’entourant de ministres CSV novices, reléguant Michel Wolter, Marc Lies ou Marc Spautz au Parlement. On peut aussi y voir une stratégie politique de la part de Frieden : La nomination de deux ministres inexpérimentés (Georges Mischo et Serge Wilmes) au Travail et à l’Environnement lui permettant de dicter son agenda idéologique qui consiste justement à affaiblir le droit du travail et la réglementation environnementale. En parallèle, le Premier ministre s’est emparé de la présidence du CSV, une première dans l’histoire du parti, que Luc Frieden a justifié par le besoin de « Geschlossenheit ». ●



La presse mercredi, rue Chimay

Munition information

IIII Pierre Sorlut

Réflexions sur l’espace informationnel et sa défense au Luxembourg

Weaponization of speech (the big picture)

Le Wort, Le Quotidien et de nombreuses publications internationales ont consacré mardi leur une à Marine Le Pen. La patronne de l’extrême droite française a été condamnée la veille à quatre ans de prison et cinq ans d’inéligibilité pour détournements de fonds publics. Si la procédure d’appel ne revient pas sur cette condamnation entretemps, alors la candidate pressentie pour le Rassemblement national ne pourra se présenter aux élections présidentielles en 2027. Un sondage la créditait dimanche de 34 à 37 pour cent des intentions de vote au premier tour. Ce qui en faisait la favorite de ce scrutin déterminant. Sans écarter toutefois l’hypothèse d’un front républicain au second tour comme il s’est érigé en 2002, 2017 et 2022, quoiqu’avec toujours un peu moins de conviction.

D’Est en Ouest, l’axe réactionnaire s’est ému de la décision de la justice française (sans toutefois bien sûr prendre connaissance des 150 pages qui la motivent). Le Kremlin y a vu « la violation de normes démocratiques ». Le chef du gouvernement hongrois, Viktor Orban, a partagé sa solidarité en mode *Charlie* : « Je suis Marine ». Le numéro deux du parti, Jordan Bardella, a clamé que « c’est la démocratie française qui est exécutée », attaquant avec d’autres l’indépendance de la justice, pourtant un pilier démocratique. De quoi perdre ses repères.

Dans les rangs des nouveaux autoproclamés défenseurs de la civilisation occidentale, Elon Musk s’est très rapidement positionné : « When the radical left can’t win via democratic vote, they abuse the legal system to jail their opponents. This is their standard playbook throughout the world. » Quelques jours plus tôt face à un intervieweur-ami, le magnat de la tech et conseiller du président américain Donald Trump, disait considérer que « presque tous les médias » étaient « left shifted » : « If you talk to somebody

« If you talk to somebody who gets all their information from legacy media, they are living in an alternative reality »

Elon Musk

who gets all their information from legacy media, they are living in a different world than if they are listening to your podcast or getting news from X. It’s kind of wild. They are living in an alternate reality. » À l’instar des partis de gauche ou des écologistes qu’ils serviraient, les médias traditionnels sont accusés par une partie de plus en plus grande de la population de semer les graines de la décadence civilisationnelle.

Cette parole se diffuse sur les réseaux sociaux, à commencer par X (ex-Twitter) que le propriétaire et patron taille à son image et selon ses visées. Elon Musk, dans le sillon de Donald Trump et Vladimir Poutine, soutient les partis de l’extrême droite européenne en privilégiant les contenus violents, qui révéleraient les menaces sur la sécurité dans les démocraties occidentales. Ou en tout cas ce qu’il en reste. Le vice-président américain a verbalisé le 14 février dernier à Munich (sur le sol européen donc) la radicalité de l’administration américaine comme on la pressentait, mais qu’on ne voulait croire. J.D. Vance a pointé comme principale menace pour l’Europe la perte de sa « valeur la

plus fondamentale », la liberté d’expression. « Everything from our Ukraine policy to digital censorship is billed as a defense of democracy, but when we see European courts canceling elections and senior officials threatening to cancel others, we ought to ask whether we’re holding ourselves to an appropriately high standard ». On ne pourrait pas dire aux gens « quoi penser, que ressentir et qui croire », selon Vance. « I believe deeply that there is no security if you are afraid of the voices, the opinions, and the conscience that guide your very own people », a-t-il poursuivi en stigmatisant les demandeurs d’asile, l’autre qui ne nous ressemblerait pas.

« Notre espace informationnel n’est rien de moins qu’un champ de bataille géopolitique » en a conclu la représentante de l’UE pour les Affaires étrangères, Kaja Kallas, pointant « les milliards » dépensés en propagande par la Russie. Au-delà des appels à la haine ou des propos diffamants, la mésinformation envahit le monde digital et infuse les sociétés. Jusqu’à Tom Weidig (ADR) qui espère traduire là, les sentiments de sa communauté électorale.

La pratique médiatique au Grand-Duché

« Le Pen ist raus, doch Bardella steht gut da », éditorialise le Wort mardi avec 2027 pour horizon. Mais, dans la sentence, les patronymes des Américains Trump et Vance peuvent remplacer ceux des extrémistes français avec novembre 2028 pour horizon. L’espace informationnel se déplace progressivement vers les plateformes numériques. Par ce biais, la défiance envers les médias traditionnels et la justice s’installe partout autour de l’Europe. Elle s’instille sur le Vieux Continent. Y compris au Grand-Duché. Mais le combat semble moins désespéré ici qu’aux États-Unis

[...]

[Suite de la page 7]

où le néo-libéralisme a viré au libertarianisme, où l'ostracisme est prôné au plus haut niveau de l'État. À la *post-truth* trumpienne, l'Europe oppose le *fact checking* et le pluralisme. Se dégage une certaine prise de conscience. L'Union européenne a lancé l'an passé l'European Media Freedom Act (Emfa) visant à soutenir dans les États-membres le pluralisme des médias et leur indépendance.

Quel état des lieux au Grand-Duché ? En mai 2024, les chercheurs du projet Medialux de l'Uni.lu, Raphael Kies et Stéphanie Lukasik, ont éclairé sur les pratiques médiatiques des Luxembourgeois dans le cadre de la réforme en cours sur les médias électroniques. Un sondage mobilisant autour de 1 500 personnes révèle que l'internet est le média le plus utilisé pour s'informer, deux fois plus que la presse écrite, dernier médium utilisé après la radio et la télévision (sachant que l'un et l'autre sont accessibles via le web). Mesurée en nombre de jours par semaine, la consommation de presse imprimée est quasiment cinq fois plus élevée chez les plus de 65 ans que chez les 18-24 ans (5,1 contre 1,2). Les données recueillies confirment un constat partagé depuis quinze ans dans la profession : la presse écrite se meurt. Autre sentiment confirmé : l'information (et c'est perceptible chez les jeunes) devient de plus en plus consommée de façon passive, un phénomène permis par les réseaux sociaux, moyennant recours à un algorithme ou au monnayage (ou les deux).

Medialux classe les réseaux sociaux les plus utilisés des résidents du Luxembourg avec Facebook, Youtube, Instagram, Snapchat et Tiktok en tête, avec une très très forte utilisation de ces trois derniers chez les 18-24 ans (autour de cinq jours par semaine). X plafonne à un jour chez les jeunes, autour de 0,5 en général. Ce qui en fait un réseau marginal (Whatsapp est très utilisée, mais nous le percevons davantage comme une messagerie que comme un véhicule d'information). Ces chiffres informent sur les canaux à investir par les médias traditionnels et les autorités de contrôle.

Réarmement de l'appareil de contrôle

Les deux chercheurs de l'Uni.lu identifient trois pistes d'amélioration pour le paysage médiatique luxembourgeois : augmenter la transparence administrative, améliorer la transparence des médias (envisagé dans la réforme du régime d'aide à la presse) et assurer une étude annuelle et neutre de l'audience des médias pour remplacer feu Plurimédia, dont la méthodologie a été dévoyée par les régies publicitaires. Des propositions louables. Elles sont soutenues par l'UE. Mais elles ne s'élèvent pas à la hauteur des enjeux.

La réforme de la loi sur les médias électroniques de 1991, taillée pour RTL, est devenue un agrégat de dispositions obsolètes et/ou incohérentes. Sa réforme, attendue cette année ou la suivante, vise une loi technologiquement neutre. L'attention doit être portée sur le message et non sur l'outil qui le

véhicule. Le projet de loi devra aussi prendre en compte la réglementation européenne SMA qui impose aux États-membres de mettre en place des autorités nationales de supervision dignes de ce nom. Ce dont le Luxembourg est dépourvu, l'Alia étant trop faible et chétive. Face au *Land*, son ancien président, Thierry Hoscheit, insiste sur la nécessité de créer « une instance unique qui devrait tout contrôler ». Président de l'Alia, le magistrat n'a cessé de réclamer aux gouvernements successifs un sens à ladite autorité.

La Commission européenne ne met pas encore son nez dans le contrôle faiblard du secteur audiovisuel luxembourgeois. Si l'œil de Bruxelles doit se porter quelque part, c'est en Europe de l'Est où de nombreux médias dépendent de la publicité gouvernementale. Pour l'heure, la surveillance de l'information est fragmentée : à l'Alia, les diffuseurs audiovisuels, au Conseil de presse, la presse imprimée et à l'Autorité de la concurrence les plateformes digitales qui ne sont pas systémiques. L'aspect multimédia des sites et applications des groupes de presse est envisagé au cas par cas. *Reporter.lu* opère sous le contrôle du Conseil de presse, bien que le média ne soit pas imprimé et diffuse des contenus audio. *RTL.lu*, qui propose des contenus vidéos aussi diffusés sur *RTL Télé*, dépend de l'Alia. Le projet de réforme de la loi sur les médias électroniques, devrait donner une nouvelle architecture de supervision.

La surveillance des plateformes est dissociée. Mercredi, la Chambre a adopté la loi mettant en œuvre le Digital Services Act (DSA). Pilotée par le ministère de l'Économie, l'approche vise en premier lieu « les consommateurs et les PME », mais elle concerne bel et bien les citoyens exposés à l'information livrée via les réseaux sociaux, qu'elle provienne de médias professionnels ou de sources alternatives guidées par d'autres raisons que l'intérêt d'informer. Le règlement européen impose aussi la désignation au sein de chaque État-membre une autorité coordonnant sa bonne application. Au Luxembourg, l'Autorité de la concurrence veillera, en coordination avec sept autres instances comme la CNPD pour la protection des données ou l'Alia pour les contenus audiovisuels. X, Tiktok, Facebook et une vingtaine d'autres plateformes systémiques (dont deux diffusant du contenu porno), sont contrôlées depuis Bruxelles. La Commission a par exemple déjà reproché en décembre 2023 à la plateforme d'Elon Musk des violations du règlement DSA, notamment via la diffusion de contenu illicite « dans le contexte des attaques terroristes du Hamas contre Israël ». Le mille-feuille institutionnel risque de compliquer la supervision.

Une question de crédibilité

Sur le champ de bataille informationnel, chaque centimètre carré de terrain est combattu. Le Luxembourg n'est pas l'Azerbaïdjan en termes de liberté de la presse, mais les défaillances érodent insidieusement la crédibilité des médias professionnels. Citons la toute-puissance de RTL. Elle avait été dénoncée par Richtung22 en mai 2024 dans une série de plaintes. Le collectif artistique avait saisi l'Alia

pour des suspicions de communications commerciales déguisées ou des violations de la mission de service public. Le conseil d'administration de l'Alia a débouté Richtung22 de ses demandes en février. Le CA de ladite autorité indépendante est présidé par Marc Glesener, contributeur régulier sur *RTL.lu* et proche de Jean-Lou Schiltz, président de CLT-Ufa.

« Des hommes politiques me l'ont dit : on ne veut pas se fâcher avec RTL de peur de ne plus passer à l'antenne », confie l'ancien président de l'Alia, Thierry Hoscheit. Ajoutons à cela que les principaux chefs de fractions parlementaires (Gilles Baum, Taina Bofferding et Marc Spautz) perçoivent tous les ans autour de 17 000 euros pour siéger au conseil d'administration de CLT-Ufa. « Il faut que le politique donne les moyens à l'Alia de surveiller RTL », poursuit le magistrat Hoscheit face au *Land*. La rédaction de RTL n'est évidemment pas un bloc monolithique au service des gouvernements et les journalistes survivent heureusement aux alternances.

RTL bénéficie depuis quelques années d'aides étatiques directes pour financer le service public. Quinze millions d'euros annuels, l'équivalent de l'ensemble de l'aide à la presse écrite selon le régime de 2021 (en cours de réévaluation). Ce montant contrebalancerait la valeur marchande déclinante des concessions d'ondes hertziennes et de la pub. Il est impossible de vérifier le montant des recettes publicitaires. Mais on peut facilement déduire que le média national à l'audience inégalée martyrise la concurrence sur ce marché.

Dans une contribution à *Media Marketing* (Belgique) publiée le mois dernier, Mike Koedinger, patron de Maison Moderne (éditeur de *Paperjam*) et président du lobby européen des éditeurs de magazines (Emma), se plaint de la « concurrence déloyale des radiodiffuseurs de service public », donc RTL et 100,7 localement (il ne les cite pas). « Les règles de l'UE limitent les radiodiffuseurs de service public à la radiodiffusion, excluant l'édition de presse ». Pourtant, ils « proposent de plus en plus de contenus éditoriaux écrits en ligne », poursuit-il. L'entrepreneur de presse appelle en outre à une application entière du Digital Markets Act pour protéger les éditeurs indépendants des géants comme Google qui phagocytent la publicité numérique. « Ce n'est qu'en répondant à ces défis urgents que l'Europe pourra préserver une presse libre, diversifiée et indépendante à l'ère numérique », conclut Mike Koedinger.

Oui, mais le modèle de rentabilité reposant principalement sur la recette publicitaire pose aussi d'évidentes questions d'indépendance journalistique. Particulièrement dans un petit pays pour un éditeur spécialisé dans l'information économique associé à une agence commerciale et un club d'affaires. « Les éditeurs doivent être conscients qu'ils ne peuvent se baser que sur la crédibilité de leurs contenus pour survivre », écrivait le *Land* en 2016 lors de la transition vers le nouveau régime d'aide à la presse dont Maison moderne bénéficie depuis. Au Luxembourg, parmi les bénéficiaires de l'aide à la presse, seul *Reporter.lu* se passe officiellement de recettes publicitaires. Or, la désaffection de la consommation de presse traditionnelle rend la lutte commerciale de plus en plus acharnée. Journalistes et rédactions cherchent un subtil équilibre entre intérêt public, véracité, ton adapté et exclusivité pour inciter les gens à acheter le produit.

Puis il y a, à l'autre bout du spectre, les éditeurs qui se passent des aides de l'État (30 000 euros par journaliste si le média offre une information généraliste) et basent leur modèle d'affaires sur la pub et la vente de magazines. (Ce que le consommateur de presse ignore souvent.) Citons le belge Ventures Media qui édite, depuis quelques mois au Grand-Duché, *Forbes* et *Elle*. En couverture de la dernière édition de ce biannuel féminin figure l'épouse du chef de l'État. « La vérité de Maria Teresa », est titré en une. Dans les pages, l'hagiographie relate la « période du rapport Waringo qui a suivi l'organisation de son forum humanitaire ». Cette séquence se serait révélée « particulièrement douloureuse », notamment à cause de ce que la Grande-Duchesse a vécu « comme un harcèlement et un acharnement médiatique injuste » (ces termes ne sont pas placés entre guillemets et donc ne lui sont pas attribuables). Sont tus les mauvais traitements sur le personnel qui ont émaillé la fin de règne et dont le *Land* s'est fait l'écho fin 2022, des informations qui ne seraient « pas vraies à cent pour cent », selon le Grand-Duc. Le chef de l'État n'a jamais répondu à l'invitation de clarifier. Ce mercredi, *La Revue* titre « Großherzogin verleiht Opfern eine Stimme ». ●



Voeux à la presse en janvier

IIII Frédéric Braun

Ein zweites Gaza? Anlässlich des palästinensischen Tags des Bodens beleuchtete die CPJPO-Veranstaltung „Facts On The Ground“ am Wochenende die aktuelle Eskalation im Westjordanland



Verlassenes Haus in Dschenin; die Besitzer sind geflohen

Als am 20. Januar US-Präsident Donald Trump für eine zweite Amtszeit eingeschworen wurde, war der Waffenstillstand in Gaza gerade mal 24 Stunden alt. Am darauffolgenden Tag startete Israel im Westjordanland die Operation „Eiserne Mauer“ und stieß damit die Palästinensische Autonomiebehörde vor den Kopf. Deren Sicherheitsdienst war nämlich seit Dezember militärisch gegen militante Gruppen im Westjordanland vorgegangen, zeitweise mit israelischer Unterstützung. Drei Tage vor Trumps Amtseinführung hatte sich die Autonomiebehörde mit den Hamas-nahen Dschenin-Brigaden auf einen Waffenstillstand geeinigt. Doch Israel ging das nicht weit genug und flog Luftangriffe auf das Flüchtlingslager.

Dschenin ist eines von insgesamt 19 Flüchtlingscamps im Westjordanland. 1953 gegründet für palästinensische Flüchtlinge und Vertriebene aus dem Krieg von 1948, ist Dschenin längst zu einem Viertel der gleichnamigen Nachbarstadt geworden. Als temporäres Hilfswerk der Vereinten Nationen, betreibt die UNWRA seit 1949 hier wie andernorts Schulen, garantiert die medizinische Grundversorgung, zahlt Sozialleistungen aus und betreut diverse Projekte. Die UN-Behörde kümmert sich in einigen Fällen sogar um die Müllentsorgung. Roland Friedrich vergleicht die Rolle seiner Behörde mit der einer großen Stadtgemeinde. Der Direktor der UNWRA im Westjordanland sprach vergangenen Sonntag per Liveschaltung vor versammeltem Publikum im Oekozer im Rahmen eines vom Comité pour une paix juste au Proche-Orient (CPJPO) organisierten Symposiums, mit Workshop und Fotoausstellung anlässlich des palästinensischen Tags des Bodens.

Auch das Ministère de la Coopération et de l'Aide Humanitaire unterstützt vor Ort in Dschenin über das CPJPO eine psychologische Anlaufstelle der palästinensischen NGO „Not To Forget“ für Kinder in Konfliktsituationen. Vergangene Woche dann erreichte das CPJPO der Bericht einer Mitarbeiterin jener NGO: „Es war ein ganz normaler Morgen. Ich saß in meinem Haus mit Blick auf das Flüchtlingslager von Dschenin und beobachtete den Sonnenaufgang über einer Szenerie, an die ich mein Leben lang gewöhnt war. Doch an jenem Tag, vor 59 Tagen, wurde dieser Anblick zu einem endlosen Albtraum. Am 21. Januar 2025 begann die israelische Besatzung mit heftigen Angriffen auf Dschenin und sein Lager. Ab diesem Tag wurde der Gedanke das Haus zu verlassen, zu einem fernen Traum. Die Besatzungstruppen nahmen ein nahegelegenes Haus als Basis ein – mit direktem Blick auf das unsrige. Strom, Wasser und Internet wurden gekappt. Zuerst dachten wir, das Ganze würde nur ein paar Tage andauern, aber aus Tagen wurden Wochen, und der Lärm von Schüssen, gepanzerten Fahrzeugen und Soldaten hörte weder tags noch nachts auf. Die Angst vor Soldaten, die jeden Moment unser Haus stürmen könnten, zehrte bald jede Minute, jeden Atemzug auf. Ständig schwebte eine Drohne am Himmel, die uns [per Lautsprecher] mal zu Evakuierung aufforderte, mal befahl drinnen zu bleiben und uns nicht zu bewegen.“

Was seit drei Wochen vor Ort passiere, bezeichnet Roland Friedrich als „neue Dimension der Gewalt“. Leider würde das Geschehen nicht „adäquat von westlichen Medien abgedeckt“. Dabei habe es etwas vergleichbares „seit 1967 nicht mehr gegeben“. Seitens der israelischen Armee hieß es ursprünglich, man wolle gezielt gegen Elemente des islamischen Dschihad vorgehen. Tatsächlich eskaliert die Militäroperation zu einer systematischen Zerstörung. Im großen Stil sprengt die Armee Häuser, zerstört Infrastruktur, Wasser- und Energieleitungen. Mit Bulldozern reißt die Besatzungsmacht tiefe Straßen durch das Lager. In Dschenin sollen bis dato etwa 600 Häuser zerstört und 900 weitere beschädigt worden sein. Etwa 20 000 Menschen haben in den Dörfern der Umgebung oder bei Verwandten Schutz gesucht. Mittlerweile gleicht Dschenin einer Geisterstadt – man bezeichne den Ort als „Mini-Gaza“. Gleiches geschah in zwei weiteren Lagern. Tatsächlich ist unter den betroffenen Menschen die Angst groß, die israelischen Behörden könnten mit dem Westjordanland ähnliches vorhaben, wie mit Gaza.

Während der letzten zwölf Jahre die Roland Friedrich im Westjordanland verbracht hat, hat er eine stete Verschlechterung der Situation festgestellt. Sei es aufgrund von Siedlergewalt, Ressourcenmangel, dem Straßennetzwerk oder der wachsenden israelischen Kontrolle. Seit der Hamas-Attacke vom 7. Oktober aber sei die Gewalt im Westjordanland explodiert: „2024 war das tödlichste Jahr seit Gedenken. Mehr als 500 Menschen kamen ums Leben, 20 Prozent davon Kinder“ so Friedrich. Ende Januar hat Israel zudem die Arbeit der UNWRA per Gesetz massiv eingeschränkt. Demnächst darf die UN-Behörde auf israelischem Territorium keine Dienstleistungen mehr anbieten und keine Vertretung unterhalten – auch nicht in Ost-Jerusalem. „Das hat es so noch nie gegeben, dass ein UNO-Mitgliedstaat repressive Maßnahmen gegen eine UN-Agentur ergreift. Das ist ein sehr gefährlicher Präzedenzfall. Umso dankbarer bin ich über die kontinuierliche sowohl finanzielle wie auch politische Unterstützung Luxemburgs“, so Friedrich.

Doch während am vergangenen Sonntag im Oekozer Bilanz gezogen wurde, erließ die Netanjahu-Regierung einen Erlass für ein 75 Millionen Euro-schweres Straßenbauprojekt durch das Westjordanland – mit dem Ziel, den Verkehr zwischen Jerusalem, der Kolonie Ma'ale Adummim und dem Jordantal zu „verflüssigen“. Verteidigungsminister Israel Katz nannte das Projekt eine „historische Entscheidung“, welche „die Sicherheit und das Wohlergehen der israelischen Bewohner verbessern und gleichzeitig Israels Griff nach der Region Judäa und Samaria verstärken“ würde, wie Israel das seit 1967 besetzte Westjordanland in Anlehnung an die Bibel bezeichnet.

Derzeit bemüht sich die UNWRA darum 2 000 Schülern aus Dschenin Fernunterricht zu ermöglichen. „Aber das ist natürlich kein geeignetes Umfeld, in dem Kinder lernen können“, so UNWRA-Direktor Friedrich. Zum Vergleich: im benachbarten Gaza haben seit mehr als anderthalb Jahren um die 600 000 Kinder keine Schule mehr besucht. In

Dschenin gibt es keine Klarheit darüber, wann und ob diese Familien nach Hause zurückkehren können.

Bereits während seiner ersten Amtszeit hatte sich Donald Trump für eine Annektierung des Westjordanlands ausgesprochen. Seit er wieder im Amt ist verliert die Regierung in Israel alle Hemmungen. Als eine seiner ersten Amtshandlungen hob der Republikaner noch am selben Tag per Erlass Sanktionen auf, die Amtsvorgänger Joe Biden wegen gewaltsamer Übergriffe auf Palästinenser gegen eine Reihe radikaler Siedler im Westjordanland verhängt hatte. Ende März wurde so Hamdan Ballal, einer der beiden Co-Regisseure des mit dem Oscar für den besten Dokumentarfilm ausgezeichneten Films *No Other Land*, in seinem Haus in Masafer Yatta von israelischen Siedlern angegriffen und schließlich von der Armee festgenommen. 24 Stunden später kam er frei, nicht ohne „die Nacht in Handschellen und mit verbundenen Augen auf einer Militärbasis“ verbracht zu haben, „während zwei Soldaten ihn verprügelten“ so seine Anwältin.

Letzten Dienstag fiel der nunmehr frühere Finanzminister Bezael Smotrich dann mit der Aussage auf, Israel sei im besetzten Westjordanland, „um dort zu bleiben“ und verteidigte, trotz ihrer Unrechtmäßigkeit, erneut den Ausbau jüdischer Siedlungen in dem palästinensischen Gebiet.

Für die eingangs zitierte Mitarbeiterin der NGO „Not To Forget“ kam der Räumungsbefehl am 10. März. Nachdem ihr Haus schon einmal durchsucht worden war, drangen am 10. März erneut Soldaten ein. „Unser Zuhause wurde in eine Militärkaserne umgewandelt, und wir wurden ohne Hoffnung auf Rückkehr vertrieben“. Mit ihrer Familie fand sie inzwischen Unterschlupf bei Verwandten, wo die Familie sich auf kleinstem Raum ein Zimmer teilen muss.

„All das ist illegal unter internationalem Recht. Aber das internationale Recht liegt unter den Trümmern von Gaza begraben“ meint dazu Luisa Morgantini, frühere EU-Abgeordnete für Rifondazione Comunista und ehemalige Gewerkschaftlerin. Jeden Tag ermöglichen europäische Regierungen Israels Kriegspolitik, sei es durch Waffenlieferungen oder dadurch, dass man zu Sanktionen gegen Israel keine klare Position aufbringe, so die 85-jährige, die ebenfalls live zugeschaltet war, und gerade erst aus dem Westjordanland zurückgekehrt ist, wo sie von den israelischen Behörden festgehalten wurde.

Morgantini macht sich keine Illusionen, warnt aber dennoch vor Resignation: „Lassen wir nicht zu, dass die Ohnmacht und Verzweiflung uns überkommen. Das ist keine Lösung.“ Auch wenn ihr das Wiedererstarken der Rechten in Europa Sorge bereitet: „Bis zum ersten Golfkrieg gab es eine Art Beziehung zwischen den Menschen, die kämpfen und protestieren und den Regierungen, die darauf geachtet haben. Jetzt nicht mehr. Da gibt es jetzt eine Trennung.“ Bertold Brecht paraphrasierend, meinte sie: „Wir leben in finsternen Zeiten.“ ●

RENTEN

Konsens-Baukasten

IIII Peter Feist

Eichhörnchen sind emsige Tiere. Sie sammeln Vorräte, um gut über den Winter zu kommen. Die Fondation Idea benutzt gern Gleichnisse. Deshalb hat der *think tank* der Handelskammer einen Rentenreformansatz, den er am gestrigen Donnerstag vorstellte, mit *Écureuil* betitelt. Es ist einer von vier. Mit ihm würde sofort ordentlich zu sparen begonnen. Zwischen 2027 und 2030 würden die Leistungen gegenüber heute um zehn Prozent gekürzt. Bis 2052 ginge das weiter, um 25 Prozent zu erreichen. Im Schnitt: Kleine Renten (2 500 Euro heute), die dann neu zuerkannt werden, wären um acht Prozent kleiner, eine Rente von heute 4 000 Euro um 18 Prozent kleiner, eine von 9 000 Euro um ein Drittel.

Sinngemäß hat das schon voriges Jahr die UEL in ihrem Beitrag zum Rentenbericht des Wirtschafts- und Sozialrats vorgeschlagen: In der Formel zur Berechnung der Renten würden die eingezahlten Beiträge viel weniger stark gewichtet. Viel stärker dagegen die Zahl der Jahre, in denen Beiträge geleistet wurden, was vor allem die kleinen Renten stützt. So hielt es 2012 auch die damalige CSV-LSAP-Regierung mit ihrer Reform. UEL und nun Idea würden wesentlich weiter gehen.

Das 100 Seiten lange Dokument von Idea ist eine Art Erwiderung auf die 130 Seiten, die im Oktober die Arbeitnehmerkammer vorgestellt hatte. Während diese die Leistungen erhal-

ten will und Finanzierungsmöglichkeiten aufzählt, wäre für Idea nicht zu kürzen „nicht nachhaltig“, und schlecht für den Standort wäre, wenn nur der Beitragssatz erhöht oder neue Steuern eingeführt würden.

Trotzdem sind die Szenarien von Idea nicht bloß eine Wiederholung bekannter UEL-Positionen. In einem zweiten Szenario *Social* würde gekürzt wie in *Écureuil*, aber kleine Renten würden stärker geschützt. Die Mindestrente würde um zehn Prozent erhöht und in die Nähe des „Mindestbudgets für Senioren“ gebracht, das 2023 das Statoc aufgestellt hatte. Finanziert würde das, stellt Idea sich vor, unter anderem durch die Abschaffung der Beitragsobergrenze vom fünffachen unqualifizierten Mindestlohn im Privatsektor. Auf die darüber liegenden Bruttoeinkünfte würden Beiträge aber nicht zum Satz von jeweils acht Prozent für Versicherte und Betriebe erhoben, sondern zu jeweils drei Prozent.

Ein dritter Ansatz *Âge* will steigende Lebenserwartung, „penible“ Arbeit, gleitenden Übergang in den Ruhestand in ein Konzept gießen. Die Änderungen an der Rentenformel wie in *Écureuil* und *Social* würde es in *Âge* nicht geben. Stattdessen würden ab 2027 die Altersgrenzen 57, 60 und 65 mit der statistischen Lebenserwartung im Alter von 60 immer neu „indexiert“. Vorgezogene und legale Rente würden graduell erst später möglich. Für einen

längeren Verbleib in der Arbeit gäbe es auch finanzielle Anreize. Damit das nicht zu mehr Rentenausgaben führt, würde ein *coefficient de longévité* die Leistungen kürzen; befreit davon wäre die halbe Mindestrente. Die Spareffekte, schätzt Idea, könnten bis 2050 und 2070 in *Âge* sogar leicht höher als im Eichhörnchen-Szenario sein.

Mit *Pilotage automatique* greift Idea einen Vorschlag auf, den 2011 der damalige Präsident der Rentenkasse Cnap, Robert Kieffer, in einem *Forum*-Artikel gemacht hatte: Sobald die Ausgaben der Cnap die Einnahmen aus Beiträgen übersteigen, würde automatisch der Beitragssatz erhöht, die Leistungen im selben Maße gekürzt. Wohlgemerkt: auch die bestehenden Renten. Idea bringt dieses Szenario vor, obwohl es eine Beitragserhöhung beinhaltet (wie auch *Social* eine kleine). Der einzige Parameter wäre ein „Nachhaltigkeitsfaktor“, der sehr plötzlich wirken könnte und dessen exakte Höhe politisch entschieden werden müsste.

Die vier Ansätze sind wie ein Baukasten, mit Komponenten, die variiert werden können. Sie enthalten noch weitere „begleitende“ Vorschläge sowie Überlegungen, auf die Idea keine Antwort weiß. Etwa wie mit einem steigenden Anteil an Renter/innen umzugehen wäre, die zur Miete wohnen. Idea möchte die politische Klasse dort abholen, wo sie mit ihren Fragen steht, um einen Spar-Konsens zu stiften. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Eins-a Reform

Gesetze, Vorschriften, Einrichtungen müssen ab und zu an veränderte Verhältnisse angepasst werden. Vorsichtig verlangen Liberale, Linke dann eine Reform. Die Konservativen wehren sich empört. Um die Reform am Ende selbst vorzunehmen. Liberale, Linke fühlen sich wieder verschaukelt.

Ausgerechnet die Klerikalen ernannten vor 30 Jahren die erste Frauenministerin. Gerade machten sie den Mindestlohn steuerfrei. Ein alter Schlager linker Wahlprogramme. Zwei Legislaturperioden lang versprachen DP, LSAP, Grüne die Individualbesteuerung. Einen ersten Versuch machten sie 2017 auf Kosten von Grenzpendlern. Nun will die CSV ganze Arbeit leisten.

Die Nazis versprachen, die Arbeitslosigkeit zu senken. Sie führten 1934 die Einkommensteuerebenen ein. Um Frauen und Juden aus dem Arbeitsmarkt zu drängen. Später auch im besetzten Luxemburg. Nach der Befreiung wurden die Juden aus dem Gesetz gestrichen. Die Steuerklassen blieben.

Die katholische Hausfrauenehe breitete sich im 20. Jahrhundert aus. Die CSV bezuschusste sie mit Zusammenveranlagung und Ehegattensplitting. Damit die Steuerersparnis am größten ist, wenn es nur einen Brotverdiener im Haushalt gibt.

Heute sind die meisten Frauen wieder erwerbstätig. Wollen nicht mehr als Hinzuverdienerrinnen besteuert werden. Die liberale Leistungsgesellschaft verbucht Erwerbstätige als abstrakte Arbeitskräfte. Als alleinstehende Individuen mit gleicher Steuerkraft: Dazu braucht es nur noch eine einzige Einkommensteuerklasse.

Finanzminister Gilles Roth will im Juli die Details liefern: „Eng Méiglechkeet kënn jo dran bestoen, dass deen neie Steiertarif, dass dat dee wier, dee relativ no un där aktueller Steierklass 1a ugesidelt wier“ (*RTL*, 29.3.25).

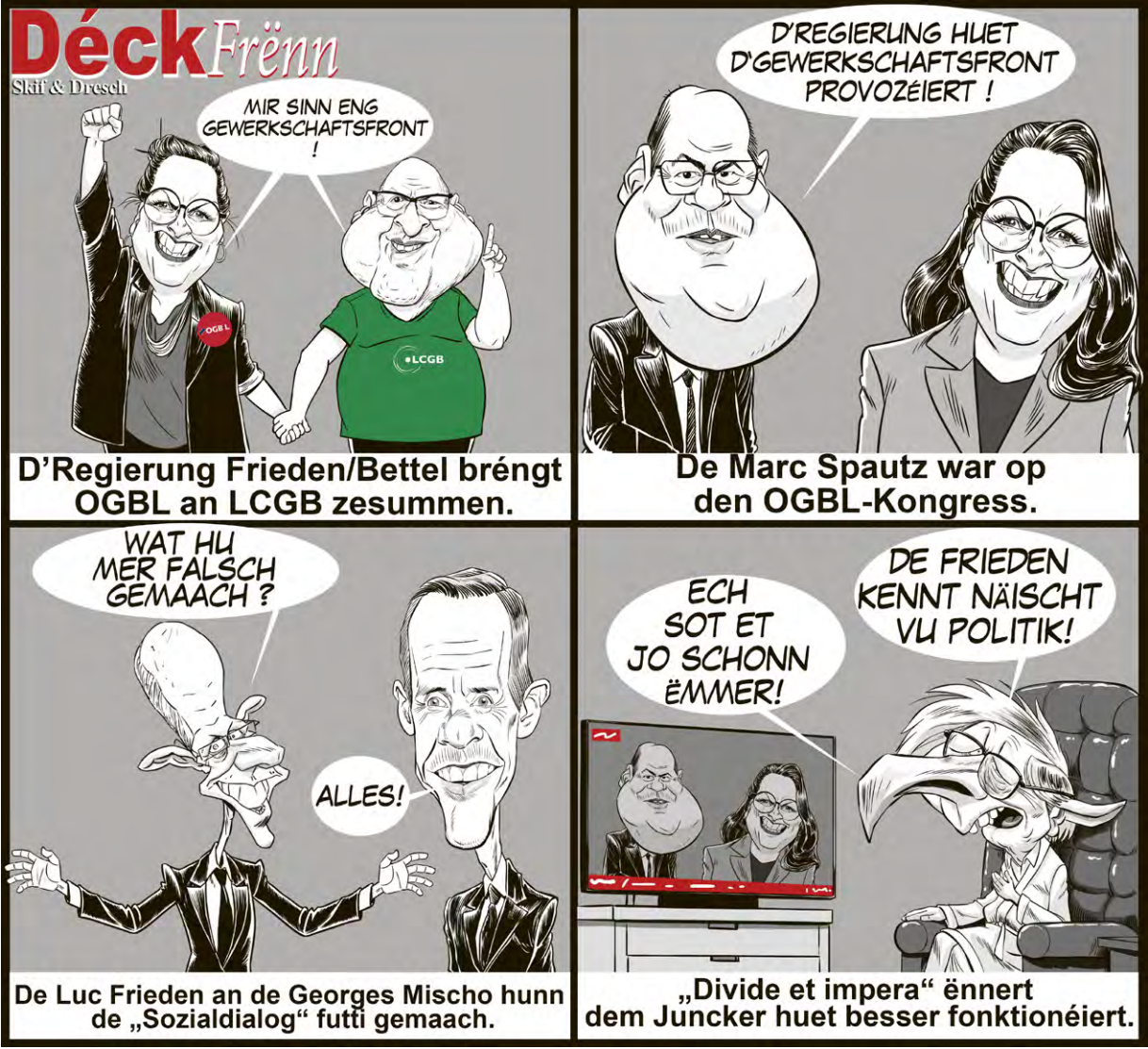
Alle sollen in die Steuerklasse 1a. CSV, LSAP erfanden sie 1990. Um mit Klasse 2 die Ehe aufzuwerten. Die Steuerklasse 1a ist die Steuerklasse 1 mit einem Rabatt von 193 Euro für Alleinerziehende, Verwitwete, Geschiedene. Für die soll sich nichts ändern. Alleinstehende sollen dagegen 193 Euro im Monat sparen. Wenn Klasse 1 abgeschafft wird.

Auch Verheiratete, „Gepacste“ sollen in der Klasse 1a als Alleinstehende besteuert werden. Dann steigt ihre Steuerschuld empfindlich: Wenn der Ehemann ein Drittel mehr verdient als die Ehefrau, sollen sie auf einem Lohn von 4 167 Euro 157 Euro mehr zahlen. Beim Durchschnittslohn von 6 327 Euro macht die Steuererhöhung 601 Euro im Monat aus. Beim vierfachen Mindestlohn von 10 500 Euro werden 1 000 Euro mehr fällig (Finanzministerium, *Entlaaschtungs-Pak*, 2025, S. 4). Verdient ein Partner gar nichts, soll die Steuererhöhung am größten werden.

Die CSV weiß: So verlöre sie die Wahlen. Sie bräuchte gar nicht zu kandidieren. Hierzulande wohnen rund 130 000 Haushalte, die nach Klasse 2 besteuert werden (CES, *Analyse des données fiscales au Luxembourg 2021*, S. 110). Gut die Hälfte ist wahlberechtigt. Schon bei der Einführung der Steuerklasse 1a erhielt Finanzminister Juncker Morddrohungen.

Gilles Roth ist vorsichtig: „Da muss een also kucken, dass déi Leit, déi de Moment an der Steierklass 2 sinn, déi en Avantage hunn par rapport zu deenen, déi och nach an der 1a sinn, dass een déi iwwer eng Iwwergangsphas behält, dassen se net méi Steiere musse bezuelen.“ Die Steuerklasse 2 soll schrittweise abgeschafft werden wie die 5/6-Pension im öffentlichen Dienst: Die Alten sollen mehr Netto vom Brutto erhalten als die Jungen.

Gutgläubige Zeitgenossen sorgen sich: Die versprochene Steuerreform koste Geld. Sie könnte der Hochrüstung zum Opfer fallen. Das Gegenteil ist der Fall. Sie soll Geld eintreiben. Die Abschaffung der Steuerklasse 2 bringt dem Staat mittelfristig mehr ein, als die Abschaffung der Klasse 1 kostet. ● ROMAIN HILGERT



Terminer un débat

IIII Serge Allegrezza

À propos de la croissance « verte inclusive »

Je remercie le professeur Parrique d’avoir pris la peine de répondre à ma carte blanche parue en décembre dans *L’Écho de l’industrie* (Fedil). Au-delà des attaques ad hominem, qui ne sièent pas à des économistes ayant une conversation argumentée, mais plutôt à celui de bateleurs d’estrade, les conséquences délétères du dérèglement climatique méritent qu’on clarifie certains points essentiels. Après tout, les thuriféraires de la décroissance, les adeptes de la « post-croissance » tout comme les partisans de la « croissance verte et inclusive », cherchent tous à préserver la planète, à donner une trajectoire où atterrir comme dirait Bruno Latour. Les uns et les autres diffèrent sur l’analyse, et sur les leviers qui peuvent être actionnés dans des sociétés démocratiques.

J’aimerais éclairer les sujets de discorde entre les uns et les autres, insister sur les raisonnements tautologiques qui découlent de l’équation de Kaya, à savoir l’importance du découplage (absolu) et la nécessité postulée de la décroissance comme planche de salut. Je formulerai quelques objections à la conclusion tirée par les décroissantistes : l’appauvrissement planifié de la population d’occident (PIB/tête -90% !), la stagnation séculaire de l’économie et le bien-être subjectif, l’inadéquation méthodologique. Je vais également revenir sur la question de la mesure statistique de la décarbonations (émissions directes ou empreinte carbone). Je proposerai une démarche syncrétique, ralliant certains postcroissantistes sous la bannière de la croissance verte et inclusive.

Kaya economics

La dissension entre décroissantistes et partisans du Green Deal portent sur une identité algébrique censée décrire les facteurs contribuant aux émissions de gaz à effet de serre. La formule datant de 1996 est attribuée à un économiste japonais Yoichi Kaya, et elle s’écrit : $I = P \times A \times T$. En variation, la formule nous dit que l’impact (I) des émissions de gaz à effets de serre se décomposent en trois éléments : La croissance de la population (P), l’affluence mesurée par le PIB par tête (A) et l’efficacité énergétique impulsée par la technologie (T). C’est cette formule qui est à la base de la controverse sur le découplage entre croissance économique et émissions de CO₂, donc entre croissance verte et décroissance.

Je reprendrai ici l’exemple utilisé par Warlenius dans la revue *Economic Ecology* (2023), qui calcule les conséquences de cette formule canonique et fait apparaître la racine de la controverse. Si on veut réduire les gaz à effets de serre (GES) de 4,9% par an, pour limiter le réchauffement en-dessous de deux degrés Celsius, que la population mondiale augmente de 0,7% et que la croissance économique s’élève à 1,4% par an, il faut que la technologie permette un découplage de 7% par an. Cependant, les protagonistes de la décroissance défendent la position que la technologie ne peut pas fournir un découplage aussi fort, ce dernier ne pouvant dépasser 4%. Donc, la seule solution, ce serait décroître de 1,6% par an afin de maintenir la baisse des émissions de CO₂. La polémique porte donc sur la capacité technologique à réaliser un découplage (hausse du PIB et baisse concomitante des émissions de GES) suffisamment significatif. De nombreuses méta-analyses (publiées dans des revues spécialisées comme *Ecological Economics*) ont établi que la découplage absolu a été constaté dans de nombreux pays, et ceci durant de longues années. Elles apportent de l’eau au moulin des défenseurs de la croissance verte.

Pourtant, les décroissantistes n’en démordent pas. Ils objectent que le découplage concerne un nombre trop restreint de pays, surtout européens et nord-américains et non pas le monde entier. Ils estiment aussi que cet effort n’est ni suffisant ni durable. Les défenseurs de l’économie verte, quant à eux, répliquent que les accords pour le climat, du protocole de Kyoto aux accords des COP, s’efforcent justement d’englober l’ensemble des États de la planète et à en combiner les efforts autour d’une stratégie commune.

Le dernier rapport du Club de Rome appelé « Earth for all »¹ montre qu’une politique verte inclusive est mathématiquement possible, donc cohérente et désirable, à condition d’y mettre les moyens. Il en va de même du rapport « Bend the trend »² du programme environnemental de l’ONU qui conclut : « For the first time, the Interational Resource Panel’s integrated multi-model assessment framework demonstrates the potential to decouple pressures and impacts across multiple domains, including resource use, climate and energy, food and nutrition and biodiversity and life on land – which are often considered separately rather than in an integrated way ».

Timothée Parrique préconise une période de décroissance transitoire et ensuite une phase de stagnation durable. L’idée est celle de la frugalité heureuse, une nouvelle qualité de vie sociale... Nous verrons que c’est une dystopie.

Première objection : l’appauvrissement planifié des populations de l’Occident

Admettons que les décroissantistes aient raison, que le découplage généralisé serait un échec et que le dernier expédient serait la récession économique pendant trente ans. Les émissions de CO₂ seraient réduites mais au prix d’une réduction du PIB/tête (donc du revenu) de 86% globalement, et de 95% dans les pays développés ! Comme le dit R.H. Warlenius de l’Université de Gothenburg dans son étude³ : Les décroissantistes n’osent pas aller jusqu’au bout de leur calcul tant les conséquences en sont dramatiques. Leur projet est irréalisable.

Par ailleurs, les décroissantistes ne disent pas comment ils réussiraient à imposer un programme aussi drastique. En instaurant une planification dirigiste ? Dans sa thèse⁴, soutenue en 2019 et fondée sur une approche « acti-

Tourisme à la pompe, le nerf de guerre de la politique climatique luxembourgeoise



crédit photo

vist-based » (plutôt que « science-based »), Timothée Parrique cite plusieurs pistes : création d’une banque centrale démocratique qui ne prêterait qu’à des entreprises investissant dans des projets écologiques, création de monnaies locales, d’un revenu universel, collectivisation des entreprises, réduction du temps de travail, etc. Un programme iconoclaste, radical mais dont on ne voit pas comment il pourrait conduire les citoyens et les entreprises à ralentir, voire stopper la croissance de l’activité autrement que par le chaos qui s’en suivrait. Quelles seraient les chances de survie des entreprises publiques ou privées si toutes étaient sommées de réduire durablement leur chiffre d’affaires et le volume de leur activité ?

Le Professeur Jens Beckert, sociologue au Max Planck Institut, invité récemment par le Mouvement écologique, est l’auteur d’un livre plutôt désenchanté (*Verkaufte Zukunft. Warum der Kampf gegen den Klimawandel zu scheitern droht*, Suhrkamp, 2023) qui porte sur les chances de toute politique climatique. Il exclut toute politique de contraction (« Schrumpfung ») de la production et de la consommation, surtout dans les pays du sud. Sans croissance, écrit-il, la lutte pour la répartition des richesses sera encore plus virulente et le retard accumulé dans l’innovation technologique risquera de freiner le développement d’un pays et de lui faire perdre son influence géopolitique. Enfin, il n’y a pas de majorité pour une cure intense de frugalité qu’il appelle « une régression vers l’utopie ».

Deuxième objection: la frugalité heureuse ?

Jason Hickel, un autre hôte du Mouvement écologique, une sommité dans le monde décroissantiste, affirme dans son livre *Less is more* (Penguin, 2021) qu’une frugalité heureuse est possible et souhaitable. Rappelons qu’en prenant au sérieux une solide cure de décroissance pendant trente ans, le régime d’austérité fera que le revenu par tête se contractera de 80-90% ! Comment faire pour rester zen à un tel niveau de dénuement ? La littérature foisonnante sur le bien-être subjectif suggère qu’une austérité aussi radicale réduira le bien-être et provoquera la colère et la révolte populaires. En effet, le Professeur Easterlin et son co-auteur Kelsey O’Connor, chercheur au Statec, montrent que si, paradoxalement, le bien-être n’augmente que marginalement avec l’élévation du revenu par tête dans les pays avancés, en revanche, en cas de baisse du revenu par tête, le bien-être diminue ! Ils écrivent : «When income goes up, happiness stays the same because of social comparison. But when income goes down, happiness decreases because the former peak income becomes the benchmark. » La frugalité, risque donc d’avoir un goût amer.

Troisième objection : formule triviale versus modèle structurel

L’équation de Kaya est une trivialité, elle n’a pas de valeur causale. C’est un pont de la « post-croissance » qui l’affirme. Seul un modèle complexe combinant les flux physiques, économiques et monétaires peut donner une base pour simuler les effets complexes déclenchés par la panoplie des politiques visant à ralentir le changement climatique que ce soit par des leviers comme les taxes et les subventions, la réduction du temps de travail, l’interdiction de la publicité, l’austérité de la consommation. Des effets qui se feront ressentir sur l’emploi, les finances publiques, l’inflation, le bien-être, etc. C’est sur base de ces simulations que l’on pourra décider collectivement quelles options privilégier. La modélisation développée par le Statec pour la fabrication du Pnec ne sont qu’un début. Le gouvernement serait bien avisé d’investir systématiquement dans cet outillage.

Ce que Timothée Parrique appelle dédaigneusement « La croissance à la Allegrezza » s’inscrit dans la même veine que les approches développées par Olivier Blanchard (MIT, FMI) et Jean Tirole (Prix Nobel), Jean Pisani-Ferry et Selma Mahfouz⁵. L’auteur de ces lignes est ravi de se retrouver en si bonne compagnie. Jean Tirole tout comme Pisani-Ferry ont donné des conférences au Luxembourg et nourri des échanges méthodologiques courtois et fructueux.

Quatrième objection : Accord de Paris versus empreinte carbone ?

Timothée Parrique a eu raison de montrer une brochette de statistiques environnementales publiées par le Statec. Il y a en effet deux concepts d’émissions de gaz à effet de serre : celui mesurant la production sur le territoire national et celui mesurant la consommation, appelé l’empreinte carbone. Il est vrai que les chiffres basés sur le concept de production exhibent un découplage plus net que si l’on

Les décroissantistes promettent une frugalité heureuse... Nous verrons que c’est une dystopie

considère l’empreinte carbone, qui prend, elle, en compte la balance internationale de CO₂. En effet, outre les émissions dues à la production sur le territoire, l’empreinte prend en compte les biens importés (voitures, énergie, alimentation...) dont on déduit les émissions des biens exportés (carburants vendus à la pompe, aciers vendus dans le monde). Cependant, il faut savoir que parmi les importations il y a les biens d’équipement comme par exemple les pompes à chaleur ou les éoliennes... qui ne sont pas produites au Luxembourg, mais qui représentent un investissement permettant de réduire les émissions de CO₂ au cours du temps.

Si tous les pays suivaient une stratégie de décarbonation, chacun profiterait des efforts de chacun puisque tous essaieraient alors de produire des biens moins voraces en énergie et émettant moins de CO₂ tout en achetant des biens plus propres chez leurs partenaires. Les deux concepts sont donc complémentaires. L’auteur de ces lignes a toujours été un partisan du concept d’empreinte, intellectuellement plus satisfaisant. Il a en plus l’avantage d’imputer à nos voisins les émissions causées par la vente de carburants dans les pompes à fuel frontalières : Il n’y aurait plus aucun argument pour supprimer le tourisme à la pompe ! Cependant, la Convention de Paris est basée sur le concept de production territoriale, seule jauge pour remplir les objectifs du Green Deal européen. Tant pis pour nos stations-essence, vaches à lait du trésor public.

Cinquième objection : la croissance du PIB s’affaïsse durablement

L’obsession des méfaits de la croissance économique, jugée excessive, remonte à aux Trente Glorieuses dont l’exubérance hante encore l’imaginaire. Cette obsession s’exprime par une détestation viscérale du PIB comme indicateur de performance. Or, la critique ne tient pas la route : Depuis des décennies, on observe un affaissement continu de la croissance économique due au ralentissement structurel de la productivité, lui-même résultant d’une baisse de l’investissement et du vieillissement de la population. Cet affaissement de la croissance économique, donc cette baisse des revenus (salaires, profits, impôts...) est passée sous silence dans la littérature décroissantistes. Il constitue le talon d’Achille de leur argumentation. Comme nous l’avons montré, la décroissance n’a aucune chance de se réaliser de manière pacifique. Le PIB pourrait très bien être complété par des mesures de bien-être et de soutenabilité, mais c’est vu comme cautère sur jambe de bois, comme du réformisme fadasse.

Sixième objection : halte à la consommation de biens inutiles et polluants ?

Bertrand Picard, un autre écologiste, aviateur-psychiatre qui a donné plusieurs conférences au Luxembourg, souligne la difficulté d’interdire certains produits et services : « Cela pose en réalité une question philosophique profonde : le superflu est-il vraiment inutile ? Nous savons tous qu’il est agréable d’acheter un objet dont on n’a guère besoin. Cela fait plaisir, comble une frustration, représente une nouveauté, ou nous fera briller aux yeux de nos amis. C’est une attitude dérisoire sans doute, et peut-être condamnable sur le plan écologique, mais c’est l’une des composantes du facteur humain » (*Réaliste. Soyons logiques autant qu’écologistes*, Stock, 2021). Les lois restreignant les dépenses somptuaires remontent à l’Antiquité gréco-romaine, elles reviennent régulièrement sous différentes formes, comme les taxes sur le luxe ou les émissions de carbone. Mais nul doute que l’expansion globale du désir, la symbolique attachée aux produits, l’aspiration à la distinction font que la consommation est plus passionnelle que rationnelle, donc difficilement canalisable.

Terrain d’entente : l’a-croissance

Je suis en phase avec les économistes de la décroissance comme Serge Latouche (Que sais-je, 2022) quand il affirme : « Le terme décroissance n’est pas au départ un concept et en tout cas n’est pas le symétrique de la croissance. Il est d’abord un slogan politique provocateur de la finalité et surtout de nous faire réfléchir pour nous faire retrouver le sens des limites. » Il propose d’ailleurs de parler d’a-croissance : « Pour les écologistes rigoureux par ailleurs, il s’agit moins de réduire le PIB en tant que tel que l’empreinte écologique, c’est-à-dire les répercussions. Et la pression de notre mode de vie sur les écosystèmes. Autrement dit, réduire avant tout les rejets non recyclables et les prélèvements matériels sur les ressources naturelles ». Difficile de ne pas être d’accord !

On retrouve cette approche chez les économistes en vue de la post croissance comme Jackson, Hickel et Kallis qui dans *Ecological Economics* de juin 2024 préconisent un agenda bien plus modeste et circonspect, loin de la logomachie aventureuse des militants de la décroissance : « It does not seek to reduce GDP as an objective. Nor does it treat GDP decline as a climate mitigation lever. Nonetheless, postgrowth scholars typically do accept that, as a result of the structural and social changes needed to meet climate targets, continual GDP growth may not be possible ». C’est une autre manière d’encenser le découplage entre croissance et empreinte carbone !

L’écologie n’est pas un consensus !

Le politologue François Gemenne (Fayard 2022) a bien formulé la difficulté à laquelle se heurte fondamentalement l’écologie qui, décidément, ne fait pas consensus. On s’en est rendu compte depuis les élections européennes et le retour de Donald Trump à la Maison Blanche. Si le changement climatique est un problème total, une question existentielle, il se heurte à un décalage patent : « Entre nos actions et leurs conséquences immédiates : il n’existe aucun lien entre les émissions de gaz à effet de serre d’un pays ou d’une génération et les impacts du changement climatique qui seront subis par ces pays ou cette génération ». Il en conclut : « Agir pour le climat implique donc d’agir avant tout pour les autres, plutôt que pour ses propres intérêts ». C’est dire la difficulté du Green Deal, proie facile du scepticisme populiste.

En conclusion, si nous voulons relever le défi du changement climatique il faut repartir d’en bas, plus près des préoccupations des citoyens et des entreprises. Pour garder le soutien de nos concitoyens, sans remettre en cause le Green Deal européen – c’est-à-dire des politiques de mitigation de type PNEC –, il faudra investir massivement dans des politiques d’adaptation aux conditions météorologiques extrêmes comme les inondations et les canicules. Les investissements dans les canalisations, l’aménagement du territoire, l’habitation résiliente sont susceptibles de répondre efficacement à court et moyen terme aux effets négatifs du changement climatique. Cette dimension a été gravement négligée.

Il faudra aussi mobiliser les entreprises, surtout les plus voraces en énergie et les plus polluantes. Elles doivent être incitées à faire leur part ! Si le management prend au sérieux son engagement social et environnemental, avec ou sans la pression des directives de l’acabit de la CSRD (*corporate sustainability reporting*), des avancées notables sont possibles. Un exemple ? Avec l’aide de Carbone 4, le bureau de consultance du professeur Jean-Marc Jancovici, le groupe Post a décidé, à contre-courant des gémissements des lobbys, de mettre en place un plan de décarbonation systématique en recherchant l’efficacité énergétique avec des objectifs mesurables. Plutôt que l’incantation décroissantiste, c’est le pragmatisme réformateur vert et social qui fera avancer les choses. ●

Docteur en sciences économiques appliquées, Serge Allegrezza est l’ancien directeur du Statec

1 Ghosh, Jayati; Randers, Jorgen; Rockstrom, Johan; Stoknes, Per Espen. New Society Publishers, 2022
2 Global Resources Outlook 2024: Bend the trend - pathways to a liveable planet as resource use spikes
3 The limits to degrowth: Economic and climatic consequences of pessimist assumptions on decoupling
4 The political economy of degrowth, Theses.fr
5 Les incidences économiques de l’action pour le climat ; France stratégie (*strategie.gouv.fr*)



Fleisch für Autos

III Stéphanie Majerus

Rindfleisch ist nicht wettbewerbsfähig. Die hiesigen Bauern sind nervös. Was sagt Agrarkommissar Christophe Hansen zum Mercosur-Abkommen?

Im EU-Parlament kursierte das Gerücht, künftig würden Zölle auf den Import von US-Soja anfallen, führte Charles Goerens (DP) am Montagmorgen im Parlament aus. Ob das stimme, wollte er von Landwirtschaftskommissar Christophe Hansen (CSV) wissen – und ob sich Düngemittel aus Russland aufgrund neuer Sanktionen verteuern würden. Der Landwirtschaftskommissar war am Montag aus Brüssel angereist, um mit der Chamber über seine Landwirtschaftsvision zu diskutieren. „Ja, im Februar wurden erstmals Importzölle auf Düngemittel beschlossen“, antwortete Hansen. Doch vielleicht sei das eine Chance, um die eigene Industrie anzukurbeln oder organischen Dünger gezielter einzusetzen. Zu möglichen EU-Gegenzöllen könne er nichts sagen. Auch weil sich die Meinung des US-Präsidenten oft ändere. Dabei lachte Fernand Etgen (DP), der rechts neben ihm saß, und biss sich auf die Unterlippe. „Do muss een eemol Loft huelen a net op alles sprangen, wat grad getwittert gëtt“, so Hansen.

Die Verstrickungen von Wirtschafts- und Geopolitik wurden am Montag erst nach einer Stunde deutlich. Das Mercosur-Abkommen erwähnte der Agrarkommissar während seiner Einstiegsrede nicht. „Gutt, datt d’Joëlle nach eng Kéier nom Mercosur gefrot huet“, antwortet er auf eine Frage der grünen Abgeordneten Joëlle Welfring. Weil eigentlich wollte Pirat Marc Goergen bereits 20 Minuten zuvor wissen, wie hoch der Druck, insbesondere auf Tierwohlstandards, durch das Abkommen ausfallen wird; Hansen aber hatte vergessen zu antworten. Er sehe in der Vereinbarung mit den südamerikanischen Ländern Brasilien, Uruguay, Paraguay und Argentinien Vorteile für Milchprodukte und Wein. „Sensibel“ hingegen seien die Auswirkungen auf den Fleischsektor und Zucker. „Wir kämpfen mit extremem geopolitischem Druck – mit China, den USA, Russland. Ländern also, mit denen wir kein Abkommen haben.“ Und versucht zu beschwichtigen: Der Vertrag führe eine Sicherheitsklausel – ein Novum bei

„Vive d’LSAP, Vive den OGBL!“, rief Taina Bofferding. Da zeigte sich, wie folgenswer Einladungen zu Ansprachen sein können

einem Handelsabkommen. Diese Klausel erlaube einen Importstopp bei einem Preiseinbruch von Fleischwaren; und deshalb sei er zuversichtlich: „A mengen Aen wäert de Präis net impaktéiert ginn.“ Für den Fall, dass es dennoch zu Marktturbulenzen komme, habe die EU eine Milliarde Euro als Backup in einem Fonds geparkt. Was die Tierwohlstandards und Pflanzenschutzmittel von Produkten aus Übersee betreffe, strebe man Reziprozität an, „eng schwéier an haart Noss“. Diesmal beißt sich Jeff Boonen links neben ihm konsterniert auf die Unterlippe. Wie genau er die Nuss knacken will, erwähnt Hansen nicht.

Denn der Handel mit Mercosur-Ländern dreht sich aus europäischer Sicht nicht um die Landwirtschaft, sondern um Autos: Derzeit erhöhen Zölle den Preis europäischer Autos für südamerikanische Käufer um 35 Prozent. Kommt es zu dem Abkommen, kann die Autoindustrie einen neuen Absatzmarkt sichern – ebenso wie die europäische Chemie-, Pharma- und Maschinenbauindustrie. Die Mercosur-Länder setzen ihrerseits auf den Export von Agrargütern: Für Rindfleisch soll ein jährliches Kontingent von 99

000 Tonnen mit einem Zollsatz von nur 7,5 Prozent nach Europa exportiert werden. Davon entfallen 55 000 Tonnen auf frisches und 44 000 Tonnen auf gefrorenes Rindfleisch. Beim Geflügelfleisch beträgt das Kontingent 180 000 Tonnen, beim Schweinefleisch 25 000 Tonnen. Deshalb wird der Vertrag häufig unter dem Motto „Fleisch für Autos“ zusammengefasst. Frankreich und Österreich, deren Landwirtschaft kleinteilig, aber ökonomisch stark ist, lehnen das Abkommen ab, während Deutschland, Spanien, Portugal und Luxemburg es unterstützen. CSV-Premier Luc Frieden forderte bereits im September 2024 einen raschen Abschluss der Verhandlungen. Er erhofft sich positive Auswirkungen auf die luxemburgischen Finanzdienstleistungen.

Vielleicht hatte Hansen tatsächlich vergessen auf Mercosur einzugehen. Vielleicht wollte er die Diskussion über das Abkommen hinauszögern, da es im Sektor rumort. Vor allem in Frankreich gehen Landwirte immer wieder demonstrieren – kippen Mist auf die Straßen, sperren Straßen mit ihren Traktoren oder halten Schilder mit „Stop Mercosur“ in die Luft. Sie befürchten einen Preissturz, weil die Lohn- und Produktionsstandards in den Mercosur-Staaten niedriger sind. In Luxemburg blieben die Bäuerinnen und Bauern diskret. Wer bei ihnen anruft, stellt jedoch fest, dass auch sie nervös sind: „Ich kenne keinen, der das Mercosur-Abkommen gut findet“, sagt ein Fleischproduzent aus dem Ösling. Das Abkommen sei über den Kopf der Bauern hinweg beschlossen worden. „Es wird versprochen, dass die Preise vom Fleisch nicht fallen werden, aber wir sind uns sicher, dass es Druck geben wird“, heißt es von einer Limousinhalterin aus Ospern. Ein Bauer aus Useldingen sagt: „Mir sinn net frou.“ Mittlerweile erhalte er 500 Euro pro Jahr auf fünf Jahre verteilt, wenn er um eine Großvieheinheit – Fachjargon für ein erwachsenes Rind

[...]

[Fortsetzung von Seite 13]

– runtergeht. Gleichzeitig soll billig produziertes Fleisch importiert werden – das sei nicht logisch.

Christoph Hansen ist 2025 wieder bei Geopolitik gelandet. Nun muss er im Interesse der europäischen Autoindustrie und für die CSV unter Luc Frieden interkontinentale Handelspolitik mitgestalten. Geopolitik war während seines Geografiestudiums an der Universität Straßburg sein Schwerpunkt. Als er sich einschrieb, wollte er noch Gymnasiallehrer werden. Nach dem Masterabschluss versuchte er ein Dissertationsprojekt in Geophysik aufzugleisen – es sollte sich um Satellitenbilder-Analysen über Vulkane und Erdrisse im Kongo und Tibet drehen. Als er jedoch keine Finanzierung für das Projekt auftreiben konnte, bewarb er sich 2007 für ein Sommerpraktikum bei der Europaabgeordneten Astrid Lulling. Schließlich blieb er sieben Jahre unter den Fittichen der Schifflinger Politstrategin. Als Agrarkommissar betont Hansen oft seine Nähe zur Landwirtschaft. Er wuchs als jüngstes von sieben Geschwistern auf einem kleinen Bauernhof in Doncols auf – mit rund 20 Rindern. Später übernahm sein Bruder den Hof (*d’Land* 07.06.2024).

„Landwirte arbeiten ständig. Als mein Bruder einmal eine dreitägige Hochzeitsreise machte, war ich auf seinem Hof. Aber er hat mich dreimal am Tag angerufen“

Christophe Hansen (CSV)

Eigentlich wirkt Hansen wie ein Technokrat, jemand, der seine Dossiers gründlich studiert und die Inhalte für das jeweilige Publikum politisch schmackhaft aufbereitet. Er ist weder als Anekdotenerzähler bekannt, noch dafür, viel aus seinem Privatleben preiszugeben. Doch während seiner Anhörung für das Amt des EU-Agrarkommissars im November vergangenen Jahres überraschte er in dieser Hinsicht: Als die irische EVP-Abgeordnete Maria Walsh ihn fragte, welche Maßnahmen er ergreifen wolle, um die mentale und körperliche Gesundheit von Landwirten zu schützen – schließlich liege die Selbstmordrate in der Landwirtschaft um 20 Prozent höher als der nationale Durchschnitt –, stockte Hansen. „I have a little problem to reply to this question“, sagte er. Dann erzählte er, dass sein 55-jähriger Bruder, ein Milchbauer, im vergangenen Jahr bei einem Sturz ums Leben gekommen sei. Indirekt führte Hansen dessen Tod auf mentalen Stress und die hohe Arbeitsbelastung zurück. „Landwirte arbeiten ständig. Als mein Bruder einmal eine dreitägige Hochzeitsreise

machte, war ich auf seinem Hof. Aber er hat mich dreimal am Tag angerufen, um zu fragen, ob es seinen Kühen gut geht. Und trotzdem verdienen die Bauern wenig Geld. *It’s killing me*“, sagte ein sichtlich aufgewühlter Hansen.

Um dem entgegenzuwirken, will Hansen mehr Preissicherheit erreichen. Deshalb hat er gleich zu Beginn seiner Amtszeit ein Reglement eingereicht, der schriftliche Verträge zwischen Produzenten und Abnehmern vorsieht. Neben klar festgelegten Verträgen sollen auch Produzentenvereinigungen etwa in Form von Genossenschaften, die Verhandlungsstärke der Bauern erhöhen. Überhaupt scheint Hansen Klein- und Mittelbetriebe unterstützen zu wollen; im *L’Echo* sagte er: „Es macht keinen Sinn, einem Betrieb mit 5 000 Hektar die gleiche Unterstützung pro Hektar zu geben wie einem anderen mit fünf Hektar.“ Er wolle die GAP-Umverteilungsvorgaben umgestalten. Die Ambition Kleinbetriebe zu unterstützen, könnte ihm jedoch madig gemacht werden, wenn die Voraussage des Ökonomen Maxime Combes stimmt: „Die Logik des Mercosurs besteht darin, die Wettbewerbsfähigsten zu begünstigen, also das hochindustrialisierte Agrobusiness.“ Nur große Käse-, Wein- und Schokoladenmarken könnten auf dem interkontinentalen Markt wettbewerbsfähig sein.

In Luxemburg haben sich Fleischbauern 1996 in Zusammenarbeit mit der Bauerngenossenschaft Convis und der Supermarktkette Cactus organisiert, um Kleinbetrieben mehr Planungssicherheit zu verschaffen und vergleichsweise hohe Abnahmepreise zu garantieren. Rund 150 (von insgesamt 402) der hiesigen Mutterkuhhalter liefern an das damals ins Leben gerufene *Lëtzebuerger Rëndflesch*-Label. „Der Fleischpreis liegt derzeit bei 6,65 Euro pro Kilo“, erläutert Pol Reuter, Berater von Convis. „Zumeist kann der Bauer durch das Label 15 bis 20 Cents teurer verkaufen als der Marktpreis vorsieht; aber derzeit schwanken die Preise, so dass wir manchmal nur knapp über dem Marktpreis liegen.“ Der Grund hierfür ist der europaweite Rückgang von Rindern bei gleichzeitig hoher Nachfrage. Jahrelang konnte Luxemburg seine Nachfrage ohne Zukauf aus dem Ausland decken, mittlerweile wird 18 Prozent importiert. Der Anteil an Mutterkühen etwa ging von 1990 von etwa 30 000 Mutterkühen, die älter als zwei Jahre sind, auf heute 22 000 zurück. Dabei geht der Import vor allem auf das Bevölkerungswachstum zurück, denn der Pro-Kopf-Konsum ist gefallen.

Das Label geht jedoch über die Preissicherheit hinaus und legt Praxisnormen fest: So schreibt das Lastenheft Weidegang sowie Laufställe mit ausreichend Platz für Rinder vor, ebenso wie regelmäßige Gesundheitskontrollen. Das Futter der Tiere soll möglichst aus eigener Produktion stammen, und Convis soll anhand von Energiebilanzen – etwa bei Düngemitteln – ermitteln, wie die Umweltbelastung möglichst gering gehalten werden kann. Der Limousinhalter Claude Kraus aus Reckingen ist derzeit zufrieden: „Die Preise sind hoch und steigen wohl weiter.“ Welche Auswirkungen die Konkurrenz aus Übersee haben wird, sei für die Label-Produzenten jedoch noch nicht absehbar.

Angespannt wirkte der Agrarkommissar am Montag in der Chamber auch beim Thema Klimawandel. „Mir dæer-

fen d’Auswierkungen vum Klimawandel an Europa a weltwäit net ënnerschätzen. Ech war kierzlech zu Valencia, ech hunn déi Schied gesinn, dat ass enorm, wat do geschitt ass.“ Und die Naturkatastrophen werden künftig nicht abreißen, davon ist Hansen überzeugt. Bauern seien Opfer des Klimawandels, gleichzeitig aber halte die Landwirtschaft viele Lösungen für den Klimaschutz bereit. Christophe Hansen belegte bereits ab seinem ersten Studienjahr in Straßburg Kurse über den Klimawandel. Gegenüber dem *Land* sagte er vor einem Jahr: „Das war eines der Fächer, in denen ich meine besten Noten bekommen habe.“ Doch das Green Bashing ist ihm nicht fremd. Er stimmte gegen das EU-Renaturierungsgesetz und warf den Initiatoren des Gesetzesvorschlags im *Lëtzebuerger Bauer* „Gutmenschentum“ vor; sie seien die „Totengräber unserer produktiven Landwirtschaft“.

Nun will sich Christophe Hansen jedoch gegen eine Polarisierung in der Landwirtschaft einsetzen. Er orientiert sich am EU-Bericht von Peter Strohschneider, der in Zusammenarbeit mit 29 Akteuren aus dem Agrarsektor, der Wissenschaft und der Zivilgesellschaft erarbeitet wurde. Der Bericht sieht Bezahlungsinstrumente für öffentliche Leistungen vor, um Wirtschaftlichkeit und Ökologie effizient miteinander zu verknüpfen. Am Montag in der Chamber sprach Christophe Hansen sogar von Renaturierungsprojekten, um den Wasserschutz zu verbessern und den Wasserzugang für die Landwirtschaft zu sichern. Im Vergleich zur Farm-to-Fork-Strategie aus der ersten Amtszeit von EU-Kommissionspräsidentin Ursula von der Leyen enthält der Strohschneider-Bericht jedoch weniger konkrete Zielvorgaben – insbesondere in Bezug auf den Pestizideinsatz. Ende 2024 äußerte Marco Koeune, Präsident der Bauernallianz, Zweifel daran, dass Agrarkommissar Hansen die Empfehlungen des Strohschneider-Berichts und das Mercosur-Abkommen umsetzen kann, ohne dass Widersprüche aufklaffen. An diesem Mittwoch sagte er im *RTL*-Radio, es sei bekannt, dass in südamerikanischen Ländern Hormone und Antibiotika in Feedlots häufig eingesetzt würden: „An déi wëlle mir hei net um Teller.“ Das wäre ein Rückschritt und ein Affront gegenüber der heimischen Landwirtschaft. Der geopolitische Druck hoch sei, das verstehe er, dennoch hofft der Präsident der Bauernallianz, dass dennoch ein „faires Abkommen“ möglich ist.

Auf Juristen-Blogs werden Bedenken geäußert, ob die EU tatsächlich gleiche Tierhaltungsstandards einfordern kann. Brasilien habe sich bereits bei der Welthandelsorganisation über die strengen europäischen Normen beschwert. Zudem seien viele Bestimmungen nicht rechtlich abgesichert. Wie die Tageszeitung *Le Monde* berichtet, gilt das Verbot von Antibiotika zur Wachstumsförderung bei Nutztieren nicht für Importe. Falls die EU nun auf Reziprozität poche, beschränke sich diese auf die Selbstdeklaration – ohne rechtliche Absicherung. Mit anderen Worten: Man müsste den Produzenten blind vertrauen. Das ist beim Cactus-Convis-Label anders: Liegt das Fleisch einmal im Regal, ist eine Rückverfolgung auf das Tier durch eine Nummer möglich; auch der Name des Rinderhalters ist auf dem Etikett vermerkt. Hohe Standards dürften somit nicht das Problem sein, wie es Luc Frieden vergangenen Herbst insinuierte, sondern Kunden binden. ●

Hinterbeine in einem Kühlraum





Nato-Treffen im Juli 2018 in Brüssel: Donald Trump begegnet André Reichling, dem Komponisten der Nato-Hymne

Donald Trumps Handelspolitik beunruhigt auch Luxemburgs Finanzplatz. Die verhängten Zölle könnten den Sektor indirekt treffen

IIII Julian Bernstein

Die Glasfassaden der Bankentürme auf dem Kirchberg spiegeln dieser Tage einen unruhigen Himmel wider. Seit Donald Trump zum zweiten Mal Zölle auf Aluminium und Stahl erlassen hat, seit dem gestrigen Donnerstag auch neue Zölle auf Autos gelten und „Zölle für die ganze Welt“ angekündigt wurden, ist die Nervosität gewachsen – nicht nur in den industriellen Zentren der EU, sondern auch in der scheinbar abgeschirmten Welt der Luxemburger Finanzdienstleister. Auch wenn die Zölle bislang lang nur einen kleinen Teil der Wirtschaft des Großherzogtums treffen, fragen sich derzeit viele, wie resilient der bedeutsame Finanzplatz im Falle eines sich ausweitenden Konflikts wäre.

„Man darf nicht vergessen, dass das weltweite Gravitationszentrum der Finanzwirtschaft in den USA liegt“, erklärt Benjamin Holcblat, Assistenzprofessor am Department of Finance der Universität Luxemburg. Er warnt: „Würden die USA beschließen, Luxemburg vom amerikanischen Finanzmarkt auszuschließen, wäre das praktisch gleichbedeutend mit einem Ausschluss vom Weltfinanzmarkt.“ Eingesetzt haben die USA diese Drohung bereits implizit, als es um die Durchsetzung des globalen Fatca-Abkommens ging, dem automatischen Austausch von Bankkundendaten – mit bekanntem Ausgang zugunsten Washingtons. Auch wenn eine derartige Eskalation momentan ein unrealistisches Szenario ist, wie Holcblat im Gespräch mit dem *Land* betont, zeigt es die grundsätzliche Verwundbarkeit des Finanzsektors auf, der auf vielfältige Weise mit den USA verflochten ist.

Diese Verflechtung ist das Ergebnis einer langen gemeinsamen Geschichte, die bis ins 19. Jahrhundert zurückreicht. Paul Schonenberg, Geschäftsführer der amerikanischen Handelskam-

mer (Amcham), greift zur Erklärung gegenüber dem *Land* – mit jener Vorliebe für den ganz großen historischen Bogen – auf die luxemburgische Auswanderungswelle der 1830er Jahre zurück: „Heute leben wahrscheinlich mehr Menschen mit luxemburgischer Herkunft in Amerika als in Luxemburg selbst.“ Was für Schonenberg zunächst als demografisches Phänomen begann, entwickelte sich über Generationen zu einem dichten Netz wirtschaftlicher Beziehungen, die sich nach dem Zweiten Weltkrieg durch den Marshall-Plan erheblich intensiviert haben. Bis heute haben US-Unternehmen kumulativ etwa 605 Milliarden Euro an Direktinvestitionen in Luxemburg getätigt. Diese enge bilaterale Wirtschaftsbeziehung spiegelt sich auch in den Arbeitsplätzen wider: Amerikanische Unternehmen beschäftigen rund 29 000 Menschen in Luxemburg, während luxemburgische Strukturen für über 45 000 Arbeitsplätze in den USA sorgen.

Im Handelsbereich zeigt sich allerdings eine Besonderheit: Laut Stateg importiert das Großherzogtum Waren im Wert von 740 Millionen Euro pro Jahr, während die Exporte lediglich 437 Millionen betragen. Damit weist Luxemburg eine der wenigen negativen Handelsbilanzen mit den USA in der EU auf. Die verhältnismäßig geringe Bedeutung des Exports in die USA macht das Großherzogtum im Vergleich zu anderen Ländern gegenüber Zöllen tendenziell widerstandsfähiger. Aktuell sind vor allem die heimischen Metallexporte (rund 188,5 Millionen Euro) betroffen – ein Sektor, dessen wirtschaftliche Bedeutung hinter dem dominanten Finanzsektor klar zurücksteht.

Während diese Handelsströme nur den sichtbaren Teil der transatlantischen Wirtschaftsbeziehungen darstellen, liegt die eigentliche Be-

„Würden die USA beschließen, Luxemburg vom amerikanischen Finanzmarkt auszuschließen, wäre das praktisch gleichbedeutend mit einem Ausschluss vom Weltfinanzmarkt“

Benjamin Holcblat, Uni Luxemburg

deutung der luxemburgisch-amerikanischen Verbindung in der Finanzwelt. Einen Meilenstein in dieser Beziehung markiert das Jahr 1963, als an der Luxemburger Börse die erste Eurobond-Anleihe der Welt notiert wurde – in US-Dollar denominated. Dieser Schritt etablierte Luxemburgs Rolle als Brücke zwischen amerikanischen und europäischen Kapitalmärkten. Diesen Aufstieg machten in den Augen Paul Schonenbergs nicht nur steuerliche Anreize möglich, sondern auch Luxemburgs kulturelle Neutralität. „Everybody’s friend and nobody’s enemy“ – so beschreibt der Vorsitzende von Amcham dieses Erfolgsprinzip, das das Land zu einem bevorzugten Partner internationaler Finanzakteure gemacht habe.

Deutlich an Konturen gewann der Finanzplatz im Jahr 1988, als das Großherzogtum als erster

EU-Staat die Ucits-Richtlinie in nationales Recht überführte. Dieses Regelwerk schuf einen „europäischen Pass“ für Investmentprodukte: Ucits-Fonds, die in einem EU-Mitgliedstaat zugelassen sind, dürfen automatisch in der gesamten EU vertrieben werden. Die frühzeitige Umsetzung bewog zahlreiche amerikanische Vermögensdienstleister dazu, ihre europäischen Aktivitäten in Luxemburg zu verankern. So entwickelte sich das Land zum bekanntlich zweitgrößten Investmentfonds-Standort weltweit – nur hinter den USA selbst.

Die Rolle Luxemburgs als Eingangstor zum europäischen Markt hat demnach eine komplexe Beziehung mit dem amerikanischen Finanzsystem geschaffen. Einerseits lenken luxemburgische Anlagevehikel Milliarden europäischer Anlegergelder in den amerikanischen Kapitalmarkt, etwa über ETFs auf weit verbreitete Indizes wie den MSCI World, der zu rund 70 Prozent aus US-Aktien besteht. Andererseits haben amerikanische Finanzdienstleister eine beachtliche Präsenz im Großherzogtum aufgebaut, indem sie luxemburgische Fondsstrukturen für ihre europäischen Aktivitäten nutzen.

Die Struktur der Fondsmärkte zeigt dabei jedoch eine bemerkenswerte regulatorische Trennung. Wie Serge Weyland, Geschäftsführer der Association of the Luxembourg Fund Industry (Alfi), gegenüber dem *Land* erläutert, verwaltet Luxemburg mit 7,2 von europaweit etwa 20 Billionen Euro einen beträchtlichen Teil des kontinentalen Fondsvermögens. Gleichzeitig existiert eine klare Barriere zum amerikanischen Markt: „Man kann keinen unter EU-Aufsicht stehenden Luxemburger Fonds einem US-amerikanischen Bürger anbieten, das ist verboten“, erklärt Wey-

[...]

[Suite de la page 9]

land und fügt hinzu: „Die USA haben sich da sehr gut verteidigt.“ Tatsächlich unterliegen Fonds, die in den USA an Retail-Investoren verkauft werden, der Aufsicht der mächtigen SEC (Securities and Exchange Commission). Mit enormer Strenge wacht die Behörde über den Zugang zum amerikanischen Kapitalmarkt und setzt dabei ein komplexes Regelwerk durch, das ausländische Anbieter effektiv vom Retail-Markt fernhält.

Eine begrenzte Öffnung zeichnet sich lediglich im Bereich alternativer Anlagen ab. In den vergangenen Jahren haben global agierende Fondsinitiatoren begonnen, luxemburgische Vehikel im Private-Equity-Bereich einem breiteren internationalen Investorenspektrum anzubieten – darunter auch bestimmten Kategorien von US-Anlegern. Deren Anteil bleibt jedoch überschaubar. Konkrete Zahlen fehlen, wie Weyland einräumt, doch die Präsenz amerikanischer Gelder bleibt auch hier „gering“. Das zuweilen beschworene Schreckgespenst eines Kapitalabzugs durch amerikanische Investoren im Falle transatlantischer Spannungen entpuppt sich damit als weitgehend substanzlos. „Die Fonds und Gelder, die hier domiziliert sind, kommen vor allem aus Europa, Asien und Lateinamerika“, betont Weyland. Ein von US-Präsident Donald Trump ausgelöster Rückzug würde daher „keinen großen Einfluss auf die Assets“ haben.

Ein besonders sensibles Feld ist die nachhaltige Finanzwirtschaft. Trumps erste Amtszeit offenbarte nicht nur seine grundlegende Abneigung gegenüber Klimaschutzmaßnahmen, sondern etablierte bereits eine aktive Gegenbewegung, die er derzeit mit deutlich verschärfter Rhetorik vorantreibt. Verschiedene republikanisch geführte Bundesstaaten haben

bereits aktiv begonnen, gegen ESG-Vorgaben vorzugehen.

Dabei gilt es jedoch zu beachten, dass die europäischen, in Luxemburg angesiedelten Tochtergesellschaften der großen amerikanischen Vermögensverwalter als relativ eigenständige Organisationen agieren. Sie unterliegen primär europäischen Regulierungen und müssen den hiesigen Marktanforderungen entsprechen, was sie zunächst nur mittelbar von den Entwicklungen in den USA betroffen macht. „Sie verfügen über europäische Mitarbeiter, europäisches Kapital und eine gewisse operative Unabhängigkeit“, erklärt Alfi-Geschäftsführer Weyland. Dennoch ist nicht auszuschließen, dass sich unternehmensinterne Strategieentscheidungen global, also auch in Europa, auswirken könnten. Ähnlich wie Konzerne aktuell unter Druck der Trump-Administration weltweit ihre Diversity-Programme einstampfen, könnten auch die großen Vermögensverwalter ihr Nachhaltigkeitsengagement – wie immer man dessen Ernsthaftigkeit bewerten will – international reduzieren. Allerdings wäre Luxemburg gegen eine mögliche Umdeklarierung von ESG-Fonds und eventuellen Kapitalabzügen enttäuschter Anleger relativ gut gewappnet. In solch einem Fall könnten schlicht andere hier gelistete Fonds die Gelder aufnehmen und für einen reibungslosen Übergang sorgen.

Sicher ist hingegen, dass die amerikanischen, in Europa aktiven Vermögensverwalter in einen Loyalitätskonflikt geraten werden – zwischen ihren europäischen, an Nachhaltigkeit interessierten Anlegern und der Gegenbewegung in den USA. „Das wird dann eine Gratwanderung“, prognostiziert Weyland. „Wenn sie sich öffentlich aus Engagements wie der Net-Zero-Initiative zurückziehen, dann werden natürlich die europäischen Investoren Fragen stellen.“

Diese Spannung verweist auf ein fundamentales Problem: Was passiert, wenn unterschiedliche Regulierungsphilosophien aufeinanderprallen? Als Finanzplatz ist das Großherzogtum auf stabile, vorhersehbare internationale Rahmenbedingungen angewiesen, die sich in Trumps Amtszeit jedoch deutlich verschieben könnten. „Es wird zukünftig wahrscheinlich eine verstärkte regulatorische Divergenz zwischen den USA und Europa geben“, prognostiziert denn auch Holcblat.

Anzeichen hierfür gibt es nicht nur im Bereich nachhaltiger Anlagen. Die überraschende Entscheidung der Bank of England Ende Januar, kurz vor Trumps Amtsantritt die Einführung der Basel-III-Bankenregeln um ein Jahr zu verschieben, illustriert die Sorge vor einem amerikanischen Deregulierungskurs, der europäischen Banken Wettbewerbsnachteile bescheren könnte. Während die EU bereits mit der Umsetzung begonnen hat, setzt Großbritannien damit ein klares Signal, dass es sich stärker an den USA orientieren wird. Sollten sich die USA und Großbritannien für eine deutlich lockere Regulierung entscheiden, könnte dies Kapitalflüsse aus strenger regulierten EU-Ländern

Was passiert, wenn unterschiedliche Regulierungsphilosophien aufeinander prallen?

in deregulierte Märkte umlenken. Luxemburg stünde demnach vor der Herausforderung, seine Wettbewerbsfähigkeit zu sichern, ohne sich zu weit von den EU-Vorgaben zu entfernen.

Ein noch anschaulicheres Beispiel dafür, wie die USA ihre Macht im Finanzsektor strategisch einsetzen können, zeigt sich im Wettbewerb der Finanzplätze zwischen Luxemburg und Irland. Holcblat verweist auf die Tatsache, dass Irland bei bestimmten Fondstypen deutlich wettbewerbsfähiger ist als Luxemburg: „Irland hat ein vorteilhaftes Steuerabkommen mit den USA, das Luxemburg nicht hat.“ Es handelt sich hierbei nicht um regulatorische Unterschiede zwischen den USA und der EU, sondern um ein simples bilaterales Abkommen zwischen Dublin und Washington. Die Konsequenz dieses vermeintlich kleinen Unterschieds ist beträchtlich: „Allein aus diesem Grund sind jetzt viele ETFs in Irland angesiedelt statt in Luxemburg“, erklärt der Finanzexperte. Während irische Fonds lediglich 15 Prozent Quellensteuer auf Dividenden von US-Unternehmen abführen müssen, ist der Steuersatz für Fonds ins Luxemburg und anderen europäischen Domizilen deutlich höher. Über die Zeit summiert sich dieser Vorteil zu einer besseren Performance der irischen Produkte.

Diese Entwicklung verdeutlicht, wie leicht die USA europäische Finanzplätze gegeneinander ausspielen können – ein Mechanismus, der unter Trump an Dynamik gewinnen könnte. Wie das Beispiel Irland zeigt, haben die USA die Möglichkeit, durch selektive bilaterale Abkommen die Wettbewerbsfähigkeit einzelner europäischer Finanzstandorte maßgeblich zu beeinflussen, ohne dass die EU als Ganzes darauf angemessen reagieren könnte. Sollte sich zudem die regulatorische Kluft zwischen den USA, Großbritannien und der EU weiter vergrößern, könnte sich dieser Standortwettbewerb weiter verschärfen – mit potenziellen Nachteilen für Luxemburg.

Die eigentliche Gefahr für den Finanzplatz Luxemburg liegt demnach nicht in den direkten Folgen der Zölle. „Die Zölle auf die Industrie werden in erster Linie Auswirkungen auf die Stahlproduktion in Luxemburg haben. Volkswirtschaftlich sind sie wenig relevant“, konstatiert Benjamin Holcblat. Das Risiko sieht der Wissenschaftler vielmehr in einer systemischen Schwächung des gesamten europäischen Wirtschaftsraums durch fortschreitende Handelskonflikte: „Wenn Europa wirtschaftlich weniger attraktiv wird, werden auch die Kapitalflüsse geringer sein.“ Eine derartige Entwicklung könnten die Zölle durchaus auslösen – mit fallenden Vermögenspreisen und einem Abschmelzen der Fondsvolumina als Konsequenz. Für Luxemburgs Gesamtwirtschaft birgt insbesondere die Schwächung seiner Haupthandelspartner Deutschland und Frankreich, die unter den Zöllen wesentlich stärker leiden, ein beträchtliches Risiko.

In diesem schwierigen Umfeld sieht Paul Schonenberg von Amcham – ganz der pragmatische Geschäftsmann – eine mögliche Nische für das Land: „Dies könnte eine gute Gelegenheit für Luxemburg sein, sich als verlässlicher Partner Amerikas zu positionieren.“ Während viele europäische Staaten zunehmend auf Konfrontationskurs mit der Trump-Administration gehen, könnte Luxemburg als Brückenbauer eine differenziertere Position einnehmen. „Die Vereinigten Staaten fragen sich momentan, auf wen sie in Europa zählen können“, sagt Schonenberg und merkt an: „Es wäre klug für Luxemburg, auf der Liste der Freunde zu stehen.“

Es wäre nicht das erste Mal, dass das Land geschickt seine Fahne nach dem Wind dreht. Die bemerkenswerte Anpassungsfähigkeit an vorherrschende Machtverhältnisse und die selbst-deklarierte Rolle als neutraler Vermittler gehören seit jeher zum Überlebensrepertoire des Großherzogtums. Die Geschichte des Finanzplatzes zeigt zudem, dass aus widersprüchlichen Anforderungen stets lukrative Lösungen entwickelt wurden – eine Fertigkeit, die auch in der aktuellen Lage gefragt sein dürfte. ●

Amcham-Chef Paul Schonenberg am 6. November bei der Election Results Party der US-Botschaft



De la musique avant toute chose

IIII France Clarinval

Tous les élèves de 7^e des lycées bénéficient d'un enseignement musical. Plusieurs approches pédagogiques s'opposent

La musique n'adoucit pas seulement les mœurs. Elle stimule le développement cognitif, favorise la concentration et la mémoire, aide à l'expression des sentiments et des émotions. L'éveil et l'enseignement musical devraient donc être des matières importantes dans le parcours scolaire. Les écoles de musique locales, régionales et les conservatoires remplissent ce rôle et la gratuité de ces cours depuis 2022 attirent de nombreux enfants. Le ministère de l'Éducation nationale précise que 20 500 élèves de quatre ans à 18 ans sont inscrits dans ces établissements qui dépendent des communes.

Plus largement, pour que tous les enfants bénéficient à minima d'une approche de la musique, « l'éveil à l'esthétique, à la création et à la culture » fait partie du plan d'études des écoles fondamentales pour les cycles 2 à 4. « Trois heures hebdomadaires y sont consacrées, dont en principe une à la musique », répond le ministère à notre demande. Au niveau de l'enseignement secondaire, deux heures d'enseignement musical figurent au programme de 7^e en filière classique et une heure pour le général. Et c'est tout. Certains lycées proposent des « classes musicales » en option voire une offre parascolaire avec des orchestres, des chorales ou de la pratique instrumentale.

Enfin, pour compléter le tableau, une section musicale (F) est proposée à partir de la 3^e dans trois lycées : Athénée de Luxembourg, Lycée classique de Diekirch et Lycée des garçons d'Esch. Au total, 66 élèves y sont inscrits. Comparable aux autres sections en ce qui concerne l'enseignement des langues, des mathématiques ou des sciences, la section musicale dispense une formation théorique (histoire de la musique, forme, écriture) et pratique (instrument, chant, direction) pour « permettre aux élèves d'acquérir les bases nécessaires à la poursuite d'études musicales de niveau universitaire », lit-on sur le site de l'Athénée.

Le tronc commun musical pour tous les élèves du pays ne concerne finalement que la 7^e. Le programme officiel dresse des grandes lignes : Fonction et rôle de la musique, fonctionnement et structure, pratique musicale, aspects culturels... Il laisse une grande marge d'interprétation et d'orientation pédagogique propre à chaque lycée. Certains adoptent des approches classiques, avec beaucoup de théorie et d'écoute. Une pédagogie transmissive où l'enseignant est le détenteur des savoirs qu'il livre dans une relation plutôt verticale. D'autres vont vers des pédagogies plus pratiques et actives où l'élève est acteur de ses apprentissages. Des démarches très différentes qui tiennent un peu de la querelle entre les anciens et les modernes. Les premiers considèrent que les seconds sont laxistes. Ceux-ci leur renvoient leur élitisme à la figure.



Ben Konen veut donner aux élèves l'envie de faire de la musique. « Pas seulement d'en consommer. »

Oliver Halmes

« Si on commence par la théorie, on valorise les élèves les plus académiques, déjà forts dans d'autres matières. »

Ben Konen, Lycée Michel Lucius

[Suite de la page 17]

« Beaucoup d'élèves arrivent au lycée sans aucun background musical », regrette un professeur de musique dans un lycée de la capitale. Il constate que le niveau de pratique de la musique est très hétérogène et considère que faire jouer des instruments accentue ces différences et crée des jalousies au sein des classes. Aussi, ce professeur oriente en grande partie son cours sur les aspects théoriques de la musique. L'histoire de la musique et des musiciens, le fonctionnement de la notation, et des rythmes, la présentation des instruments et types d'ensembles... « C'est un cours assez conservateur qui correspond à ce que j'ai vécu moi-même », admet-il. L'écoute de musiques de genres et d'époques variés prend une place importante, en s'ouvrant vers l'utilisation plus courante de la musique dans la publicité ou le cinéma. Le professeur se sert aussi de films ou d'extraits. Le visionnage d'*Amadeus* de Miloš Forman (1984) est un des incontournables de son cours. La pratique musicale tient une place plus restreinte dans son approche, « environ un tiers des heures », calcule-t-il. Percussions corporelles, chant ou jeu sur des tubes de percussion (*Boomwhacker*) permettent une approche dynamique avec des moyens simples. « Selon les groupes, plus ou moins calmes ou disciplinés, on peut en faire plus. Mais le cours de musique n'est pas une récréation. »

Ben Konen, professeur de musique au Lycée Michel Lucius défend une approche différente. « La vision traditionnelle de l'enseignement musical au Luxembourg voit la musique comme une partie de la culture générale. Je veux plutôt donner aux élèves l'envie d'en faire et pas seulement d'en consommer. » En chantant et en frappant des rythmes dans les mains, les jeunes découvrent les structures musicales sans passer par les partitions ou le solfège. L'établissement a aussi investi dans des instruments et propose un ukulele par élève et un clavier pour deux. Le professeur leur apprend des accords simples, avec des images et des diagrammes. « Passé un moment de résistance, parce qu'ils ont peur de ne pas y arriver, ils sont très fiers de jouer et osent aller plus loin », s'enthousiasme-t-il. Ben Konen se sert aussi de logiciels comme Garage Band, avec lequel les élèves découvrent les structures musicales, s'approprient les sons et les rythmes pour finalement créer des morceaux.

Ce choix pédagogique est aussi motivé par une volonté d'inclusion : « Si on commence par la théorie, par l'écrit, par l'abstrait, on valorise les élèves plus académiques, déjà forts dans les autres matières. En appuyant la pratique, des enfants réputés difficiles ou moins bons, développent d'autres talents et prennent confiance », analyse le professeur.

Il rejoint en cela l'approche développée par le bachelor en éducation musicale (BEM) lancé à l'Université du Luxembourg en 2021. Ce cursus de trois ans est destiné à former les professeurs des écoles de musique et des conservatoires, mais aussi, moyennant une formation complémentaire, des lycées. Après une première promotion de cinq bacheliers, le programme compte aujourd'hui une vingtaine d'étudiants. Le cursus comporte trois filières :

L'initiation musicale pour les jeunes enfants, l'enseignement des instruments et l'enseignement du solfège. Il s'adresse à des musiciens avancés qui souhaitent poursuivre une carrière professionnelle en tant que professeurs de musique. Le programme est à la fois pédagogique et artistique. L'Université assure la formation en musicologie, psychologie et pédagogie musicale et les conservatoires (Esch, Luxembourg et Nord) sont chargés de la formation musicale et instrumentale.

« Généralement, les futurs professeurs de musique étudient en Belgique, en Allemagne, aux Pays-Bas ou en Autriche avec un focus sur la performance, le développement de leur propre pratique musicale. Ils ajoutent ensuite une formation pédagogique. Nous avons décidé d'axer le BEM sur la pédagogie musicale », détaille Luc Nijs, le directeur de cette formation. Le programme entend moderniser la formation des enseignants de musique. « Nous les poussons à se montrer « audacieux, ouverts et créatifs », explique le directeur. Pour cela, les synergies entre pédagogie, recherche, créativité et technologies sont favorisées.

Le BEM bouleverse ainsi les manières traditionnelles d'enseigner la musique au Luxembourg. « J'ai été très surpris de voir l'importance du solfège au Luxembourg, car partout dans le monde, l'apprentissage du solfège disparaît depuis vingt ans au moins. Comme on n'apprend plus une langue en commençant par la grammaire. » L'apprentissage de la musique procède de l'immersion, de la pratique active, de l'expérience intuitive et motrice. Les notions abstraites sont précédées par du chant, du mouvement, de la pratique instrumentale où le jeu de sons, leur durée, hauteur, intensité ou timbre vont au-delà de la performance.

« Les neurosciences nous apprennent que, dans le cerveau, la zone d'écoute de la musique est liée à la zone du mouvement », précise Luc Nijs. Il s'intéresse notamment aux

méthodes développées par Émile Jaques-Dalcroze, basées sur l'idée d'*embodiment* (ou encorporation en français), c'est-à-dire de comprendre et vivre la musique à travers les mouvements. Les recherches de Dalcroze ne sont pas une découverte : ce musicien, pédagogue et compositeur suisse a élaboré sa pédagogie entre 1892 et 1910. Il réunit la musique, la danse et la gymnastique en une seule approche, qu'il baptise la rythmique. Le corps est considéré comme le premier instrument, et l'expérience sensible précède la conceptualisation théorique. « Notre répertoire de mouvements aide à comprendre la musique », résume Luc Nijs qui est aussi clarinettiste. Les étudiants du BEM sont dès lors amenés à s'engager physiquement. À l'aide d'écharpes, d'anneaux, de balles ou de hochets, ils apprennent à exprimer ce qu'ils perçoivent dans la musique et à transmettre, sans instruments, des concepts musicaux de base tels que le rythme et la mélodie.

D'autres leviers et outils pédagogiques font appel aux technologies actuelles « pour élargir les perceptions, les façons de penser et les compétences ». Luc Nijs utilise ainsi des capteurs de mouvements pour visualiser les gestes des musiciens, au violon par exemple. Des instruments numériques simples (Launch pad, synthétiseur Orba...) permettent de créer des sons, des rythmes, des boucles – de la musique, en somme – sans passer par la partition. « La technologie offre des possibilités facilement accessibles pour créer de la musique ou enrichir l'expérience d'apprentissage pour maîtriser un instrument, par exemple. »

Luc Nijs place aussi l'enseignement de la musique dans une perspective sociétale, plus diverse et plus inclusive : « On passe d'un enseignement centré sur le professeur à une vision où les élèves sont mieux mis en avant, dans leur diversité et leurs compétences. » Il estime qu'il faut aussi intéresser les enfants à des musiques venues d'ailleurs, pas seulement par universalisme (certains diraient wokisme), mais parce que ces autres rythmes, ces autres sonorités enrichissent nos perceptions.

Selon le directeur du BEM, l'approche pédagogique proposée par le bachelor en éducation musicale « fait peur » aux enseignants traditionnels qui craignent que le niveau d'exigence baisse. Mais le but de l'enseignement musical est d'ouvrir et d'enthousiasmer le plus grand nombre possible d'enfants pour la musique. Il ne peut pas être réservé seulement aux élèves talentueux qui veulent devenir des musiciens professionnels. L'idée du musicologue Claude Dauphin (*Pourquoi enseigner la musique*, 2011) selon laquelle « le plaisir pour l'enfant de faire de la musique est un préalable à l'étude de celle-ci » peut servir de boussole pédagogique. ●

Apprendre la production

À la rentrée 2025, le Lycée Michel Lucius proposera une nouvelle section « Production Musicale » dans le cadre de la filière générale, à partir de la 4^e année. Il répond à une demande de l'industrie qui soulève un manque de professionnels de la production. Dans l'*État des lieux des musiques amplifiées* (2022), on lit « L'industrie musicale devrait être abordée dans les écoles qui pourraient contribuer à la reconnaissance des professions dans le domaine de la musique. » L'enseignement sera développé autour des aspects pratiques (enregistrement, mixage,

arrangement, encodage, effets), institutionnels (droits d'auteur, diffusion, lieux), théoriques (mathématiques, économie, physique appliquée, acoustique) et sociaux (communication, esprit d'équipe, anticipation, esprit critique). L'apprentissage repose sur des projets pratiques et des collaborations avec professionnels de l'industrie musicale et du monde culturel luxembourgeois (Alliance musicale, Sonotron, Rocklab...). « Il n'est pas nécessaire d'avoir des connaissances musicales préalables, mais plutôt d'écouter beaucoup de musique, d'en comprendre les structures et les genres », prévient Ben Konen. FC

Wo Identität Willkür ist

III Anina Valle Thiele

Mit *E kuerze Monolog iwwer eng laang Zäit* inszeniert Liss Scholtes einen satirischen Monolog von Guy Helminge auf der Bühne des Kasemattentheaters. Eine satirische Entgegnung

Eines sollte nach dem Stück klar geworden sein: Nüchtern lässt sich die kleine Luxemburger (Theater-) Welt nicht ertragen! Also köpfe ich eine Flasche Cremant, setze mich zu später Stunde an meinen Schreibtisch und proste dem Guy imaginär zu ...

Als konservative Lettin mit adligen Wurzeln schweifen meine Gedanken kurz ab und ich träume davon, wie es wohl wäre, mein Leben als mittellose Literatin am Rande des luxemburgischen Wohlstands zu fristen, fabuliere mir farbenfroh meine Randexistenz herbei. Da ich aber alle Religionen hinter mir gelassen habe, die fundamental ausgelegt und ausgelebt werden können, und nur noch den vierarmigen Elefantengott Ganesha verehere, bin ich tiefenentspannt, total Zen.

„All Identitéit ass eng Ligen“, liest man auf dem Flyer zu Guy Helmingers Stück, gewissermaßen dem Beipackzettel, der vor Nebenwirkungen warnt und „Kritiker/innen“ auf die Sprünge hilft. In diesen Flyern wird prophylaktisch und häppchenweise die Interpretation nebst einsetzbaren Superlativen vorgegeben, sodass die Kritik nicht erst ChatGPT fragen muss und nur noch die Bausteine einsetzen ...

Auf dem Flyer zeigt ein Pfeil auf das Gesicht Guy Helmingers: „E Guy aus dem Minett, en ale Grommler“. Als Minetter schwätzt der Guy zudem „vun der Long op d’Zong“, sagt also frei heraus, was er sonst so mit Freunden bespricht.

Das Publikum wird vorab gewarnt: Es handle sich um Satire. Und Satire darf bekanntlich alles. Aber Achtung: Was ist wahr? Was (Auto-) Fiktion? Wie viel echter Helminge steckt wohl in dem Stück? Sollte man Autor und Werk nicht trennen ...?

Szenisch weniger aufwändig und ausgeflippt umgesetzt als Filip Markiewicz’ *Elektra*, ruft auch Helmingers Monolog eine brennende Welt auf den Plan; nur dass alles Üble dieser Welt bei ihm in der Identität zu verorten ist ... mit Seitenhieben auf Luc Frieden, der als Ganove aus dem Finanzsektor gebrandmarkt wird: „ethisch und moralisch sei dieser das Allerletzte“. Soweit der Konsens im linken Kulturmilieu und über dessen Ränder hinaus. Aber wenn die Blauen und Liberalen im Allgemeinen die „Bösen“ sind, lande ich dann als konservativ-royale Lettin nicht auch im rechten Lager?

Die Bühne im Kasemattentheater steht mal wieder auf dem Kopf. Unter einem Gerüst, eine verwaarloste Ecke: eine Matratze, Weißweinflaschen mit Schraubverschluss aus dem Cactus, selbstgeschriebene Bücher ... Das Bühnenbild (Soojin Oh) vermittelt Chaos und Bohème: Hier haust eine prekäre Künstlerexistenz!

Philippe Thelen gibt den grummeligen Schriftsteller, der unter der Bühne auf einer fahrbaren Palette herumrollt und ins Publikum meckert: „Ich weiß gar nicht, wieso ihr hier seid – es ist mir auch scheißegal!“

In Guy Helmingers Monolog lamentiert der Ich-Erzähler, er sei jetzt 60 und das Bücherschreiben gehe ihm auf den Keks; während er sein Dasein in einer Kammer unter dem Kasemattentheater fristet ... Jäh und zornig startet er seine Tiraden auf *Identität*.

Wiederholte Referenzen auf seinen Kumpel, den „Dramaturgen“ Marc Limpach, „ein feiner Kerl“, irritieren: Hatte der nicht vor Jahren den Ast des künstlerischen Leiters abgesägt und sich kurzerhand an die Spitze geputscht? Der Machtwechsel vollzog sich ohne dass weißer Rauch aus dem Kasemattentheater aufstieg.

Nun ist der Direktor ein bei den Sozis Strippen ziehender Staatsbeamter (siehe sein Porträt in *d’Land* 15.12.2023), der in seiner Verwaltung aufgrund seiner Blasiertheit und Blässe *Vampir* genannt wird. (Was mich vor Neid erstarren lässt, Ich bin schließlich adlig!) Helmingers neuer Best Buddy: ein „feiner Kerl, der immerhin lese“. Dem habe er gesagt, er hätte gern jeden Abend ein *anderes Publikum – eine Vorstellung nur für Frauen, nur für Männer, nur für Banker, für diejenigen, die eine bessere Welt wollen* ... Denn heutzutage dürfe man ja nichts mehr sagen – ohne dass sich jemand in seiner Identität gekränkt fühle. Allerdings! Als royale Lettin fühle ich mich schon jetzt gekränkt, weil ich nicht erwähnt wurde.

Rückblickend rätsele ich über den Rat seines Vaters, der dem Literaten einst gebetsmühlenartig eingetrichtert wurde: „Do ni e bloe Kostüm un, soss ass et geschass, mäi Jong.“ Der Spruch gibt den Rhythmus des Stücks vor und wurde wohl auch irgendwie Leitmotiv. Erklärt sich so die unbeugsame Vergangenheit des Guy Helminge, der abseits konventioneller Wege viele Trampelpfade von Patagonien bis Nepal einschlug?

Sein Vater habe eine Stahlarbeitervergangenheit und viel gesoffen – wohl das Einzige, was er seinem Sohn vererbt hat, hört man im Kasemattentheater. Eine Videoprojektion spiegelt die prekäre Bleibe, Videoeffekte bleiben jedoch die Ausnahme und erfüllen hier keinen erkennbar tieferen Sinn.

Auf dem Bühnengerüst spielen sich Jil Devresse und Brigitte Urhausen metaphorisch die Bälle zu, geben jüngere Versionen Guy Helmingers und lassen seine wilde Jugend wiederaufleben. Sie rocken als Punks in Karohemden – zum Sound von „No Future“ und erinnern an (s)eine Jugendliebe: eine schöne Frau, die ihn sitzengelassen habe. Fragt sich, was ihre Identität war. „Du wusstest schon immer, dass Identität Willkür ist!“

Die Aufteilung des Bühnenbildes in zwei Ebenen (Soojin Oh), das Oben (wo über Helminge geredet wird) und das Unten, seiner Gedanken-Unter-Welt, macht Sinn. Unter dem Bühnengerüst teilt Philippe Thelen Weißwein süffelnd gegen die Welt aus. Von Anfang an durchbricht er die vierte Wand, bezieht das Publikum ein, beschimpft es.

Die vielen durchdachten Szenen (Liss Scholtes, fantasievoll) münden immer wieder im Fazit: Identität sei „dummes Geschwätz“. Darüber müsse man doch Witze machen!

Allein auf einem Kinderbegräbnis verbiete es sich, Witze zu reißen ... Schmerzhafte Erinnerungen: „Dem Kleinen haben sie das Herz aufgemacht.“ In dem Moment, in dem er gestorben sei, habe er noch einmal seine Augen aufgerissen. Die autobiografische Erfahrung hat Hel-



Jil Devresse, Philippe Thelen und Brigitte Urhausen als (Stimmen von und über) Guy Helminge

minge bereits in seinem Roman *Morgen war schon* (2007) verarbeitet. Sowas markiert eine Zäsur. Die Leere nach dem Unglück: Seine damalige Partnerin, Martine sei gefallen und gefallen und gefallen. Ein starker Moment!

Dann wieder Wuttiraden über Identität: „Wat e Kabes!“ Und es fällt der Satz: „Identitätsdenken ist Totalitarismus – alles Faschisten!“ Identität und identitär, eigentlich kein Unterschied. Ich rätsele, wie er zu diesem (Trug-) Schluss kommt.

Die Frage in den Raum zu werfen, wieso man den in Luxemburg lebenden Ausländern, die zum Wohlstand des Landes beitragen, das Wahlrecht absprechen sollte, ist hingegen mutig. Bravo! Auch ich als royal-konservative Lettin würde gern royal wählen. Darauf ein Schluck Cremant! Nur, ein Referen-Dumm lässt sich nicht so schnell annullieren ... Außerdem sollten sie beim nächsten Mal auch die Frage stellen, ob Fahne mit oder ohne roten Löwen. Ich wäre für einen roten Elefanten!

Nach vielen Scherben würde ihn Martine verlasen, und er ging in eine andere Stadt. Im Kasemattentheater schüttet seine Verflorsene Thelen Wein über den Kopf und hinterlässt ihn wie einen begossenen Pudel. „Weiber!“, heißt es in Helmingers Text, ach, ihr Macker, seufzt!

Wenn zu den Klängen von Reinhard Mey eine Lanze für Pazifismus gebrochen wird und die beiden Schauspielerinnen morbide Kriegsszenen wachrufen: „Nun werdet ihr sie nicht mit Hass verderben – nein, meine Söhne geb ich nicht!“ und im Chor wiederholen: „Wir haben nur dieses eine Leben“, ist das eine recht pathetische Szene, die berührt. Ich liebe ja Reinhard Mey seit Kindertagen, vor allem sein „Narrenschiff“: „Der Steuermann lügt, der Kapitän ist betrunken (...) Die Mannschaft lauter meineidige Halunken, der Funker zu feig, um SOS zu funken.“

Dann fällt noch ein Gedanke: Alles sei heute Religion. Als royal-konservative Lettin zerbreche ich mir beim dritten Glas den Kopf darüber, was

so gefährlich ist an der Religion. Sympathisch hingegen Helmingers Mantra, mehr zu saufen. Schließlich handle es sich um eine Nation von Alkoholikern. Und beim gemeinsamen Trinken löse sich fast jeder Zwist.

Darauf proste ich Guy Helminge nochmal zu. Auf den Frieden – darauf können wir uns, denke ich, einigen. Auch wenn wir wahrscheinlich beide einen anderen meinen. Obwohl den Premier ja niemand gut finden kann: „Pace – sans Luc, alors!“

Ein weiterer neuralgischer Punkt, der an dem Abend hochkochte, ist die ewige Verwechslung der Gebrüder Helminge. So werden denn auch wahre Fälle verlesen. – Beweis einer mangelnden Wertschätzung des Literatursektors? Jedenfalls ein alter Hut.

Moment, der mit dem Hut war doch der andere Helminge! Wie jetzt? Verehrter Herr Kulturminister, lesen Sie das bitte nicht, sonst werden Sie womöglich als Hundertster auch noch ins Fettnäpfchen treten und die Helminge-Brothers verwechseln.

Wenn sich der Schriftsteller am Ende feierlich auf sein Totenbett legt und von seinem Begräbnis halluziniert, ist das urkomisch. Thelen mimt mit einer Weinflasche und gebettet auf Guy Helmingers Büchern den verstorbenen Literaten. Sein letzter Wille: Auf keinen Fall solle ein Pfaffe an seinem Begräbnis sprechen! Selbst der Escher Kulturschöffe Pim Knaff und Georges Mischo lassen sich blicken und geben irgendeinen Blödsinn von sich: ein gelungener Versuch, im Rampenlicht zu sterben, missverstanden bis in den Tod. ●

E kuerze Monolog iwwer eng laang Zäit. All Autobiographie ass eng Ligen. Von Guy Helminge. Mit: Brigitte Urhausen, Jil Devresse, Philippe Thelen; Regie: Liss Scholtes; Bühnenbild und Kostüme: Soojin Oh; Regieassistent: Béatrice Paquet; Produktionsleitung: Sara Goeres; Licht: Pascal Klein. Weitere Vorstellungen: 4. und 5. April um 20 Uhr im Kasemattentheater

À la recherche de l'ennemi

IIII Josée Zeimes

Foxfinder (2011) de l'auteure dramatique anglaise Dawn King, souvent primée pour ses pièces (la traduction en français de Séverine Magois est une première mondiale) confronte le public à un univers sombre, inquiétant par moments d'un couple de fermiers de l'Angleterre rurale. Ils luttent, face à un représentant de l'État, pour garder l'exploitation de sa ferme, soupçonnée d'être infestée par des renards. Le but, inavoué, est de contrôler les fermiers/citoyens, comme dans une dictature, et de dénicher l'ennemi.

Dans la vision de la metteure en scène Véronique Fauconnet, la pièce plonge dès le début dans un univers mystérieux voire angoissant. Le couple de fermiers, Samuel et Judith Covey, attend William Bloor, un jeune homme chargé par l'État de faire un rapport très détaillé sur l'exploitation de la ferme qui n'a pas donné le rendement escompté, ce qui s'explique surtout par les dégâts dus à des pluies incessantes, un signe prémonitoire de l'auteure Dawn King d'un problème écologique actuel.

Bloor s'installe chez le couple, un intérieur, où la scénographe Anouk Schiltz (responsable aussi des costumes), opte pour la simplicité de l'ameublement, pour les fermiers une pièce de vie dont les murs recouverts d'une sorte de feutre gris foncé transparent, rehaussé par moments de plages de couleur orangée – une création de Manu Nourdin – qui laisse entrevoir côté jardin une chambrette permettant de loger l'enquêteur qui curieusement, le temps de son travail d'investigation vit chez ceux qu'il contrôle : une drôle de familiarité qui lui permet de jeter partout son regard d'inquisiteur.

Le regard soucieux de Samuel et Judith frappe, de même que leur nervosité en attendant l'enquêteur, incarné par le comédien Mika Bouchet-Virette, tranchant, à l'élocution précise, à l'attitude stricte. Dès son arrivée, il se montre sévère, pointilleux, à la recherche des maillons faibles. Il questionne sur le rendement insuffisant de la ferme, sur la vie privée, intime du couple, ainsi que sur

leur fils, mort accidentellement très jeune, sur la maladie de Samuel qui se tient à l'écart. Judith, plus présente – Rosalie Maes dans un jeu très nuancé –, est obligée de se prêter à de pénibles interrogatoires.

L'enquête se poursuit auprès des fermiers voisins, la femme – Aude-Laurence Biver, oscillant habilement entre l'esprit critique d'une activiste et la résignation –, est aussi inquiète et lutte. Les femmes, démunies, sont pour ainsi dire poussées à trahir leurs voisins de peur de perdre leur propriété.

En fait, personne n'a vu de renards dans les environs mais cet animal rusé devient de plus en plus l'incarnation du mal qui détruit les récoltes, il est même soupçonné de s'attaquer aux personnes et par conséquent doit être éliminé. Un coupable idéal est trouvé, ce qui déresponsabilise l'État. Samuel – Matila Malliarakis très convaincant dans son rôle de paysan fragile depuis la mort de son fils, dont il se sent responsable et dans celui de chasseur de renards acharné et fou – réussit finalement, dans un renversement de situation, à pousser à bout William, malgré sa stricte éducation d'enquêteur, qui ressemble à celle d'un membre d'une secte. « Toute ma vie je me suis refusé ce dont j'avais envie. C'est ça que fait un foxfinder, dans l'intérêt de sa mission. »

Dans sa mise en scène très travaillée, qui reflète un éventail d'allusions, en complicité avec le jeu très réussi des comédiens, Véronique Fauconnet arrive à montrer dès le début de la pièce l'anxiété des personnages et le caractère oppressant d'un régime politique qui désoriente voire déshumanise l'homme. Elle rejoint ainsi l'intention de l'auteure qui, dans une écriture concise, réussit à dénoncer un État qui par un contrôle systématique devient dictatorial.

Foxfinder, une pièce à voir qui incite aussi, discrètement, à la réflexion. ●

Rosalie Maes



La pièce est encore jouée au TOL les 4, 9, 10 et 11 avril à 20h00

Verfremdungsästhetik als Reflexion der Conditio Humana

IIII Sophie Modert

In der Antike galten die Säulen des Herakles, an der Meerenge von Gibraltar, als Ende der bekannten Welt. 2000 Kilometer nach Osten liegt die Küste Dalmatiens. Auch sie umgibt mitunter eine Atmosphäre von Ende und Aufbruch, zumindest in den Fotografien, die das Projekt *Hortus Alienum - Scenographies of Nobody's Voyage* der Luxemburger Architektin, Autorin und Verlegerin Anna Valentiny eröffnen. Das bei Point Nemo Publishing erschienene Buch basiert auf ihrem Diplomprojekt, einer postdramatischen, multimedialen Installation in Wien, wie die Künstlerin in ihrer Einleitung schreibt. Wie in der Ausstellung arbeitet Valentiny auch hier mit crossmedialen Verfahren, womit das Buch zugleich einen Mikrokosmos menschlicher Erfahrung darzustellen scheint. Photographien, Landkarten, Text und Ton, abrufbar über QR-Codes, interferieren miteinander und ermöglichen ein Nacherleben der Ausstellung, eröffnen aber auch neue Bedeutungsdimensionen und Erfahrungsmöglichkeiten. *Hortus Alienum* beschreitet somit einen Balanceakt zwischen Kunstwerk und Theaterstück und liefert dabei in kondensierter Form eine beeindruckende „Parabel über das Menschsein an sich“.

Das Theaterstück erzählt die Reise der Protagonistin Nobody durch den gleichnamigen Park *Hortus Alienum*. Zu

Beginn verliert Nobody die Erinnerung und so bleibt ihr zur Orientierung nur die genaue Beobachtung und Interaktion mit einer fremden Umgebung. Als moderner „Jedermann“ steht ihre Erfahrung repräsentativ für eine zutiefst menschliche Grunderfahrung. Immer wieder klingen Reminiszenzen an die Odyssee an, aber auch Filme wie *The Truman Show* nennt die Autorin als Referenz.

Die Narration alterniert mit detaillierten Erklärungen über die geologische Beschaffenheit der Küste Dalmatiens, medial aufbereitet in Zeichnungen, Karten und Photographien. Eine crossmediale Kulissenlandschaft, die Valentiny selbst als Verfremdungsapparat bezeichnet. Die wissenschaftliche Präzision der Beschreibung und über Jahrtausende nachverfolgbare Evolution der Küste werden zur reliefartigen Folie von Nobody's eigener Orientierungslosigkeit. So entsteht ein Dialog zwischen verschiedenen Topographien: Die geographische Topographie der dalmatischen Landschaft wird zum selbstreflexiven Spiegelbild der inneren Topographie Nobody's, „a sequence of seemingly abstract scenographies, forming in their ensemble ‘an island in her mind, a designed dreamscape that she wanders’“.

Der Text ist durchsetzt mit intertextuellen Anspielungen, die auf eine Geschichte der Verirrung und des Irrrens als

Conditio Humana verweisen. Nobody's Irrwanderung und -fahrt ist eine Station in einer langen Tradition dieser anthropologischen Grunderfahrung. Valentiny verfolgt auf mehreren Ebenen eine Ästhetik der Verfremdung: Gewissheiten lösen sich auf, in ihrer Bedeutung scheinbar festgeschriebene Symbole erfahren eine Inversion. Der Pfad, „an ancient native myth, a perfectly controlled environment“, verdunkelt sich immer wieder vor der Protagonistin und scheint nur Illusion, der Garten, ursprünglich paradiesisch, ist zum Eintrittspark im modernen Marketing-System geworden, der Chor als unpersönliche Kommentarinanz des klassischen Dramas ist möglicherweise nur eine eingesetzte Erinnerung der Parkleitung. Auf diese Weise entsteht eine Dynamik zwischen Abriss und Kontinuität mit dem invariablen Substrat menschlicher Erfahrung, in der die Ästhetik der Verfremdung zu einer Reflexion über das Menschsein wird. Der Versuch, die Welt angesichts von Orientierungslosigkeit und Verlorenheit über Erzählungen in ein intaktes Sinngefüge zu bringen, kristallisiert sich dabei als universelle Konstante heraus, als Conditio Humana schlechthin. ●

Hortus Alienum von Anna Valentiny, Point Nemo Publishing, 122 Seiten. 45 euro

Au fil du temps

IIII Marianne Brausch

Le sujet est luxembourgeois par son titre *Monsieur Steichen*, mais il s’agit moins du célèbre photographe que du nom d’une fleur. De fait, Edward Steichen était un génial touche-à-tout et c’est à une de ses niches de créations, pour beaucoup méconnues, que s’est intéressée Lisa Oppenheim, projetant du même coup, via les techniques actuelles, trois sortes d’iris au 21^e siècle.

La commande a été passée par le Mudam qui remplit ici son rôle de laboratoire d’expérimentations. C’est ce que montre Lisa Oppenheim, en remontant le temps. 1910 : Edward Steichen (1879-1973) vit à Paris. Il pense devenir peintre. Un botaniste de ses connaissances, Fernand Denis, crée une variété d’iris par hybridation et l’appelle « Monsieur Steichen ». Lui-même était un botaniste passionné, un héritage paternel crée une espèce de delphinium. Devenu photographe, dans les années 1930-1940, Steichen se livre à des expérimentations photographiques en utilisant le dye transfert, un procédé couleurs de ces années-là.

2025. Lisa Oppenheim (New York, 1975), travaille sur base des photographies de Steichen (car l’espèce d’iris a disparu) et crée ce qu’elle appelle « des hybrides hypothétiques ». Grâce à l’intelligence artificielle, elle donne en quelque sorte naissance à une nouvelle fleur, issue des père et mère. D’où l’appellation *Mons Steichen*, *Mme Steichen* et *Melle Steichen*, photographies exposées dans le pavillon Leir en trois groupes, mélangés comme l’est une famille. Le visiteur pourra s’amuser à distinguer les trois fleurs et les métissages chromatiques résultant des trois passages couleurs cyan, magenta et jaune, d’où Lisa Oppenheim a néanmoins exclu le noir, car c’est le mélange des trois couleurs primaires qui permet des créer une large palette de nouvelles couleurs.

Steichen pourrait bien être un créateur d’aujourd’hui puisque de toute pratique, il cherchait l’aboutissement, espérant « élargir la compréhension de ce que signifie être un producteur culturel ». Mission accomplie donc en tout cas par le Mudam, où l’on découvre, dans la même exposition des paravents créées sur des motifs pour tissus, commandés par le fabricant de soie Stehli Silks à Edward Steichen en 1925-26, retravaillés par Lisa Oppenheim pour la créatrice de mode Zoe Latta.

On descend ensuite à l’étage inférieur du musée pour aborder une méditation sur la notion de temps grâce aux œuvres d’art en réalité virtuelle de Ho Tzu Nyen (Singapour 1976) *Time & the Tiger*. Le tigre est pour l’artiste le symbole de la création de la notion occidentale de l’Asie du Sud-Est après la Seconde guerre mondiale, zone qui est pourtant composée de nombreux pays aux identités et aux cultures différentes. Le temps, pour lui, n’est pas une progression linéaire, mais des méandres, des boucles et auquel, avec les images en mouvement, il tente de donner forme. Voilà pour les données de base de l’exposition en cinq parties.

On fera d’ailleurs remarquer qu’il est difficile d’apprécier en une visite toutes les parties qui composent la « somme » de *Time & the Tiger*. La volonté de « remplir » tous les espaces du musée, prive le visiteur du besoin de se poser, de se laisser imprégner par des approches culturelles différentes, se les approprier, faire sien le monde de l’art contemporain. Or, dès la descente du grand escalier, on débouche sur *Hôtel Aporia* (2019), projection d’images d’archives racontant via la trajectoire de six personnages, la période trouble du Japon durant la Seconde guerre mondiale.

Certes, les tatamis évoquent les ryokan, ces auberges traditionnelles japonaises et la manière de filmer rappellera qu’il est toujours bien de revoir les longs métrages du cinéaste Ozu (1903-1963). Mais revenons au travail de Ho Tzu Nyen. On recommande au visiteur de commencer par s’immerger dans la double projection de *One of Several Tigers* dans la galerie Est. C’est une œuvre majeure de Ho Tzu Nyen de 2017. Non seulement, le tigre est une figure centrale dans les cultures ancestrales

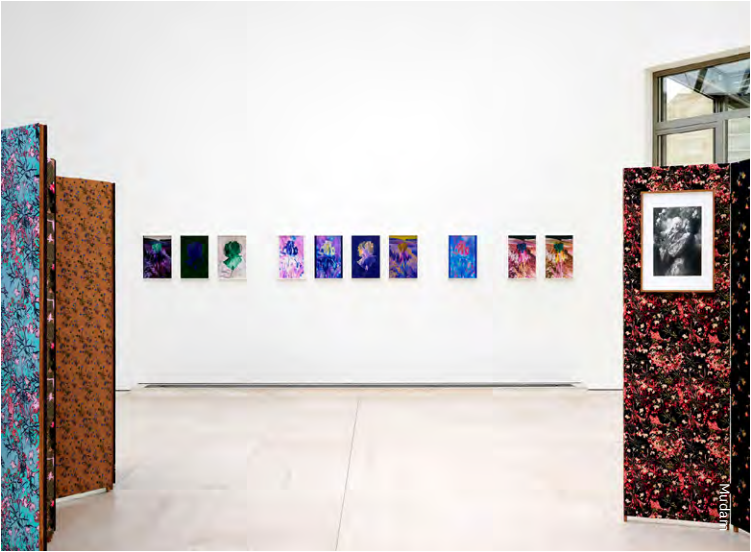
d’Asie depuis des millions d’années mais l’artiste plonge les spectateurs dans un épisode de l’histoire au temps de la colonisation. Le point de départ est l’illustration de l’attaque surprise de l’architecte et urbaniste George D. Coleman, une figure déterminante de la création du Singapour moderne. La lithographie de l’illustrateur allemand Heinrich Leutemann, raconte comment l’équipe effectuant des levés topographiques a été surpris par l’attaque d’un tigre de Malaisie.

Ho Tzu Nyen en a tiré une sorte d’épopée épique en projection XXL où le spectateur, qui regarde une fois à droit et puis à gauche et vice versa, voit se brouiller les frontières entre l’homme et l’animal, la nature et la culture, les temps immémoriaux des esprits et la rationalité occidentale. Le visiteur est prêt à s’immerger dans les projections LED des *Timepieces de T for Time*. C’est l’œuvre la plus récente, commencée en 2023 et toujours en cours de l’artiste. Comment en effet arrêter la « mise en relation des histoires vécues et personnelles avec le temps appréhendé dans ses échelles biologiques, so-

ciologiques, géopolitiques et cosmiques ? » du propre aveu de Ho Tzu Nyen.

Voici quelques descriptions de *Timepieces* par Ho Tzu Nyen lui-même : « L’épluchage de la peau rouge d’une pomme est comme un mouvement irréversible et cyclique ». Le pendule – un oscillateur harmonique simple – « est au cœur du développement de l’horloge occidentale moderne en hommage à *Horloge 2 (Perfect Lovers)* de Félix Gonzalez-Torres ». En transformant deux horloges en une application parviendra-t-on à les maintenir parfaitement synchrones pour l’éternité ? « Seules les personnes qui disposent de temps peuvent contempler la dérive des nuages. Seules celles qui ont du temps devant elles peuvent se permettre de réfléchir à la nature du temps même ». Dans la réalité aussi ? ●

Les expositions *Monsieur Steichen* de Lisa Oppenheim et *Time & the Tiger* de Ho Tzu Nyen, sont à voir au Mudam jusqu’au 24 août



Lisa Oppenheim dans le Pavillon Leir





Le texte a fait l'objet d'une adaptation théâtrale au Grand Théâtre de Luxembourg

Fiction de la réalité, réalité de la fiction

IIII Jean-Marie Schaeffer

Une critique de *Léa ou la théorie des systèmes complexes*, le nouveau livre de Ian De Toffoli, paru chez Actes Sud

C'est l'histoire de deux trajectoires, l'une familiale, l'autre personnelle, qui s'entrechoquent violemment dans la déflagration d'une bombe artisanale le 27 octobre 2027 (donc dans deux ans et quelques mois) à Luxembourg dans un bureau de la firme américaine Koch Inc. L'explosion fait une victime, la réceptionniste Émilie Arras, qui « normalement » n'aurait pas dû se trouver dans ce bureau à cette heure-là.

La première trajectoire est celle de la famille Koch à qui appartient la firme visée par l'attentat. La Koch Inc. est l'entreprise privée (c'est-à-dire non cotée en Bourse) la plus importante des États-Unis. Elle est un des poids lourds de l'économie mondiale de l'acheminement et de la transformation du pétrole ainsi que de ses innombrables produits dérivés. Son poids politique, du moins aux États-Unis, n'est pas moindre, car au fil des générations, les valeurs éthico-politiques de la famille – libertarianisme politique et libéralisme économique, hostilité à toute régulation étatique de la vie économique – sont restées immuables, et les générations d'héritiers successifs n'ont jamais ménagé leur peine et leur argent pour répandre la bonne parole dans la société américaine, à travers des *think tanks*, des fondations, des bourses et, bien sûr, des interventions plus occultes.

La trajectoire personnelle est celle d'une jeune femme, Léa, dont le prénom donne son titre à l'ouvrage. Elle a grandi dans le cocon d'une famille de la classe moyenne d'un petit pays d'Europe, le Luxembourg, que le directeur actuel de *Koch Inc.*, Charles Koch, prévenu de l'attentat, n'arrive pas à trouver sur la carte du monde – ou du moins de son monde. C'est Léa qui a commis l'attentat. Pour le monde des Koch et de Koch Inc., « she's a nobody », comme le dira le chef de sécurité de la firme à son patron en lui transmettant la nouvelle de l'attentat.

Léa ou la théorie des systèmes complexes débute par la fin de l'histoire : l'attentat en 2027 qui coûte(ra) la vie à la réceptionniste Émilie Arras. Les 21 sections qui suivent cette première racontent en entre-tissant, selon une alternance rigoureuse, les deux histoires, ce qui a mené à ce moment improbable où la trajectoire historique de la Koch Inc. entre en collision avec la détermination inflexible de Léa.

Le récit consacré à l'histoire des Koch et de leur firme est une histoire réelle, bien que le narrateur utilise ses ressources imaginatives pour remplir les blancs de l'histoire et pour se mettre à la place des différents héritiers successifs qui, depuis l'arrivée aux États-Unis en 1893 de leur ancêtre Hotze Koch (originaire des Pays-Bas) ont œuvré au développement des affaires familiales. La famille Koch est archi-connue aux États-Unis où elle défraie la chronique notamment pour son soutien apporté dès 2016 au projet politique autoritaire de Trump. La firme quant à elle est notoire au niveau mondial pour son rôle dans l'expansion sans frein de l'économie du pétrole et donc pour sa contribution à la crise climatique.

La deuxième histoire, celle de Léa, est une fiction. Il s'agit de l'histoire d'une jeune fille semblable à tant d'autres, avec pourtant une différence qui sera lourde de conséquences : depuis son enfance, elle est hypersensible à tout ce qui risque de blesser la Terre qui fait vivre tous les vivants, hommes ou non. D'où son angoisse quand où elle prend conscience du fait que les agissements des hommes risquent de tuer la Terre. Son inquiétude ne cesse de grandir et l'amène peu à peu à une « radicalisation » qui va aboutir à l'action d'éclat racontée au début de l'ouvrage du point de vue de la victime Émilie Arras, et qui est re-racontée à la fin de l'ouvrage, cette fois du point de vue de Léa.

Durant la première moitié du livre du livre, l'histoire réelle et l'histoire fictive avancent sur des voies parallèles apparemment destinées à ne jamais se rencontrer. La jeune fille ignore tout de la famille Koch jusqu'à la section 11, donc exactement jusqu'au milieu de l'ouvrage, où elle entend pour la première fois ce nom, lors d'un voyage militant en 2017 aux États-Unis, pour protester contre la construction d'un oléoduc. C'est Victor, un militant écologique avec qui elle

voyage, qui lui révèle que Koch Inc. est une des forces les plus puissantes qui poussent à la construction de l'oléoduc et qu'elle est aussi la firme qui en escompte le plus de profits. À partir de ce moment, la réalité et la fiction se mêlent et les deux histoires s'engagent dans une trajectoire de collision. Celle-ci s'accélère brusquement lorsque, au fil de ses recherches enfiévrées sur Koch Inc., Léa apprend que la firme a un siège européen à Luxembourg (ce qui est réellement le cas). Dès lors la collision est inévitable.

Du point de vue de l'Histoire avec un grand H, donc au sens hégélien du terme, une telle intrigue serait impossible : la dynastie Koch y apparaîtrait comme l'incarnation individualisée d'un moment (nécessaire) dans le développement de l'Histoire comme autoréalisation de l'Humanité, alors que Léa – rappelons qu'elle est « a nobody » pour l'empire Koch – ferait partie de la poussière empirique, incapable de jouer un rôle actif dans ce Grand Récit.

Mais l'univers de *Léa* (l'œuvre) n'obéit pas à la logique de la dialectique hégélienne. Son ontologie est, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, celle des systèmes complexes. Koch Inc. est un élément de ce système, Léa (la jeune femme) en est un autre. Certes l'un est un élément macro et l'autre un élément micro. Mais, « dans les systèmes complexes, / (...) des changements mineurs peuvent avoir/des conséquences majeures disproportionnées » (Section 22). Cette dynamique est particulièrement agissante lorsqu'un système complexe est en phase d'équilibre instable. Or, du fait de la crise climatique, c'est le cas actuellement du système complexe global que forme la Terre. L'attentat de Léa relève de l'effet papillon, donc du fait que dans un système complexe en phase d'équilibre instable une modification infime des conditions initiales d'une chaîne causale peut engendrer des effets très importants.

Ian De Toffoli dispose d'une renommée internationale déjà bien établie, en particulier comme auteur dramatique. Il est connu pour les intrigues hybrides de ses œuvres, combinant la réalité et la fiction, ainsi que pour l'importance qu'il accorde à la composante narrative à l'intérieur du mode dramatique. La subtilité avec laquelle *Léa* entretisse le monde des faits et celui de la fiction ressort, je l'espère, de la présentation de son intrigue.

La narrativisation du mode dramatique est tout aussi magistrale. Pour le lecteur de l'ouvrage publié par Actes Sud, *Léa* se donne à lire comme un récit. Le fait que l'œuvre soit aussi destinée au théâtre n'interfère jamais avec sa lecture comme récit au sens canonique du terme.

La narration de *Léa* présente des marques importantes d'oralité, mais c'est une oralité stylisée, celle des poètes épiques. En témoigne le choix d'une écriture versifiée et plus précisément l'utilisation du vers libre qui permet d'adapter la forme poétique au souffle et au rythme de la voix vive. Un autre élément typique est l'utilisation d'épithètes fixes quasi-homériques (« Léa, fille de la tempête, née du Dieu Euros et d'Iris aux pieds ailés »), plus largement un style partiellement formulaire (retour répété des mêmes éléments syntaxiques identiques ou légèrement variées) et, bien entendu, les adresses au public.

Du point de vue de son contenu aussi l'ouvrage possède une dimension épique. En effet l'histoire des Koch est présentée comme une épopée guerrière et héroïque. Certes, la guerre est ici économique plutôt que militaire. Certes encore, c'est une épopée destructrice et montrée comme telle. Mais ni l'aède ni le lecteur ne peuvent s'empêcher de trouver par moments une grandeur surhumaine au destin de la famille Koch, bien que cette grandeur soit monstrueuse, voire démoniaque, à l'instar de celle du *Faust* de Marlowe.

Par d'autres aspects l'œuvre renvoie plutôt à la tragédie. Celle-ci s'immisce déjà dans l'épopée des Koch, qui à bien des égards sont une réincarnation des Atrides – dont on connaît la place centrale dans la tragédie grecque. L'histoire récente de la famille, marquée par les violents conflits internes entre les membres de la fratrie actuellement régnante, notamment la haine profonde entre Charles (le patriarche actuel) et son frère Bill, est particulièrement révélatrice de cette fatalité tragique qui se nourrit d'une *hybris* familiale auto-dévoratrice. Mais le tragique est d'abord la marque de l'histoire de Léa. Son destin est celui d'une héroïne tragique, mi-Antigone (du fait de ses principes éthiques inflexibles) mi-Électre (du fait de sa violence), à la fois innocente et coupable : elle ne voulait pas tuer Émilie Arras, mais elle l'a néanmoins fait. Par ailleurs, le conflit se termine, comme le font les tragédies, par une *anagnorisis*, c'est-à-dire un « renversement qui fait passer de l'ignorance à la connaissance ».

Si Léa a un destin tragique, elle appartient néanmoins fondamentalement à un ordre du monde plus ancien que celui de la tragédie et même que celui de l'épopée : le monde des mythes. Son lignage est donc bien plus antique que celui des Koch, bien plus antique, à vrai dire, que celui de tous les Koch du monde. Elle est Fille du Dieu du Vent d'Est et d'Iris. Or, Iris est la messagère de Héra, qui elle-même descend (comme son frère et mari Zeus) de Gaïa, la déesse de la Terre. C'est à cette divinité chthonienne que Léa, dans la *coda* magnifique de l'œuvre (section 22), offre des libations, sur l'autel qu'elle a dressé pour Émilie Arras, la morte dont elle attend la venue, au bord de cet étang sombre où elle se retirait déjà enfant, et où ciel, terre et eau se rencontrent et se mêlent dans une indistinction originaire.

Puis, telle Anna Livia Plurabelle dans les ultimes pages de *Finnegans Wake*, elle entame sa grande Métamorphose. Si l'héroïne de Joyce se fond dans l'élément liquide (la rivière Liffey, puis la mer d'Irlande), Léa, descendante de Gaïa, se fond dans l'élément terrestre : elle se mêle aux plantes qui poussent autour d'elle et qui la pénètrent, transformant son corps en un fouillis de feuilles, de branches, d'écorces, de racines, avant qu'elle ne soit absorbée par la terre, « dans un grand écoulement / vers le sous-sol / plus bas / vers la glaise grasse et compacte / plus bas / vers les profondes racines / plus bas encore », avant de se disséminer « sous forme de carbone, de sels minéraux / et de espoir », désormais terre nourricière pour « les plantes et les arbres et les champignons » : « Et la Terre, soudain, prend une grande inspiration. » ●

Signaux du ciel et de la terre

III | Loïc Millot

Après avoir mis à l’honneur le travail de Nicolas Muller, la galerie Octave Cowbell présente l’œuvre minimaliste et métamorphique de Sarah Nance à travers une sélection de pièces récentes. Originnaire de l’Iowa (USA), l’artiste américaine est spécialisée dans l’étude des fibres et des matières textiles. Son curriculum vitae détaille un éventail impressionnant de compétences techniques : impressions textiles, tricot, corderie, maillage, tressage, vannerie, patchwork, ainsi que nombre de procédés de teintures issus de cultures non-occidentales tels que l’ikat, le batik ou le shibori. Nous voilà prévenus sur le solide savoir-faire pluridisciplinaire de la jeune femme, qui enseigne au Harpur College of Arts and Sciences de SUNY-Binghamton à New York. Elle a par ailleurs dirigé, de 2021 à 2023, le groupe de recherche « Propositions pour une Terre en expansion », qui résulte de la collaboration entre artistes et scientifiques de la NASA.

Ce n’est dès lors pas étonnant si l’artiste file, d’œuvre en œuvre, des liens entre le terrestre et le céleste, tout en interrogeant les apparences entre le naturel et l’artificiel, entre notre environnement et les produits de l’industrie textile par le biais de matériaux scintillants, comme si une voie lactée se reflétait en toute chose. À l’image de ce maillage réalisé à la main en fil holographique – on songe à un filet de pêche – qui s’étend sur quelques mètres, intitulée *a veil to cover all stones iii* (2025), et dont la forme de barque nous invite à prendre aussitôt le large. Les pierres en question n’ont ici de précieuses que les couleurs irisées produites par le fil holographique. Plus concrètement, face à cette œuvre à entrées multiples, le titre fait allusion au grillage adossé aux falaises qui sert à retenir les roches en bord de route. Il s’agit d’une œuvre inachevée, que l’artiste a entamée il y a six ans, au cours d’un processus de fabrication aussi lent que long : son objectif est d’atteindre le million de mailles (elle en est à la moitié). Une façon, pour Sarah Nance, d’infinir son être, d’ouvrir son existence à un temps géologique. Non loin, une œuvre investit le sol, dont l’aspect brillant, proche de l’aluminium, évoque la texture légère des couvertures de survie. Il s’agit de *cloud shutter ii* (2025), dont les formes stratifiées ont été obtenues à l’aide de mylar, une matière plastique dérivée du xylène, conçue initialement pour répondre à des besoins aérospatiaux. Déployé à terre, cet étrange nuage remue tant la géologie, la matière plastique utilisée étant obtenue à partir du pétrole et donc des profondeurs terrestres, que le champ maritime, puisqu’elle s’apparente à une vague frémissante aux reflets ondoyants, oranges et argentés. De ces deux pôles recueillant les mouvements du monde, l’œuvre en constitue l’interface sensible.

Plus avant, deux œuvres filaires font lever les têtes. Ainsi de *cloud seeds* (2023), qui reprend les oscillations dessinées par les stalactites, que l’artiste a découvertes en se rendant dans une mine de mica. La pièce elle-même a été entièrement confectionnée en sequin de

mica, un minéral lamellaire connu pour ses propriétés réfléchissantes. « L’artiste a récupéré des plaques de mica, les a redécoupées au laser pour obtenir de fines lamettes, qu’elle a ensuite reliées entre elles à l’aide d’un fil de soie », précise Guillaume de la Follye de Joux, responsable de la médiation à Octave Cowbell. Un travail précieux et minutieux qui charrie le raffinement de la joaillerie, et dénote forcément par rapport aux usages dérivés et factices du sequin – dans le secteur vestimentaire notamment. On retrouve cette préciosité dans *étoiles* (2025), bien qu’il s’agisse cette fois-ci d’une préciosité factice, puisque reposant sur des billes en plastique, en vue de feindre le scintillement du cristal ou de la glace. Cette étrange étoile, l’un des nombreux mirages de cette exposition, clignote comme un phare dans la nuit, répand arbitrairement ses signaux vers un spectateur à l’affût d’un signe. Et bien qu’elle soit fausement précieuse, l’œuvre n’en demeure pas moins virtuose par la technique de filage employé ici pour assembler ces particules en toque.

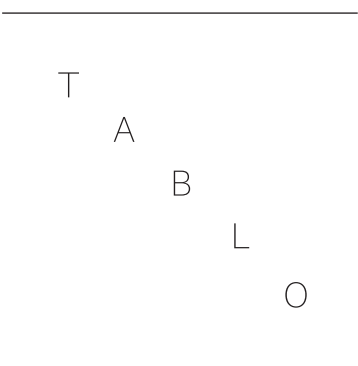
À côté de cet astre luisant, *beartooth star ii* (2021) déploie comme une fleur ses multiples couleurs. Il s’agit d’une série où chaque œuvre porte le nom d’un paysage. Le titre de celle qui est présentée à Metz désigne à la fois une chaîne montagneuse du Montana et le parc naturel que l’artiste a arpenté, un appareil photo à la main. Les clichés de végétation, roches et lacs pris in situ servent de modèle à ce patchwork réalisé dans les tons du paysage, toujours en recourant à des textures particulières, tel le mylar, pour leur aspect métallique et leur propriété réfléchissante. Face à ce paysage qui s’étend de la flore aux étoiles se présente un dessin au graphite formé de petits carrés, comme des tesselles de mosaïque, réalisé par projection à partir de sel que l’artiste a prélevé à Salt Lake, dans l’État de l’Utah. « Reprenant la tradition de mettre du sel aux quatre coins d’une pièce, l’artiste a rapporté chez elle le sel issu de cet ancien lac, particulièrement riche en minéraux. Il s’est alors chargé en humidité, puis s’est mis à cristalliser ; ce qui a produit de petits reliefs, sur lesquels Sarah Nance s’est basée pour dessiner cette cartographie », détaille le guide.

On oublie souvent la contribution du son à une exposition au profit de la seule perception visuelle. Le spectateur peut entendre par moment un chant de consolation de Sarah Nance. Sa mère était d’ailleurs chanteuse d’opéra. Un grand poème pour une terre meurtrie adapté de la berceuse américaine Hush-a-bye, et modulé à partir d’une technique de mesure de distance qui utilise les propriétés de la lumière. Des données prélevées depuis le cratère Merriam (Arizona), devenu aujourd’hui mine d’extraction... ●

Mirages de Sarah Nance, jusqu’au 5 avril à la galerie Octave Cowbell (Metz)



beartooth star, paysage étoilé et floral réalisé à partir de mylar



LITTÉRATURE

Liste courte, longue vie

Comme si le jury voulait battre sa coulpe d’avoir oublié quelques-uns des poids lourds de la Luxemburgensia en 2024, la shortlist du prix Servais 2025 prend le contre-pied de celle de l’année dernière, qui se voulait diversifiée en genre littéraires tout en donnant une visibilité à des voix émergentes. Avec la présence de Guy Rewenig (*Goss*, éditions Guy Binsfeld) et Tomas Bjørnstad (*Die Verlorenen*, rebelote), il semble qu’on veuille effacer l’oubli quelque peu scandaleux de *Kappgras* de Nico Helmingier, l’année derrière. Outre Margaret Steckel désormais abonnée à la shortlist (pour son *Doswidanja*, Genosse, chez Capybarabooks) et ayant déjà tout raflé et même re-raflé, on trouve Anne-Marie Reuter et son très beau *M for Amnesia* (Black Fountain Press) ainsi que *Salztage + Zurück* de Carla Lucarelli (Phi Éditions). Sans juger de la qualité des livres sélectionnés, et en gardant en tête qu’une autrice de 90 ans peut avoir une agilité mentale supérieure à un trentenaire drogué au smartphone, le fait que la moyenne d’âge de cette sélection soit de 70 ans n’est pas anodin. À titre de comparaison, la moyenne d’âge de la liste du Deutscher Buchpreis 2024 était de 43, celle du dernier Goncourt de 49 et celle du Booker de 56 ans. Cela explique pourquoi de mauvaises langues auraient déjà rebaptisé le Servais en Prix de la Fondation Pescatore. Trêve de plaisanterie, l’élimination conséquente et radicale de jeunes voix laisse un peu pantois. Face au constat que la diversité – générique, linguistique – de la Luxemburgensia rend de plus en plus impossible l’élection d’un seul livre qui sorte du lot, le Servais, disparate dans ses choix, avec pour seule constante, un boycott régulier de la langue française et d’un éditeur dont on se complait à couper les têtes (se disant sans doute qu’elles repousseront), devrait urgemment repenser ses modalités de sélection. JS

Une lave de mots

La 18^e édition du Printemps des Poètes-Luxembourg se tiendra les 25, 26 et 27 avril. Polyphonique et multilingue, le festival célèbre la création poétique à travers les voix de poètes et poétesses de toute l’Europe. Cette année, le thème « volcanique » résume l’énergie créatrice, la force du vivant, la puissance d’un imaginaire « qui change le mot en vision ». Le programme est calqué sur ce qui est proposé chaque année. Seuls les lieux changent au gré des partenariats. La soirée de lancement aura lieu à Neimënster, avec une première salve de six

lectures accompagnées musicalement par Pol Belardi. La soirée verra aussi la participation des lauréats du concours Jeune printemps. Le dimanche, la galerie Simoncini accueillera les cinq autres poètes en matinée, avec un hommage à Pierre Joris. Et entre les deux, samedi soir, la Grande nuit de la poésie sera organisée Forum da Vinci avec les onze auteurs et autrices qui liront leurs textes. Greg Lamy assurera le volet musical.

Pour témoigner de son soutien à la poésie et à cette manifestation, le *Land* publie plusieurs textes en amont de l’événement. On commence avec l’Irlandaise Jane Clarke (photo : Jay Armstrong). Née en 1961, elle a publié trois recueils de poésie et a édité l’anthologie illustrée *Windfall : Irish Nature Poems to Inspire and Connect* (2023). Son quatrième recueil sera publié en octobre 2026. FC

Legend

Back when girls were schooled to obey, we learned of a woman

who quit her father’s domain and took to the rutted roads.

Brave as the wind, she dismissed warring chieftains like children,

shouldered a bishop’s mantle, commanded the Shannon’s flow.

She banished the cobbler who raised a hand to his wife,

and counted buds on the ash as a king counts his silver.

Washerwomen, scullery girls, spinners and weavers:

all walked in Brigid’s footsteps and couldn’t be called back home.



ART CONTEMPORAIN

La beauté du banal

Le Luxembourg Encouragement for Artists Prize (Leap) a été remporté par l’artiste Jil Lahr (née en 1991 au Luxembourg, vit et travaille à Hambourg). La gagnante remporte le prix de 12 500 euros. Son installation, *Inherent vagueness*, évoque un magasin aux étagères remplies d’objets du quotidien. En s’approchant, on remarque un jeu de faux-semblants avec des objets factices et les objets produits par l’artiste. Elle puise dans une collection d’objets inépuisable, d’où naissent des agencements spécifiques et des scénographies remarquables où elle valorise l’esthétique des objets trouvés ou récupérés. L’exposition des quatre finalistes est visible au Kunschthal Esch jusqu’à la fin du mois. FC



C'est juste la vie des femmes

IIII Jeff Schinker

« Les contes de fées finissent rarement comme ceci : Ils se marièrent. Et quelque temps après, le prince dit : Je ne t'aime plus... Mais dans la réalité, c'est très fréquent. » Frédéric Beigbeder était finalement plutôt optimiste quand il intitulait, en 1997, un de ses romans *L'amour dure trois ans*. Et encore sommes-nous, comparés à d'autres espèces, des persévérants, en matière d'amour : « La phase amoureuse chez les humains est de un à deux ans. Chez les chiens : trois mois. Chez les éléphants : quelques jours. Chez les oiseaux : quelques minutes. Plus ils sont libres, moins l'amour dure longtemps. »

Adaptation libre de quatre BD de l'autrice et journaliste Liv Strömquist, autant qu'une pièce percutante sur la façon dont on fait depuis toujours commerce des sentiments, des corps et des attentes des femmes pour faire tourner la machine en fin de compte capitaliste de la libido, *Une rose plus rouge* commence avec une rupture amoureuse et de la douleur qui l'accompagne. Car une rupture, c'est un triple deuil : du soi qu'on a été dans la relation, de l'autre, et de la relation qui finit. Raison pour laquelle Diane (Sophia Fabian), larguée, se sent mal, du matin au soir.

Quand elle fait interruption dans une conférence de yoga que donne Elie (Cyrielle Rayet), sorte de chamane survoltée et, surtout, révoltée, les choses prennent un tournant de plus en plus surréel : centrée sur la psychomagie, qui permettrait de digérer un événement traumatique en le rejouant, la conférence se resserre autour de la personne

de Diane, qu'Elie invite à monter sur l'estrade afin de relire sa vie amoureuse à l'aune de la marchandisation des désirs et des corps. Une marchandisation dont souffrent avant tout et même exclusivement les femmes, puisqu'elle est un des corollaires de ce fléau qu'est le patriarcat.

Après qu'Elie ait incité le public, au cours d'un des nombreux moments interactifs de la pièce, à participer au yoga, elle encourage Diane, photographe, à monter sur scène. Elle raconte alors l'échec terrible que l'expo qu'elle vient de monter et qui avait pour objectif de montrer des femmes âgées, exposant les imperfections des corps, leur vieillissement, leur sortie du marché du désir qui s'accompagne d'une invisibilisation de la personne toute entière : « Il me tarde d'être une petite vieille qui mange des gâteaux dans l'après-midi, d'être en dehors du grand marché du sexe », lui répond Elie.

Sauf que les sujettes de l'exposition, n'ont subitement plus voulu qu'on les expose. Peut-être parce que, voyant leur vieillissement figé sur l'image, elles refusaient de se laisser esthétiquement et politiquement instrumentaliser par l'artiste. Peut-être aussi que, simplement, elles ont changé d'avis comme il arrive fréquemment aux hominidés de changer d'avis. Elle n'avait cherché qu'à montrer qu'on a besoin d'aspérités, explique Diane. Parce que les corps lisses d'une Kylie Jenner ou d'une Kardashian, qui hantent cette pièce comme des entités antithétiques là où Marilyn Monroe ou Sissi l'impératrice, au corps aussi ridé que « les

montagnes qui l'entouraient pendant ses promenades », en constituent le lieu même de l'agon, que ces corps de mannequins ne correspondent à aucun réel hormis le leur, fabriqué, artificiel. C'est ce qu'a récemment montré, sans que cela fût toujours compris, Coralie Fargeat dans *The Substance*, en filmant une Margaret Qualley à la peau aussi lisse que le « glaçage d'un gâteau » ou la « surface d'un comprimé ». Car si Deleuze et Guattari avaient compris le potentiel libérateur du corps considéré comme machine désirante, les corps dont on veut désormais nous faire rêver sont devenus des machines qui tournent à vide.

Et nous avons besoin de les voir, ces corps exposés au temps, parce que, si Leonard Cohen a dit que « there's a crack in everything, that's how the light gets in », il faut pareillement aménager des rides, crevasses, failles afin que nos corps puissent devenir les lits des rivières de nos émotions, les mappemondes de nos souvenirs, les palimpsestes de notre vécu. Si nos corps sont sans accrocs, rien n'y fera plus entrave. Et sans entrave, pas de mémoire, pas d'identité, pas d'art.

En réponse, le théâtre de Christine Muller se fait au contraire l'espace de toutes les aspérités possibles : mêlant la performance et l'improvisation à des séquences plus ordonnées et écrites, se permettant d'investir le bar du TNL, *Une rose plus rouge* est la mise en scène la plus décomplexée qu'il nous ait été donné de voir de la jeune metteuse en scène, qui donne corps et image aux textes engagés, polémiques et drôles d'une autrice faisant

parfois penser à une version plus loufoque de Virginie Despentes ou de Valérie Solanas, dont le *SCUM Manifesto* fut, il y a une semaine, au centre de l'*Elektra* de Filip Markiewicz.

Après *La visite* au TOL, un texte d'Anne Berest sur une femme qui ne veut pas être mère mais s'en rend compte un chouïa trop tard (l'enfant est là, que tout le monde veut voir), et, il y a tout juste deux mois, *Ladies Football Club* de Stefano Masini au Centaure, *Une rose plus rouge* est la troisième mise en scène de Christine Muller en l'espace de quinze mois. Des fils rouges esthétiques et thématiques commencent à se dégager de son travail : qu'il s'agisse de la maternité, des loisirs ou de l'amour, Christine Muller les éclaire, de concert avec des textes forts, sous le prisme du rôle de la femme dans la société, construisant lentement une œuvre qui elle-même cherche à démolir – ou serions-nous tentés de dire *dé-mollir* – des structures narratives et des dramaturgies convenues, trop longtemps associées à une façon masculine de raconter le réel.

Peu importe qu'elle soit liée au fait que le travail d'adaptation, désentravé du sentiment de fidélité qu'on éprouve quand on met en scène un seul texte, se dissémine ici sur plusieurs œuvres ou qu'elle soit le résultat de la transmédia – il est assez rare de voir adapter au théâtre des BD. La liberté qui se dégage de la mise en scène est telle qu'on a l'impression que la metteuse en scène voulait laisser une aire de jeu proche d'un défouloir à ses comédiennes.

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

April, April!

IIII Michèle Thoma

Scherz, wo bist du geblieben? Nicht, dass ich dich soo vermisse, schon als Kind gingst du mir auf die Nerven, nie hatte ich einen guten auf Lager, immer fiel ich überall rein, immer wurde ich in diesen April geschickt, in dem es garantiert nicht flott war. Todlangweilig ging es in meiner *peer group* zu, der Klassiker „Du hast da einen Fleck...“ hielt sich eine ganze lange Schulzeit lang. Auf diesen verkrampften Quatsch konnte ich gut verzichten.

Im überreifen Alter, wenn jeder Blödsinn aus der Vergangenheit in der Rückschau zu einem sakrosankten Ritual erhoben wird, das unter Denkmalschutz gehört, ins Kulturerbe der Menschheit aufgenommen sowieso, sieht Mensch das natürlich anders. Ach!, diese harmlosen Späße damals, diese Foppereien, Kinder, die noch Kinder waren, Erwachsene, die noch Kinder waren, wie konnten sie sich doch an diesem gutmütigen Schwachsinn ergötzen!

Und jetzt ist der Aprilschmerz vom Aussterben bedroht. Anscheinend sind wir nicht mehr harm- und arglos genug um einander Scherzbold zu sein. Scherz, was soll das sein im Zeitalter von gaga Gags und Fun Factorys und Fakes, die uns umspuken? Trotzdem gibt es tapfere Revivalversuche, manche Medien geben sich wirklich Mühe, so einen zünftigen Scherz auf die Beine zu stellen, *RTL* stellt gar ein Straßenschild auf. Mensch möge eine Maus im Wackelpudding auftischen, zum Beispiel, gibt das Internet Gute-

Scherz-Tipps. Und auf österreichischen Gemeindeämtern kann für die Beibehaltung des Aprilscherzes unterschrieben werden, bei genügend Unterschriften wird der Aprilscherz zur Institution. Dieses Brauchtum, so ein Spitzenbeamter des Gesundheitsministeriums, diene nämlich der Volksgesundheit. Falls das kein Aprilscherz ist.

Damals, einst, als am 1. April der Witz seinen Tag hatte, einfach so, jahrein jahraus, musste man ihn nicht großartig bewerben oder beleben. Wahrscheinlich, weil noch der Ernst des Lebens herrschte. Bis dass der Tod euch scheidet, lautete das Verdikt am Hochzeitstag, an dem das eherne Gelübde eine auf ewig an den Mithäftling schweißte, darauf folgte „Im Schweiß deines Angesichts“, und selbst Begrabenwerden war nicht lustig, es gab noch keine tollen Angebote mit Luftballons und Bäumen und Fluss und Luft je nach Geschmack und Geldbeutel; damals war es todlangweilig, es wurde nur geweint, das musste man auch noch selber machen, und niemand bezahlte eine.

Die Welt war noch schwarz-weiß, die Politiker/innen ebenfalls, aufrecht standen sie vor Mahnmalen, und der Höhepunkt der Lustigkeit war Breshnews Augenbrauenperücke. Die Kreuze der Weltkriege im Nacken, schauten die grauen Herren ernst aus ihren grauen Anzügen, der Krieg war kalt jetzt, er lag wie moderne Tote in der Tiefkühltruhe, dort hielt er sich. Klar,

dass in so einem Ambiente Menschlein dankbar war für Scherzlein, zwischen Aschermittwoch und Karfreitag durfte noch einmal oder zweimal gelacht werden. Es war damals eben nicht dauernd Karneval. Es war nicht dauernd 1. April. Es war nicht dauernd Aprilscherz.

Dann fingen die Präsidenten an zu joggen, die Spaßgesellschaft wurde ausgerufen, Spaß! Spaß!, und wer nicht mitlachte und mitmachte, gehörte in die Therapie.

Jetzt tragen die Politiker/innen schmucke Fußfesseln und kokettieren mit Atom-bömbchen. Jetzt wird die Welt von Grusel-Clowns regiert, die sich Käsehüte aufsetzen, Hitler-Späßchen servieren, nur so, einfach so, Einfall, und jeden Tag einen neuen lustigen Einfall präsentieren. Sie wollen gar in Länder einfallen. Sie planen Beutezüge, sie erstellen Schatzkarten wie Piraten, sie wollen ins Weltall und in die Vergangenheit, grinsend stecken sie Menschen in Identitäts-Zwangsjacken, den Satiriker/innen fällt zu all dem nichts mehr ein. Wir leben in der Satire. Wir schalten den Fernseher ein und sind schon drin, wir spielen selber mit. Aber wir spielen keine Rolle. Uns wird nur mitgespielt.

In einem goldenen Büro in Eiform steht der kolossale Hauptdarsteller, er hat goldenen Kükenflaum auf dem Kopf, die Welt zollt ihm Aufmerksamkeit, höchste Währung. April, April! ●

Elles en profitent pour, précisément, se défouler avec élégance. Partant d'une mise en scène qui n'est foutraque qu'en apparence et dont les multiples trouvailles répondent à merveille à la colère inhérente au(x) texte(s), le trio féminin qui insuffle vie à ces textes et séquences convainc. Cyrielle Rayet épate le public par un jeu aussi physique que fulgurant, Sophia Fabian est d'abord juste et précise en Diane, puis toute en métamorphoses inattendues sur la fin (la séquence sur la moto est drôlissime), toutes ces séquences étant enveloppées par les mélodies lancinantes que Mélanie Gerber pose sur des nappes sonores planantes dignes d'un Badalamenti.

Le revers de la médaille de cette liberté, c'est que, vers la fin, on a quelquefois l'impression que ça s'effrange, ce qui est surtout lié à l'impression qu'on voit un peu trop les sutures entre les différents textes. Mais quand Elie commence une liste de tous les destins de femmes brisées qui se répètent de famille en famille et qu'elle conclut sur un laconique « c'est juste la vie des femmes », quand la pièce se finit sur une lueur d'espoir qui est aussi l'étincelle qui allume la mèche permettant d'en finir avec ces « hommes médiocres incapables d'exprimer leurs émotions », on se dit, après la déception que fut *Téhéran-Luxembourg*, que le TNL a bien fait de mettre partiellement l'accent, pour cette saison, sur des voix nouvelles. D'autant plus que dans sa programmation, il reste pas mal d'espace dévoué à ceux qui défendent une « conception toute masculine de la liberté. » ●



Sven Becker

D'GEDICHT VUN DER WOCH

D'Aktualitéit vun der Woch

IIII Jacques Drescher

Am Mudam ass Kaméidi
Wéinst Konscht an der Provënz.
Mee sécher geet et hei och
Wéi ëmmer och ëm d'Mënz.

Méi Police op de Gaassen;
All Flic eng Bodycam.
Dat gëtt da grouse Kino;
De Filmfong kritt nach d'Flemm.

Eng Täscheluucht, e Messer
Am Kit fir all Urgence.
Kaaft Gold a baut e Bunker,
A kaaft eng Assurance!

En neie Luc, al Tricken,
Méi Waffe, manner Rent.
D'Gewerkschaft muss sech wieren –
Am beschten ier et brennt

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
20.05.2025 10.00 heures
Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck
L-1852 Luxembourg
Intitulé :
Lot entreprise générale,
réf. Ae14-1
Description :
– L'exécution des travaux
d'entreprise générale d'un
immeuble résidentiel à
Luxembourg-Bonnevoie.
Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est
téléchargeable sur le Portail des
marchés publics.
Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant
10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu*:
2500768

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts
et Chaussées
Division des travaux neufs

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
02.05.2025 10.00 heures

Intitulé :
Travaux de gros œuvre à
exécuter dans l'intérêt de
APEMH à Bettange-sur-Mess :
transformation d'un local de
stockage en abattoir

Description :
– Travaux de démolition ;
– Création d'une nouvelle dalle ;
– Travaux d'assainissement ;
– Aménagements extérieurs ;
– Murs en maçonnerie et voiles
en béton ;
– Travaux d'enduits ;
– Séparateur de graisses.
La durée des travaux est de
75 jours ouvrables, à débuter le
2^e semestre 2025. Les travaux sont
adjudés à prix unitaires.

Critères de sélection
Toutes les conditions de
participation sont indiquées dans
les documents de soumissions.

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission
sont à télécharger à partir
du Portail des marchés publics
(*www.pmp.lu*).

Réception des plis :
Les offres sont obligatoirement
et exclusivement à remettre via
le Portail des marchés publics
avant la date et l'heure fixées pour
l'ouverture.

N°. avis complet sur *pmp.lu* :
2500760

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts
et Chaussées
Division des travaux neufs

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
07.05.2025 10.00 heures

Intitulé :
Travaux de terrassement général
(lot 3) à exécuter dans l'intérêt du
Neie Bouneweger Lycée

Description :
– Déblais - remblais généraux :
– 32 000 m² de décapage de
terre végétale avec stockage
sur site ;
– 18 000 m³ de terrassement
grande masse dans un terrain
de classe 2 à 6 ;
– 39 000 m³ de terrassement
grande masse dans un terrain
de classe 7 ;
– 30 000 m³ de remblais en
concassé du site.

La durée des travaux est de
100 jours ouvrables, à débuter en
automne 2025. Les travaux sont
adjudés à prix unitaires.

Critères de sélection :
Toutes les conditions de
participation sont indiquées dans
les documents de soumissions.

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission
sont à télécharger à partir
du Portail des marchés publics
(*www.pmp.lu*).

Réception des plis :
Les offres sont obligatoirement
et exclusivement à remettre via
le portail des marchés publics
avant la date et l'heure fixées pour
l'ouverture.

N°. avis complet sur *pmp.lu* :
2500797

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des Ponts
et Chaussées
Division des travaux neufs

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
06.05.2025 10.00 heures

Intitulé :
Travaux d'installation de chantier
(lot 2) à exécuter dans l'intérêt
du Neie Bouneweger Lycée
Luxembourg

Description :
– Réseaux enterrés :
– Mise en place d'une station de
concassage avec traitement
de 35 000 m³ des déblais
rocheux et de déchets en
béton ;
– 12 000 m² de décapage de
terre végétale avec stockage
sur site ;
– 1 570 to d'enrobés
bitumineux ;
– 1 000 m des tuyaux en PP à
poser (DN110 à DN200) ;
– 3 800 m³ de terrassement en
tranchée.

La durée des travaux est de
60 jours ouvrables, à débuter en
automne 2025. Les travaux sont
adjudés à prix unitaires.

Critères de sélection
Toutes les conditions de
participation sont indiquées dans
les documents de soumissions.

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission
sont à télécharger à partir
du Portail des marchés publics
(*www.pmp.lu*).

Réception des plis :
Les offres sont obligatoirement
et exclusivement à remettre via
le Portail des marchés publics
avant la date et l'heure fixées pour
l'ouverture.

N°. avis complet sur *pmp.lu* :
2500794



Etablissement public créé par la loi modifiée du
25 juillet 2002 pour la réalisation des équipements
de l'Etat sur le site de Belval-Ouest

AVIS DE RECRUTEMENT

Dans le cadre de ses missions de la réalisation, de la gestion, de l'en-tretien, de la maintenance, de l'exploitation et de la transformation du patrimoine immobilier de l'Etat à Belval, le Fonds Belval se propose d'en-gager avec effet immédiat

1 Gestionnaire financier (m/f)

Le descriptif détaillé du poste et profil demandé est consultable sur le site internet du Fonds Belval : www.fonds-belval.lu (onglet offres d'emploi)

L'engagement sera à durée indéterminée et à tâche complète. Les de-mandes de candidature comportant une lettre de motivation, le curricu-lum vitae avec photo récente, les diplômes certifiés conformes ainsi que les références, sont à adresser au Fonds Belval pour le 18 avril 2025 au plus tard.

Le Fonds Belval

Sylvie Siebenborn
Présidente du Conseil d'administration

1, avenue du Rock'n'Roll
L-4361 Esch-sur-Alzette
Tél.: 26 840-1
E-mail: secretariat@fonds-belval.lu
www.fonds-belval.lu

Pour une annonce qui fait dans d’Lëtzebuenger Land





Contact régie :
contact@espace-medias.lu

d’LëtzebuengerLand

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d’Letzeburger Land s.à r.l., R.C. B19029,N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Stephan Kinsch (48 57 57-1; land@land.lu), **Rédacteur en chef** Peter Feist (48 57 57-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (48 57 57-26; fclarinval@land.lu), Luc Laboulle (48 57 57-28; llaboulle@land.lu), Stéphanie Majerus (48 57 57 35; smajerus@land.lu), Sarah Pepin (48 57 57 36; spepin@land.lu), Pierre Sorlut (48 57 57-20; psorlut@land.lu), Bernard Thomas (48 57 57-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (48 57 57-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (48 57 57-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Zoubida Belgacem (48 57 57-32; zbelgacem@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 48 57 57-1 **Fax** 49 63 09 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d’Lëtzebuenger Land **Instagram** [letzeburger_land](https://www.instagram.com/letzeburger_land) **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,00 € **Abonnement annuel** 200,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

Éduquer autrement

IIII Yolène Le Bras

Inégalité des chances, formes alternatives au système scolaire traditionnel... Le mois de mars a été consacré à l'éducation à l'ErwuesseBildung. Retour les échanges et des débats

Au sein du centre de formation continue qu'est l'Erwuesse-Bildung (EwB), l'éducation est, depuis cinquante ans déjà, perçue au sens large. Au-delà de la transmission des connaissances, elle implique le développement de l'être humain sous tous les aspects. Une discussion sur les inégalités sociales dans le système éducatif a été organisée en début de mois de mars tandis qu'une table ronde sur l'école et ses alternatives clôturait ce *Bildungsmonat*. Nora Schleich, docteure en philosophie et coordinatrice pour l'EwB depuis 2022, accompagnée de Nils Köbel, sociologue et professeur de pédagogie à Mayence, a animé la première soirée. Celle-ci s'ouvre sur l'idéal de l'éducation, porté par les humanistes Emmanuel Kant, Wilhelm von Humboldt ou encore Friedrich Schiller, et composé de grands principes tels que la liberté et l'autonomie, la responsabilisation de chaque individu mais aussi, comme le décrit Schiller, un échange dynamique entre l'Homme et son entourage, un va-et-vient entre l'influence du monde sur nos idées et notre capacité à influencer celui-ci en retour. Un idéal encore loin d'être atteint et qui serait « surtout illusoire » d'après la philosophe Nora Schleich.

En effet, si l'on en croit le Rapport national de l'éducation 2024, les inégalités sociales persistent dans le système scolaire luxembourgeois. Tout comme en 2015 – le Rapport étant publié tous les trois ans –, les enfants issus de milieux défavorisés sont encore très souvent orientés vers la voie préparatoire ou la voie générale tandis que les enfants issus de milieux plus favorisés, et bénéficiant d'un patrimoine culturel, suivent l'enseignement classique (*d'Land*, 13.12.2024). Des inégalités que Nils Köbel et Nora Schleich expliquent à travers le concept d'*habitus* cher à Bourdieu, c'est-à-dire le système dans lequel l'individu va assimiler non seulement des modèles comportementaux mais aussi des façons de penser et de percevoir le monde. Inconsciemment, les élèves avec un capital économique, social et culturel moindre ont une « boussole intérieure » différente de ceux jouissant de capitaux plus élevés. Il leur est dès lors difficile de briser ces modèles intériorisés et de se sentir légitimes. « Le rapport montre même que les enseignants abaissent inconsciemment leurs standards face à des élèves de classes populaires », souligne la docteure. Aussi, le système scolaire, censé engendrer l'égalité des chances, ne contribue bien souvent qu'à la reproduction des inégalités sociales.

« La raison d'exister de l'EwB est de mettre en avant une pensée critique et non une pensée dogmatique, chacun doit trouver ses passions et ses domaines préférés », explique Nora Schleich. Pour cela, il est nécessaire de redéfinir la notion de succès qui, selon l'entendement général, est d'avoir de bonnes notes puis de grands diplômes, un poste haut placé avec beaucoup de responsabilités et un bon salaire. La philosophe y voit une « grille très restrictive ». « Quelqu'un qui s'épanouit dans le travail du bois peut se développer dans le métier de charpentier mais ce métier reste dévalorisé socialement », regrette-t-elle. Ceux qui définissent le succès dans l'éducation sont en effet d'une certaine classe sociale... à lier de nouveau avec l'*habitus* de Bourdieu ! La docteure témoigne : « Il leur manque d'autres influences. Même à moi, mes parents m'ont inculqué le fait que le lycée technique était pour les enfants 'bêtes'... ». L'Institut für Sozialforschung de Francfort a développé la *kritische Theorie* pour analyser ces structures ancrées en nous. Cette théorie mêle les thèses économiques de Marx à la psychanalyse de Freud et à la dialectique de Hegel. On peut la résumer, très succinctement, ainsi : il est difficile de se séparer de cette vision du succès sans remettre en cause toute la société fondée sur le capitalisme. Le sociologue Nils Köbel reconnaît que cela peut être « un peu frustrant ».

Si refonder complètement le système scolaire semble illusoire, des alternatives peuvent cependant être mises en avant. L'UP Foundation propose ainsi plusieurs offres éducatives. Du mentorat via le projet Tandem et plusieurs initiatives, comme Megare ou celles du Service Enfance Ettelbruck qui cherchent à impliquer davantage les enfants dans leur ville : Toto, un bus

scolaire décoré par les jeunes durant la pandémie fait des tournées de sensibilisation sur le bien-être physique et mental ou des ateliers qui poussent à la créativité et des soirées débats. Partageant la vision de l'EwB, la fondation veut créer un véritable « paysage éducatif » pour développer les talents des enfants. Nora Schleich confirme qu'il faut regarder l'éducation comme quelque chose de très ouvert en organisant plusieurs activités et en observant quel enfant est plus à l'aise dans les débats ou lequel préfère fabriquer avec ses mains. « Il faut trouver un chemin sans hiérarchie », affirme-t-elle, soutenant que l'école n'en serait pas la seule responsable, mais aussi d'autres acteurs comme les associations.

À la table ronde *Schoul – an hir Alternativen*, le deuxième événement du *Bildungsmonat*, ont été invités Luc Weis, directeur du Service de la coordination de la recherche et de l'innovation pédagogiques et technologiques (Script), Manou Worré du Zentrum fir politesch Bildung (ZpB) et actrice du projet Learning Through Engagement, Philippe Demart le directeur adjoint du Lycée Ermesinde à Mersch ainsi que Johny Diderich, qui a éduqué son fils à la maison, du comité de l'Association Luxembourgeoise pour la liberté d'instruction et membre fondateur du Right-Centric Education Network. Nora Schleich, modératrice, après être revenue sur l'évolution de l'école au fil des siècles, questionne sur son rôle actuel. Selon Manou Worré, si l'école avait, au vingtième siècle, un rôle de transfert de connaissances, de socialisation et d'intégration des jeunes, s'ajoutent au 21^e siècle un aspect social et politique. De son côté, Philippe Demart souligne l'importance de l'orientation, au sens large : comment trouver sa place dans la société. Il est rejoint par Luc Weis pour qui une expérience scolaire positive, en cohésion, fera avancer la société de manière également positive. Johny Diderich dénonce quant à lui le manque d'autodétermination des enfants au sein du système scolaire et affirme que « le modèle scolaire actuel place l'enfant sous la contrainte et l'obéissance plutôt que de lui donner suffisamment d'espace pour ses propres processus de développement ».

Pour offrir cet espace, le lycée Ermesinde mise sur les talents propres aux élèves qui développent un profil à travers trois structures différentes : l'engagement au service de la classe dans leurs deux branches les plus fortes, le travail dans une ou deux entreprises internes et la recherche dans le cadre d'un travail personnel. D'après le directeur adjoint, Philippe Demart, l'inconvénient principal du système scolaire général est de « devoir beaucoup travailler sur des choses que vous n'aimez pas », pour obtenir la moyenne, ce qui est un gaspillage de temps que l'élève

aurait pu investir dans autre chose. Un point de vue soutenu par Johny Diderich qui reprend Einstein : « C'est comme essayer d'apprendre à un poisson à grimper à un arbre ». Il critique toutes ces « heures inutiles » passées à apprendre des choses qui ne nous intéressent pas et donc aussitôt oubliées. Selon Manou Worré, si les enseignants n'ont pas le temps de permettre aux élèves d'apprendre d'une autre manière c'est à cause de programmes trop chargés : « Ils ont seulement le temps pour le simple transfert de connaissances », regrette celle qui est également professeure en sciences économique et sociale. Lors de la discussion qui a suivi l'échange, il est apparu clairement que les participants n'étaient pas satisfaits non plus de la situation actuelle au Grand-Duché. Un étudiant souhaiterait des mesures radicales telles que supprimer les théorèmes du programme scolaire au profit de connaissances qui serviront « réellement » dans la vie d'adulte, un autre estime que l'école névolue pas assez rapidement par rapport à la société qui se développe toujours plus vite. Des opinions partagées par Johny Diderich qui lie cette rigidité de l'institution à l'adultisme qui imprègne la société.

Pour la membre du ZpB Manou Worré, la capacité à dialoguer et à résoudre les conflits est tout aussi importante que les connaissances. À travers son projet Learning Through Engagement, les élèves vont par exemple apprendre à se connaître dans un cours d'informatique puis, grâce à ce qu'ils auront appris, aider les personnes plus âgées. Une vision de l'apprentissage qui rejoint celle des pays scandinaves, mentionnée par Nora Schleich, qui se base sur le sens de la communauté et les compétences sociales plutôt que sur le profit ou la performance. La philosophe évoque aussi le livre *Das könnte Schule machen* de Stefan Ruppaner qui a fait de son école de Baden-Württemberg un lieu sans murs et sans enseignants mais avec des accompagnateurs, des malles remplies de matériel et un espace avec télé et canapés. Après deux semaines durant lesquelles les enfants étaient nombreux à rester dans cet espace, tous ont montré une envie d'apprendre. « Une motivation intrinsèque que tout le monde possède », s'enthousiasme Nora Schleich. Convaincue par l'expérience qui s'est déroulée dans un milieu ouvrier et non dans un milieu où les enfants auraient pu être influencés par leur *habitus*, elle verrait bien un projet-pilote comme celui-ci prendre place au Luxembourg. La coordinatrice de l'EwB considère que ce *Bildungsmonat* a prouvé que l'envie et l'engagement pour faire bouger le secteur de l'éducation sont bien présents dans la population et soutient : « Des sentiments qui doivent absolument être entendus comme un plaidoyer politique ». ●



S

T

|

L

Émojis-vous les uns les autres

IIII Cyril B

Ce n'est jamais agréable de se rendre compte qu'on devient vieux. Pour certains, la révélation arrive lorsqu'une personne se lève dans le bus pour leur céder la place, pour d'autres c'est l'inexorable avancée d'une calvitie qui gagne le crâne comme le béton les places de Luxembourg. Pour moi, le déclic s'est fait quand ma fille m'a avoué que personne de moins de 45 ans n'utilisait l'emoji sourire et clin d'œil, mon préféré depuis longtemps, mais qui apparemment est réservé aux locataires de la fondation Pescatore.

L'excellente mini-série *Adolescence* sur Netflix a été l'occasion pour moi, comme pour le policier chargé de l'enquête, de découvrir la véritable signification de certains symboles, expliquée dans l'un des quatre magistraux plans-séquences qui forment chacun de ces épisodes. La pilule rouge représente, comme dans *Matrix*, le choix de la vérité plutôt que de l'illusion, la vérité étant ici les théories masculinistes. Une réponse sous forme de dynamite doit se comprendre comme une explosion de cette pilule rouge, et l'emoji « 100 » fait référence à une statistique supposée qui voudrait que 80 pour cent des femmes soient attirées par vingt pour cent des hommes, et que, en l'occurrence, cent pour cent des femmes ne voudront jamais du jeune homme qui reçoit ce commentaire sur son Insta.

Après ces explications aussi claires qu'une théorie de Champollion sur le sens des hiéroglyphes sous la quinzième dynastie, l'adolescent enchaîne avec une brève dissertation sur la symbolique des couleurs de l'emoji cœur : rouge pour l'amour, violet pour l'attrance sexuelle, jaune pour manifester son intérêt, et rose pour l'amitié. L'orange signifie que vous venez de passer dans la friendzone. On ne nous dit pas à quoi servent le bleu, le blanc ou le noir. Et je préfère ne pas essayer de deviner le brun. Tout cela semble quand même assez confus, surtout si plusieurs sont utilisés en combinaison.

La pratique de plusieurs langues est monnaie courante au Luxembourg où l'on jongle, en fonction de ses capacités et des contextes, entre le luxembourgeois, le français, l'anglais, l'allemand, le portugais, l'italien ou autre. Il est intéressant de voir émerger cette nouvelle langue, qui ne peut exister qu'à l'écrit, mais on n'est pas sûr de disposer du niveau A1, le plus

élémentaire. Que faire si l'on ne maîtrise pas cette langue ? S'abstenir d'envoyer des cœurs semble une option assez raisonnable, surtout dans les échanges avec les collègues de travail ou les professeurs de nos enfants. Mais les créateurs des réseaux sociaux et des applications de messagerie modernes veulent visiblement nous ridiculiser et nous faire perdre tout crédit pour, à la fin, diriger le monde. Ils ont ainsi fait en sorte que lorsque vous tapez certains mots, l'emoji correspondant vous soit proposé. Quel boomer peut résister à l'envie de paraître cool ? Résultat, on ajoute l'emoji suggéré, ce qui peut s'avérer fatal. Au mieux, vos messages ressemblent aux livres pour enfants de quatre ans, au pire ils contiennent une déclaration de guerre ou une déclaration d'amour enflammée assortie de propositions à faire rougir un patron de cabaret.

En effet, comme dans chaque culture, il y a des pièges très sournois, et nul n'est à l'abri de commettre un impair, aussi

inconvenant que de sourire à des inconnus en Russie, lever le pouce au Moyen-Orient ou tenter un high-five en Grèce. Qu'y a-t-il de plus insignifiant que les émojis bonbon, cheval ou brocoli ? Ce sont trois symboles utilisés pour représenter des drogues. Le hérisson et la main qui fait le signe OK sont associés au néonazisme (la forme de la main représenterait un W et un P, comme dans « white power »). Le maïs (« corn ») vous catalogue en amateur de pornographie (« porn »), ce qui vaut toujours mieux que la pizza au fromage dont les initiales (« cheezy pizza ») sont les mêmes que celles de pédophilie (« child porn »). J'ai cru comprendre que les tacos et les donuts au chocolat avaient aussi un sens caché qui encourage à éviter leur usage inconsidéré... Au contraire, n'appellez pas la police au premier commentaire « tête de mort » reçu. Il semble que ce soit la nouvelle façon de signifier qu'on est mort de rire.

J'espère que cette chronique me vaudra une... chèvre. Si, dans mon enfance, on appelait ainsi les sportifs peu glorieux, c'est désormais ainsi qu'on désigne les G.O.A.T, « greatest of all times » ☺

L'ENDROIT



Les Comptoirs d'Antan

Jessy Wirtz, chef cuisinier de formation âgé de 29 ans, combine avec Les Comptoirs d'Antan un restaurant, un service traiteur et une épicerie à Arlon. Ce Belgo-Luxembourgeois essaie de soutenir les petits producteurs : « Que je doive payer cher pour les aliments ne me dérange pas si l'argent parvient aux

producteurs. » Il s'inquiète que les grands groupes s'approprient de plus en plus la chaîne de production alimentaire et commencent à acquérir leurs propres abattoirs et torréfactions de café, augmentant ainsi leur pression sur les agriculteurs. Pour contrecarrer ces logiques commerciales froides, il souhaite créer dans ses Comptoirs d'Antan une atmosphère villageoise où personne ne devrait se sentir gêné d'entamer une conversation avec les personnes à la table voisine. Son menu est composé de plats belgo-français, qui changent chaque semaine, et il propose quotidiennement un menu du jour. « L'après-midi, on peut manger différents gâteaux. Parfois, des enseignants s'installent ici pour corriger des copies. » Jessy Wirtz a une

véritable passion pour les aliments : il aime détailler les ingrédients de ses plats et expliquer sa façon de cuisiner. S'il semble légèrement chaotique, cela contribue à l'atmosphère décontractée de l'établissement. Bientôt, il ouvrira une terrasse dans l'arrière-cour. Dans le quartier, il a déjà des fans : une femme plus âgée passe le féliciter pour ses plats et lui dit qu'elle a publié une recommandation sur sa page Facebook. SM

DERORT

Der Dachboden

An den Wänden hängen Aquarelle des Luxemburger Künstlers Mars Schmit,

Ölgemälde von Carlo Schneider sowie Werke belgischer Künstler aus der Provinz Luxemburg. Der Grenier de la Tour in der Fußgängerzone von Arlon ist Laden, Kuriositätenkabinett und nahezu Archiv in einem. In einem Regal befinden sich Fotos der großherzoglichen Familie aus dem frühen 20. Jahrhundert und Postkartenansichten von Luxemburg-Stadt. Ein weiteres Regal enthält Klassiker der luxemburgischen Geschichtsschreibung–Josiane Weber, André Heiderscheid und Gilbert Trausch sind hier vertreten. Doch auch Zeitdokumente kommen nicht zu kurz: So findet man im Grenier Vereinsbücher wie *50 Joer Blo-*

Wäiss-Itzeg, 50 Joer Jongbaueren, 100 Joer Gesangveräin Ruedt/Lannen oder *75 Joer Lëtzebuenger Sozialismus*. Die studierte Kunsthistorikerin und Archäologin Geneviève Houbben hat den Laden vor drei Jahren eröffnet, unterstützt von ihrem in Ulftingen geborenen Mann. „Der Aufwand, an gutes Material zu kommen, ist groß. Man muss in der Flohmarkt-Szene gut vernetzt sein, auf öffentliche Versteigerungen fahren, mit Verlagen in Kontakt stehen und immer Ausschau halten, wer seine Sammlung aufgeben will“, erklärt Houbben. Weil viel Zeit in die Pflege der Sammlung fließt, hat der Laden auch nur donnerstags und freitags geöffnet. Obwohl

er teilweise Unikate führt, sind die Preise nicht allzu hoch. „Wir wollen nicht, dass unsere Objekte hier verstauben.“ Mittlerweile bietet Houbben mehrere tausend Bücher und ein paar hundert Gemälde zum Verkauf an. Viel Platz nimmt ihre Fayence- und Porzellan-Sammlung ein, die bis ins 19. Jahrhundert zurückreicht. SM

